00102245

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

UN

CURÉ DE PROVINCE

OUVRAGES

DE

HECTOR MALOT

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS

ROMANS

LES VICTIMES D'AMOUR : LES AMANTS	1	vol.
— — LES ÉPOUX	1	—
— — LES ENFANTS	1	—
LES AMOURS DE JACQUES	1	—
UN BEAU-FRÈRE	1	—
ROMAIN KALBRIS	1	—
MADAME OBERNIN	1	—
UNE BONNE AFFAIRE	1	—
UN CURÉ DE PROVINCE	1	—
UN MIRACLE	1	—
SOUVENIRS D'UN BLESSÉ. — SUZANNE	1	—
— — MISS CLIFTON	1	—
UN MARIAGE SOUS LE SECOND EMPIRE	1	—
LA BELLE MADAME DONIS	1	—
CLOTILDE MARTORY	1	—
LE MARIAGE DE JULIETTE	1	—
UNE BELLE-MÈRE	1	—
LE MARI DE CHARLOTTE	1	—
LA FILLE DE LA COMÉDIENNE	1	—
L'HÉRITAGE D'ARTHUR	1	—
L'AUBERGE DU MONDE : LE COLONEL CHAMBERLAIN	1	—
— — LA MARQUISE DE LUCILLIÈRE	1	—
— — IDA ET CARMELITA	1	—
— — THÉRÈSE	1	—
LES BATAILLES DU MARIAGE : UN BON JEUNE HOMME	1	—
— — COMTE DU PAPE	1	—
— — MARIE PAR LES PRÊTRES	1	—

ÉTUDES

LA VIE MODERNE EN ANGLETERRE	1	—

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

UN CURÉ
DE PROVINCE

PAR

HECTOR MALOT

102245

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1878
Tous droits réservés

00102245

UN
CURÉ DE PROVINCE

PREMIÈRE PARTIE

I

Il y a une vingtaine d'années, Hannebault n'était qu'un petit chef-lieu de canton, dont la population vivait du commerce des bœufs. Ce que leurs pères avaient fait avant eux, de temps immémorial, les Hannebotins le répétaient religieusement. Au printemps, ils allaient acheter dans le Cotentin des grands bœufs à poil truité qu'on appelle des *bringi*, ou bien dans le Poitou des *choletais* au poil clair, et ils lâchaient ces bêtes maigres dans les herbages qu'arrose l'Andon; puis au commencement ou à la fin de l'automne, selon

que l'année bonne ou mauvaise en herbe avait hâté ou retardé l'engraissement, ils les envoyaient vendre, pour la boucherie, sur les marchés de Sceaux et de Poissy. Régulièrement, chaque année, les choses se passaient ainsi, sans que personne dans la contrée pensât faire autrement. A quoi bon? Pourquoi s'ingénier, chercher, prendre de la peine, courir des risques? Est-ce que dans des grasses prairies d'alluvion qui reposent sur un fond d'argile et qui sont mouillées par des eaux intarissables, l'herbe ne pousse pas sans culture et sans soins, c'est-à-dire sans fatigue pour les bras comme sans dépense pour la bourse? Est-ce que dans ces prairies, des bêtes en liberté, noyées dans des plantes fourragères qui montent jusqu'à leur poitrail, ont besoin qu'on s'occupe d'elles pour les faire manger? Leur instinct ne les porte-t-il pas à se gorger d'une nourriture succulente qui d'elle-même se transforme en viande et en graisse? Il n'y a qu'à attendre et prendre le temps comme il vient: « avec un printemps doux et un été pas trop sec, il y a de l'argent à gagner. »

Des idées et des habitudes de ce genre sont peu faites pour provoquer l'initiative individuelle. Aussi Hannebault serait encore aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans, cinquante ans, deux cents ans, si une circonstance accidentelle n'était venue tout à coup, comme la baguette d'une fée, transformer le petit village agricole en une ville industrielle.

Un jour un Anglais, en « déplacement de pêche, »

comme on dit dans la langue du sport, arriva à Hannebault. Il remontait les rives de l'Andon la ligne à la main, pêchant la truite. On sait combien est difficile la pêche de ce poisson clairvoyant et défiant. Mais alors les truites d'Hannebault ressemblaient par un certain côté aux habitants du village ; elles retardaient sur la marche de leur époque ; en garde contre les procédés grossiers de la pêche au filet, que depuis longtemps on employait contre elles, elles n'avaient aucune idée des progrès successifs qui se sont accomplis dans l'art de la pêche à la ligne. L'Anglais leur fit expier cette malheureuse ignorance. Mais si miraculeuse que fût sa pêche, elle ne lui fit pas oublier cependant le côté pratique des choses : tout en promenant sa ligne au-dessus de l'Andon, il remarqua que dans la traversée d'Hannebault la vitesse du courant était d'au moins 0^m80 à 0^m85 et la dépense de plus de 8 à 10 mètres cubes d'eau par seconde, ce qui constituait une force pour l'industrie dans les meilleures conditions ; pourquoi perdait-on cette force et ne l'utilisait-on pas à traiter sur place les fers que produisaient plusieurs forges établies dans la contrée ? On ne répondit à ces questions qu'en haussant les épaules : c'était un original. Mais l'année suivante, l'original revint accompagné d'un architecte, et en moins de six mois on vit s'élever sur les bords de l'Andon une vaste usine pour la clouterie et la tréfilerie. L'exemple une fois donné, les imitateurs accoururent d'autant plus vite que la « tréfilerie anglaise » fit de brillantes affaires ; en

amont, en aval, s'élevèrent d'autres usines, des fabriques d'épingles, d'aiguilles, d'élastiques, de pointes, et en moins de vingt années, Hannebault en arriva à faire dans l'Ouest une sérieuse concurrence aux vieilles réputations de Laigle et de Tinchebrai.

De là pour le pays un double caractère nettement tranché ; une partie est agricole, l'autre est industrielle, et ces deux parties n'ont de commun que le nom qui, les réunissant, les place sous une même administration municipale et religieuse.

Bâtie sur le versant de la colline qui descend en pente douce jusqu'à l'Andon, la partie agricole est restée ce qu'elle a toujours été, un village dont les maisons aux toits de chaume ou de tuiles moussues, sont jetées sans alignement suivant le caprice des héritages, au milieu de cours plantées de pommiers et séparées les unes des autres par de larges haies.

La partie industrielle, au contraire, s'est groupée au bord de la rivière, et sur un espace vingt fois plus petit, mais dix fois plus peuplé que le vieux village, se sont élevés les ateliers, les maisons d'ouvriers et les cabarets : les rues sont droites, bordées de constructions dont les murailles se touchent; c'est une ville.

Au reste, afin que personne n'en ignore, ce titre a été écrit sur le fronton de la mairie, l'un des monuments les plus étonnants que l'on doive à l'architecture moderne. Par l'ensemble de sa construction en briques blanches et rouges, cette mairie procède des

cottages anglais ; mais d'un autre côté, par son fronton en pierre de taille avec corniches et tympans, elle s'inspire de l'art grec, tandis que par ses toits à lambrequins découpés elle imite les chalets suisses. Pour achever cette confusion de tous les styles, deux petits pavillons flanquent à droite et à gauche sa masse carrée : sur l'un on lit « Pompes funèbres » et sur l'autre « Pompes à incendie. » Pour être juste ce pendant et rendre à chacun ce qui lui appartient, il faut dire que ces deux inscriptions remarquables ne sont pas dues à l'architecte, mais au maire qui, dans un jour de générosité, les a fait peindre à ses frais, sans consulter personne, pour la seule commodité du public.

Tandis que la mairie s'était mise à la mode du jour, avec le bon goût d'une campagnarde enrichie qui ne regarde pas à la dépense, l'église, plus humble dans son ambition, en était restée à la vieille mode du moyen âge, et sa dernière nouveauté, deux ceps de vigne sculptés autour du portail, datait de la seconde moitié du XIV^e^ siècle. Depuis cette époque, on avait, il est vrai, replacé quelques tuiles sur la toiture et relancé aussi çà et là quelques morceaux de *grison* (le *grison* est une pierre brune et dure appartenant à la contrée) ; mais c'était tout. Pour le reste, dans l'ensemble comme dans le détail, en dehors comme à l'intérieur, elle était telle que l'avaient livrée ses constructeurs, et comme plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis ce jour, elle était arrivée à un état de vétusté et de délabrement qui touchaient presque

à la ruine. Cependant c'est une si belle chose que le respect des convenances et l'harmonie des rapports, qu'elle ne paraissait misérable qu'à ceux qui étaient incapables de se laisser toucher par ces sentiments : au bord de la rivière, au milieu des maisons bourgeoises et des fabriques neuves, elle eût fait pitié ; au sommet de la colline qu'elle couronnait, dominant les toits de chaume du village, enveloppée d'une ceinture de hêtres séculaires, elle recevait de son délabrement et de sa vétusté, de son clocher qui avait perdu son aplomb, de sa toiture qui s'effondrait, de ses murailles rongées par les lichens et les mousses, un caractère de grandeur et de révérence.

Une vaste esplanade herbue l'entourait de trois côtés pour aller se terminer à l'extrémité la plus éloignée du village en un énorme tas de maçonnerie, dans lequel, avec un peu de bonne volonté, on retrouvait les vestiges d'un retranchement circulaire. C'était tout ce qui restait d'une de ces *haga* que les Normands élevaient pour se protéger lors de leurs premières invasions ; et comme elle datait du x^e^ siècle, elle était un monument précieux pour les archéologues de la province, qui, sur sa construction primitive, ses usages, sa forme probable et ses ruines, avaient écrit une dizaine de volumes où les injures se mêlaient agréablement à la science.

La première maison qu'on rencontrait en suivant la grande rue, qui de l'église descendait à la rivière, était le presbytère, dans lequel on pénétrait par une

double entrée, l'une *cavalière*, l'autre *piétonnière*. Si l'on poussait cette porte, dont le linteau portait cette inscription en lettres gothiques :

« Asses va qui devoir passe, »

on se trouvait dans un assez grand jardin dont la disposition et la culture vous disaient tout de suite que le curé, auquel il appartenait, était bien l'homme de la vieille église qu'on venait de quitter ; car tout se tient en ce monde, et le jardin expliquait l'église, comme l'église expliquait le curé ; dans les carrés, des gros légumes substantiels et de garde facile, des choux, des pommes de terre, des haricots ; dans les plates bandes, séparées les unes des autres par des pierres tombales formant chemin, des lavandes, des juliennes, des roses cent feuilles, toutes fleurs cultivées non pour le plaisir des yeux ou de l'odorat, mais pour fournir de la *pavée* que les enfants de chœur semaient à la Fête-Dieu devant le saint-sacrement. Au premier coup d'œil, on sentait qu'on n'était point chez un jeune curé sensible à ce qui est gracieux ou agréable, mais dans l'intérieur d'un vieux bonhomme, n'ayant souci que de ce qui peut servir à la consommation immédiate du ménage ou du culte.

En raisonnant ainsi par induction on s'approchait assez près de la vérité ; l'abbé Pelfresne était, en effet, un vieux prêtre de soixante-dix-sept ans, simple et

primitif qui, depuis plus de trente ans, avait été oublié à Hannebault, bien qu'il eût la réputation, universellement acceptée, d'être le cœur le plus généreux et la conscience la plus droite du diocèse. Tous les évêques qui s'étaient succédé sur le siége de Condé-le-Chatel avaient maintes fois reconnu et loué les vertus du doyen d'Hannebault, mais aucun n'avait eu la volonté de l'en récompenser. A chaque vacance pour une cure importante, son nom se présentait le premier, mais toujours on le renvoyait « à la prochaine fois; » ce n'était pas un homme à se fâcher ni à se plaindre; il avait déjà attendu, il attendrait bien encore. Et ainsi d'année en année, d'évêque en évêque, il avait attendu sans que « la prochaine fois » sonnât pour lui. Comment envoyer dans une ville un vieux paysan au teint hâlé, aux mains noueuses, à la chevelure emmêlée, qui, dans ses visites à l'évêché, se présentait en soutane de gros drap roussi par le soleil et la pluie, les pieds chaussés de souliers ferrés passés à l'huile et qui, tout en écoutant monseigneur, s'essuyait le front avec un mouchoir de Chollet?

Enfin, disaient ses confrères, en célébrant ses louanges, si grands que fussent ses mérites, il fallait cependant reconnaître qu'il n'était pas doué de l'esprit administratif, et avec toute la bienveillance imaginable, on ne peut pas donner une cure importante à un prêtre qui laisse une liberté absolue à *son* maire, qui n'intervient pas dans la direction de *ses* écoles, et qui ne sait rien obtenir de *son* préfet, ni pour lui, ni pour

son église. Comme avec cela il était raisonneur, résistant, ferme sur ce qu'il croyait son droit, indépendant pour tout ce qui n'était pas article de foi; comme aussi il évitait de se prononcer sur les questions qui de près ou de loin touchaient la puissance de Rome, il y avait vraiment embarras à le mettre en avant.

Toutes ces raisons et beaucoup d'autres avaient fait que le bonhomme Pelfresne était encore curé d'Hannebault après trente-six ans d'exercice.

Mourrait-il à Hannebault? Cette question, qui pendant les quinze premières années de son ministère eût paru ridicule, supportait parfaitement la discussion après un exercice de trente-six ans; car, si un curé de canton est inamovible, il n'en est pas moins vrai que l'inamovibilité n'est que le principe, et qu'à côté du principe il y a toujours les circonstances, qui sont souvent déterminantes.

Le jour où ce récit commence, l'abbé Pelfresne avait été mandé à l'évêché par une lettre de monseigneur Hyacinthe, et, bien qu'il eût promis à sa gouvernante de revenir à sept heures pour souper, à sept heures un quart il n'était pas encore rentré.

Or, pour qu'il se fût laissé entraîner à pareil retard, il fallait qu'il eût été retenu par d'impérieux motifs, car depuis qu'elle était à son service, dame Laïde l'avait habitué à une rigoureuse exactitude. Au dernier coup de sept heures, surprise de ne pas voir son maître arriver, elle vint jusqu'à la porte piétonnière regarder s'il ne montait pas la grande rue. Puis, après

avoir attendu quelques minutes, elle rentra dans la salle, où un ecclésiastique se promenait à pas lents autour de la table déjà servie :

— Monsieur l'abbé, dit-elle avec mauvaise humeur, vous pouvez remonter à votre chambre; monsieur le doyen n'arrive pas, je vas remettre la soupe au feu.

L'abbé Havelu, le vicaire de l'abbé Pelfresnè, habitué à ce sans-gêne de la vieille gouvernante, sortit de la salle à manger, disant qu'on l'appelât quand M. le doyen serait revenu.

Les minutes s'écoulèrent, les quarts d'heure; enfin comme huit heures sonnaient, la porte s'ouvrit et l'abbé Pelfresne parut; son essoufflement et la rougeur de son visage indiquaient qu'il avait monté la côte à grands pas.

— Je suis en retard, dit-il, en accrochant son chapeau à triple lampion et en déposant son bâton dans un coin.

—D'une heure, ni plus ni moins, juste d'une heure; la soupe au lait sera tournée et le haricot est trop cuit.

— Il s'agit bien de la soupe et du haricot! où est M. l'abbé?

— Dans sa chambre, à souffrir de l'estomac, bien sûr; une heure de retard, si vous croyez que c'est bon pour un homme de son âge.

— Priez-le de descendre.

Presque aussitôt le vicaire entra dans la salle.

— Il ne vous est rien arrivé? dit-il en s'avançant vers le curé.

— Rien de mal, je vous remercie, au moins corporellement.

Et le curé, écartant sa chaise et faisant le signe de la croix, récita le *Benedicite.*

— Rien de mal, continua l'abbé Pelfresne, reprenant sa réponse où il l'avait interrompue. Je rentre au complet en chair et en os; seulement je rentre en retard, ce dont je suis très-fâché; mais mon entretien avec monseigneur a été très-long; et puis M. le premier vicaire général m'a parlé de ses douleurs d'entrailles, et c'est une remarque curieuse à faire que les gens qui souffrent des intestins parleraient jour et nuit de leur maladie.

Ces explications données au vicaire s'adressaient en réalité à la gouvernante qui, debout près de la table, attendait que son curé eût fini de s'excuser.

— Quand on est si sensible que ça pour son ventre, dit-elle, on pense à celui des autres.

— Bonne femme, dit l'abbé Pelfresne avec un doux sourire, qui croit que quand on est sensible à sa propre souffrance, on l'est à celle des autres.

— Je crois que M. Fichon voulait votre mort et celle de M. l'abbé.

— Notre mort, c'est beaucoup dire, bien que cependant, si la mienne était arrivée hier ou ce matin, elle eût tiré monseigneur d'un grand embarras.

La parole de l'abbé Pelfresne, qui tout d'abord était

presque tremblante, s'était rassurée; la première bordée de sa gouvernante essuyée, le courage lui était revenu.

— Vous doutez-vous, monsieur l'abbé, dit-il, en continuant, de ce que monseigneur me voulait?

— Mon Dieu... c'est assez difficile...

— Cherchez, cherchez bien dans l'improbable, au moins dans ce qui est improbable pour moi, et même, je l'espère, pour vous, mon ami. Ou plutôt non, ne cherchez pas. Il voulait ma démission.

— Votre démission!

— Mon Dieu, oui! Je ne suis plus curé d'Hannebault, et vous, monsieur le vicaire, vous êtes curé de Saint-Réau.

II

Ce n'était point pour son vicaire que l'abbé Pelfresne prenait ces précautions oratoires; seul avec celui-ci, il eût tout de suite, et en quelques mots, raconté ce qui s'était passé à l'évêché; mais devant sa gouvernante son récit ne pouvait pas être aussi franc ni aussi simple.

— Que va dire dame Laïde? avait été le mot que depuis sa sortie de l'évêché l'abbé Pelfresne s'était répété avec inquiétude ; il allait falloir subir des questions, des plaintes, des reproches, des larmes, des bouderies, toute une avalanche de misères pour un homme qui aimait ses repas assaisonnés de bonne humeur et ses digestions tranquilles.

A ces craintes immédiates s'en étaient jointes d'au-

tres, qui, pour n'être réalisables qu'après un certain temps, n'en étaient pas moins effrayantes. Elle tenait au commandement, à l'apparat, et à toutes sortes de petites satisfactions de vanité qu'elle trouvait dans sa position; voudrait-elle, cette position changeant, rester au service d'un simple curé en retraite? Qu'elle le quittât, et c'était une vie à renouveler dans ces mille riens de l'habitude, si puissants pour un vieillard. Sans doute, elle était volontaire, susceptible, quinteuse, mais une autre n'aurait-elle pas aussi ses défauts? et quelle autre ferait le *cassis* aussi bien qu'elle? et son pot-au-feu? et sa fricassée de poulet? et sa manière de border les couvertures?

Au mot démission, dame Laïde, qui allait et venait autour de la table, s'arrêta net, se demandant évidemment si son doyen avait perdu la raison.

— Voyons, monsieur le doyen, dit-elle après un moment de réflexion, vous êtes doyen, n'est-ce pas? C'est donc à dire qu'on ne peut pas vous changer; chacun sait ça.

— Me changer non; mais on peut m'amener à donner ma démission, ce qui a été fait. Je n'ai plus aujourd'hui la force de résistance que j'aurais pu opposer il y a vingt ans; pour me retrancher derrière mon inamovibilité, il m'aurait fallu lutter, lutter contre monseigneur, contre le grand-vicaire, contre tout le monde, et je suis incapable de lutter maintenant; la bataille n'est plus de mon âge.

— C'est donc monseigneur qui vous a forcé à cette

démission? j'aurais dû me méfier de lui : un homme qui ne sait seulement pas ce qu'il mange, qu'est-ce qu'on peut en attendre de bon? Est-ce que, quand il a dîné ici à la confirmation, il a vu si ma fricassée était faite avec « des poulets de pâte » ou « des poulets de grain? » A la bonne heure monseigneur Aurélien; à son dernier dîner, il a très-bien reconnu qu'on lui servait de la crême de six heures; mais monseigneur Aurélien était de noblesse, il savait manger; monseigneur Hyacinthe, c'est un parvenu.

— Il ne faut juger personne, Laïde, je vous l'ai déjà dit; encore moins ceux que nous ne connaissons pas.

— Par ce qu'il fait pour vous, il me semble qu'il se fait assez connaître.

Habitué à ces prises d'armes entre le curé et sa servante, le vicaire s'était fait une loi de n'y jamais prendre part; il tendait le dos, et, la tête penchée sur son assiette, il laissait d'ordinaire passer l'orage, comme s'il eût été sourd. Mais, ce jour-là, il crut devoir intervenir.

— Il est de fait, dit-il, que monseigneur pour ses débuts paraît n'avoir pas le respect des droits acquis.

— Hé, mon cher abbé, c'est précisément parce que monseigneur en est à ses débuts dans le diocèse qu'il est contraint à des mesures qui doivent le peiner. Vous savez, comme moi, qu'on l'attend à ses premiers actes, et la vérité est qu'on l'attend avec défiance parce qu'il a contre lui son origine gouvernementale. Est-il

ou n'est-il pas l'homme de l'Empereur, je n'en sais rien, et à parler sincèrement je crois qu'il est avant tout l'homme du devoir et de la conscience ; mais, enfin, on le tient en suspicion, et s'il veut avoir son clergé dans la main, il est condamné, pendant les premières années, à faire acte d'autorité chaque jour, sans supporter la résistance. Le malheur veut que cette autorité ait à s'exercer sur moi en ce moment. Je n'ai qu'à céder.

—Mais pourquoi sur vous plutôt que sur un autre? s'écria la gouvernante, en posant si violemment une assiette sur la table que les bouteilles vacillèrent; qu'est-ce qu'on a à vous reprocher? Votre paroisse n'était-elle pas la plus tranquille du diocèse ? Ne donnez-vous pas tout votre bien aux pauvres? N'êtes-vous pas un saint homme de Dieu?

Si le doyen argumentait avec sa gouvernante, il n'aurait jamais raison ; aussi, sans lui répondre directement, s'adressa-t-il à son vicaire qui, deux fois, avait vainement essayé d'imposer silence à la vieille fille par ces chuts étouffés que prononcent si discrètement les gens d'Église.

— J'arrive à l'évêché. Monseigneur était dans son cabinet avec M. le premier vicaire. En me voyant, celui-ci se lève pour se retirer, ce qui commence à m'inquiéter; monseigneur le retient.

— Vous savez pourquoi j'ai mandé M. le curé d'Hannebault, dit-il, restez donc, votre concours nous sera peut-être utile.

M. Fichon répond qu'il souffre beaucoup de ses intestins, mais enfin il reste. Monseigneur me dit toutes sortes de bonnes paroles, s'informe de ma santé, me cajole ; puis, à la fin, il aborde le sujet pour lequel il m'a écrit.

— Vous savez, n'est-ce pas, mon cher curé, qu'on doit élever une chapelle protestante dans votre paroisse?

Je réponds que c'est un projet dont j'ai entendu parler, mais dont la réalisation ne me paraît pas prochaine.

— Au contraire, continue monseigneur, nous savons avec certitude que l'édification de cette chapelle est proche ; on veut profiter de ce qu'un certain nombre d'ouvriers anglais se sont établis dans votre vallée en ces dernières années pour élever un temple anglican à notre porte, dans un pays jusqu'ici pur dans sa foi catholique ; c'est une intrigue de trois ou quatre industriels que nous pourrions vous nommer.

— Nous connaissons leurs noms et leurs manœuvres, dit M. Fichon de sa voix nette.

— Que comptez-vous faire dans ces circonstances, mon cher curé ? dit monseigneur.

Je restai un moment sans répondre, mais heureusement j'ai pris l'habitude de ne point accommoder mes paroles au gré de mes interlocuteurs.

— Je ne vois rien à faire, dis-je ; ces ouvriers n'avaient pas de pasteur, ils vont en avoir un ; il me paraît que ce sera un bien pour leur âme.

— Pourquoi ne dites-vous pas pour leur salut? interrompt M. Fichon.

— Parce que je ne le crois pas ; j'ai parlé au point de vue de la morale, non à celui de la foi.

— Si vous aviez eu vingt ans de moins, continua monseigneur, auriez-vous parlé ainsi?

— L'âge n'a point refroidi ma foi.

— Non, certes, mon cher curé, mais peut-être a-t-il atteint votre zèle et votre activité ; quel âge avez-vous?

— Soixante-dix-sept ans.

— Soixante-dix-sept ans et sept mois, interrompit le vicaire général; vous êtes né le 15 novembre, cela fait même sept mois et onze jours.

— Je ne suis pas le plus vieux du diocèse, il me semble?

— Non, continua M. Fichon, le curé d'Osmanville a soixante-dix-huit ans et celui de Bezu-Bas soixante-dix-neuf; mais Osmanville est une paroisse de 456 âmes et Bezu-Bas n'en compte que 312 ; il y a loin de ces populations à celle d'Hannebault.

— Et à Osmanville, dit monseigneur, il n'y a pas de protestants, pas plus qu'à Bezu.

Je ne savais où cet entretien devait aboutir et je commençais à être mal à l'aise. D'ailleurs, la parole de M. Fichon a toujours eu la puissance de me troubler; ce terrible homme, avec sa figure en lame de couteau et sa voix métallique, qui connaît l'âge des curés et de leurs servantes, le casuel de chacun, comme s'il comp-

tait notre bourse tous les soirs, et qui répond à toutes les questions comme s'il lisait dans un grand livre, m'inquiète au premier mot et me paralyse. Je pris mon courage à deux mains, pendant qu'il en était encore temps, et, m'adressant directement à monseigneur :

— Ai-je mérité quelques reproches ?

— Aucun, mon bon curé, je n'ai point de reproche à vous faire ; loin de là.

Et le voilà qui me dit toutes sortes de bonnes paroles. Je sens bien que c'est une préparation, et je m'attends à un rude coup ; mais lequel ? J'avoue que je ne le prévoyais pas du tout.

— Enfin, continue monseigneur, vous voyez que je vous apprécie à votre valeur, mais, précisément pour cela, je ne crois pas que vous soyez un homme de lutte et d'action : or, c'est un homme de ce caractère qu'il nous faut présentement à Hannebault ; voilà pourquoi je vous demande votre démission.

— Ma démission !

Je restai abasourdi et j'en serais peut-être encore à chercher une réponse, si M. Fichon n'était pas venu placer son mot dans notre entretien.

— Veuillez remarquer, dit-il, que monseigneur respecte votre inamovibilité, et qu'il ne vous parle pas de remplacement, mais de démission volontaire.

— Mais donner ma démission, c'est abandonner ma paroisse, et je l'aime, monseigneur.

— Voyons, mon cher doyen, vint encore dire M. Fi-

chon, vous pouvez très-bien rester à Hannebault et y faire bonne figure. Pendant vos premières années, le casuel n'était pas gros, j'en conviens, mais il s'est accru avec la fortune du pays : depuis dix ans vous avez dû faire des économies, de belles économies; votre cure est aujourd'hui une des meilleures du diocèse.

Cela me blessa au vif d'entendre parler ainsi de mes économies.

— Monseigneur ! m'écriai-je sans répondre à M. Fichon, on dit dans votre clergé que M. le premier vicaire général connaît à un sou près le casuel de chacun de nous, et qu'il sait le compte juste de nos chemises dans nos armoires et de nos bouteilles de vin dans nos caves, mais pour moi sa science est en défaut. Je n'ai point d'économies, ni belles, ni petites. J'ai pour fortune un petit bien qui me vient de mes parents et qui rapporte cinq cents francs de fermage, c'est toute ma fortune. Quant à mon casuel, qui a été chaque année en grossissant, cela est vrai, il est parti parce que, chaque année, mes dépenses ont été aussi en grossissant; partis de même sont les 1,500 francs de l'Etat. Comment ? je serais embarrassé de l'établir au juste. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a deux ans, une épidémie de petite vérole a sévi parmi les ouvriers anglais établis depuis peu dans le pays ; il y a eu bien des misères à soulager; je n'ai pas regardé si elles étaient catholiques ou protestantes ; il y a eu des mères veuves, des orphelins à rapatrier, je me suis endetté de trois mille francs, sur lesquels je

dois encore quatre cents francs. Cela, je le sais parce que j'ai une dette. Mais où est passé l'argent que j'ai pu gagner il y a trois ans, il y a quatre ans, il y a dix ans, je n'en sais rien.

Monseigneur m'écoutait en me regardant en face, M. Fichon les yeux baissés sur les boucles d'argent de ses souliers vernis.

— Ce que vous m'apprenez là, dit monseigneur, me surprend beaucoup, mon cher curé; mais vous pensez bien, n'est-ce pas, que si vous n'avez pas la position que je vous supposais, celle qui vous sera faite, votre démission donnée, ne sera cependant pas précaire? l'Etat sert une pension de cinq cents francs aux vieux prêtres, et l'évêché dispose de fonds de retenue dans lesquels je vous promets de prendre pour vous.

Ces paroles me firent froid; cependant je n'étais pas au bout.

— Il y a une loi, dit M. Fichon, qui fixe la mise à la retraite des militaires, il y en a une aussi qui fixe celle des magistrats; s'il n'y en a point pour le prêtre, c'est que la conscience du prêtre doit rester toujours assez élevée pour se faire justice à elle-même quand l'heure a sonné.

— L'heure de la retraite a donc sonné pour moi?

— Je ne dis pas cela, mais celle des infirmités, peut-être même des impossibilités : appelé près d'un agonisant, êtes-vous sûr, monsieur le curé, d'entendre toutes les paroles de sa confession, si cette parole est faible, comme il arrive souvent?

Je regardai M. Fichon en face ; tout à coup, je ne l'entendis plus parler, et cependant ses lèvres s'agitaient toujours avec les mouvements propres aux paroles.

— Qu'est-ce donc ? dis-je après un premier moment de surprise.

— Une expérience, répondit monseigneur. Vous avez l'oreille dure, mon cher curé, ce n'est certes point un crime, mais c'est un inconvénient grave chez un prêtre : M. le vicaire général vient de parler, et bien que sa parole fût perceptible pour quelqu'un qui n'eût pas été sourd, vous ne l'avez pas entendue.

Je n'en demandai pas davantage, je me levai pour aller m'asseoir devant une petite table placée au bout du bureau de monseigneur. En trois lignes ma démission fut écrite. Mais au moment de la signer, une réflexion me vint, et je m'arrêtai.

— Je conviens, dis-je à monseigneur, qu'il serait plus digne à moi de signer cette démission sans ajouter un mot et sans rien demander ; mais j'ai des intérêts à faire passer avant les miens. En abandonnant Hannebault, ce qui ne touche que moi, j'abandonne aussi mon vicaire, ce qui le touche lui et tout particulièrement, car il reste isolé.

— Nous penserons à lui.

— Eh bien, monseigneur, permettez-moi de vous demander d'y penser tout de suite : M. l'abbé Havelu est un des meilleurs prêtres de votre diocèse ; c'est une

haute intelligence, un cœur dévoué, une âme chrétienne dans toute la rigueur du mot.

— M. l'abbé Havelu, interrompit le vicaire général, possède, j'en suis certain, toutes les qualités que vous lui reconnaissez, mais, par malheur, il n'a pas l'esprit d'obéissance et de discipline ; au séminaire, il se roidissait contre l'enseignement de ses professeurs ; aujourd'hui, il se révolte contre les ordres de ses maîtres; son opposition nous est connue, et nous savons qu'il est l'inspirateur et le soutien de quelques jeunes prêtres qui marchent les yeux fixés sur lui ; le malheureux abbé Jousselin, qui a abandonné le diocèse pour aller à Paris, était son ami et il l'est encore, j'en ai les preuves.

Je vis que j'étais battu si je laissais M. Fichon continuer ; il allait vous accuser d'écrire dans les journaux, de prêcher la révolte, d'être un nouveau La Mennais ; je l'interrompis et posai nettement la question : si on vous nommait desservant de Saint-Réau, je signais ma démission; sinon, non.

La discussion fut longue, M. Fichon se fâcha, à la fin je l'emportai. Vous êtes et je ne suis plus. Quant au reste, tout ce dont je me souviens c'est que mon successeur, car on l'avait dans la manche, viendra demain visiter sa nouvelle paroisse ; il n'est pas du diocèse et il veut voir par ses propres yeux ce qu'on lui a proposé. Il arrivera ici par la voiture de midi. Vous voudrez donc bien, Laïde, nous faire un dîner convenable.

A ce mot, la gouvernante fut sur le point d'éclater, mais son curé lui ferma la bouche.

— N'allez-vous pas vous fâcher, dit-il avec bonhomie, tandis que moi je ne me fâche pas? Prenez donc les choses comme elles viennent, et, dans le mauvais, cherchez ce qu'il y a de bon ; c'est une consolation : je me plaignais que le barbier m'écorchait en me rasant, je vais pouvoir laisser pousser ma barbe. Voilà une petite compensation, chaque jour nous en apportera une nouvelle.

— Tenez, monsieur le doyen, s'écria Laïde, vous me faites perdre la tête, mais je vous promets de ne rien dire, car j'en dirais trop ; un mot seulement, un seul mot : faites-moi comprendre pourquoi vous avez donné votre démission, puisque vous n'y étiez pas forcé.

— Parce que, dit-il d'une voix douce, j'avais dix raisons pour le faire, dont la principale est celle-ci : j'ai soixante-dix-sept ans ; les années qui me restent à vivre, s'il m'en reste, sont des années de grâce ; je ne veux pas qu'elles soient empoisonnées par le souffle de la lutte : si Dieu me frappe demain, je ne veux pas paraître devant lui l'âme ulcérée ; enfin parce que je veux mourir bien, en paix avec tout le monde, même avec moi.

Elle le regarda un moment sans répondre, indécise, troublée, touchée, puis courbant la tête :

— Vous êtes un saint, dit-elle, bénissez-moi, monsieur le doyen : demain vous aurez un bon dîner.

Le vicaire avait tenu ses yeux fixés sur son assiette

pendant ce petit discours; quand il releva la tête, deux larmes roulaient le long de ses joues.

— Ces larmes que je ne veux pas cacher, dit-il, vous montrent mon émotion; je vous admire et pourtant je ne peux pas m'empêcher de regretter que vous ayez cédé; et ce n'est pas l'intérêt personnel qui m'anime, ce n'est pas le chagrin de me séparer de vous, ce n'est pas davantage la juste indignation contre l'injustice dont vous êtes victime, c'est l'intérêt de l'Eglise. Oui, vous avez oublié cet intérêt en faiblissant devant monseigneur. Ce sont ces faiblesses répétées qui font la force des évêques et l'esclavage du clergé.

— Mon ami, soyez prudent.

— Je le suis, je le serai, mais pas cependant jusqu'à ne pas confesser ma foi : nous sommes à une époque critique, décisive même; c'en est fait de l'Eglise si le despotisme triomphe; il faut empêcher ce triomphe et préparer celui de la liberté; c'est notre droit; pour moi, c'est mon devoir, et, en agissant ainsi, je ne crois pas être pour l'Eglise ce qu'Absalon a été pour David, un fils ingrat et révolté.

III

Le lendemain, à onze heures et demie, l'abbé Pelfresne se promenait devant le café du Progrès, attendant la voiture de Condé-le-Châtel; mais elle était en retard et elle n'arriva que quelques minutes avant midi.

A peine était-elle arrêtée que les voyageurs de l'impériale et de l'intérieure sautèrent à terre, mais la personne qui était seule dans le coupé ne quitta sa place que lorsqu'on lui ouvrit la portière; alors elle descendit sans se hâter, ni s'attarder, en homme qui concilie le prix du temps, les précautions de la prudence et le décorum.

C'était un ecclésiastique d'une quarantaine d'années, vêtu d'une soutane de mérinos brillant, chaussé

de souliers vernis à boucles d'argent et coiffé d'un chapeau soyeux, aux ailes légèrement relevées, un chapeau à la dernière mode.

L'abbé Pelfresne s'avança vivement au-devant de lui.

— Je suis l'abbé Pelfresne, dit-il, le curé d'Hannebault d'aujourd'hui.

— Et moi je suis l'abbé Guillemittes...

— Le curé d'Hannebault de demain; je suis venu au-devant de vous pour vous prier de partager mon dîner avant que vous visitiez votre église et votre paroisse.

L'abbé Guillemittes ne s'attendait sans doute pas à cette invitation. Il resta un moment embarrassé; mais il était difficile de refuser.

— Je ne sais vraiment... balbutia-t-il.

— Avez-vous dîné?

— J'ai déjeuné.

— Moi aussi, ce qui ne m'empêche pas de dîner; par conséquent vous dînez avec moi.

Bien entendu, dame Laïde n'avait pas gardé pour elle la démission de son curé, et le soir même le pays entier avait su que le successeur probable de l'abbé Pelfresne devait venir le lendemain visiter Hannebault.

Aussi les deux ecclésiastiques, en montant la rue rapide et caillouteuse qui de la mairie conduit à l'église, étaient-ils le but de la curiosité générale. Chacun était sur le pas de sa porte, et rares étaient les gens discrets qui se cachaient derrière leurs rideaux, se do-

minant assez pour ne relever qu'un coin de la mousseline.

— On s'attendait donc à une visite pour aujourd'hui? dit l'abbé Guillemites, qui, tout en marchant posément et sans paraître porter attention à ce qui se passait autour de lui, remarquait parfaitement l'effet qu'il produisait.

— Il est probable que ma gouvernante en a parlé, car je vous assure que quand je me promène seul, on ne s'empresse point ainsi pour me voir; vous mettez le pays en révolution.

— Ou tout du moins les langues en évolution.

Ce mot, qui avait une certaine prétention littéraire, était en tout cas parfaitement fondé : comme les vagues d'une marée montante, les bavardages et les jugements les accompagnaient et les enveloppaient à mesure qu'ils gravissaient la côte, se succédant divers et changeants selon le caractère ou la position sociale de ceux près desquels les hasards de la route les faisaient passer.

Devant une maison que des panonceaux dorés indiquaient comme celle du notaire, deux messieurs étaient arrêtés et causaient: le notaire et M. Chaudun, le médecin. Lorsque les ecclésiastiques passèrent devant eux, ils les saluèrent, puis, quand ceux-ci se furent éloignés, ils se communiquèrent leurs impressions.

— Que pensez-vous de notre nouveau curé? demanda le notaire.

— Il me produit un singulier effet, on dirait qu'il y a en lui deux ou trois personnes.

— Tous les calotins sont doubles.

— Mais non, mon cher; en tous cas, celui-là est triple.

— Alors c'est la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Ou plutôt le dieu, le diable et l'homme.

Dans un groupe de femmes qui, par sa composition, représentait assez justement la classe boutiquière d'Hannebault, les jugements allaient moins loin et s'en tenaient seulement à l'extérieur.

— C'est un bel homme.

— Il marche bien; ni trop vite, ni trop lentement.

— On dirait qu'il porte le saint sacrement et qu'il compte ses pas.

— Cela s'apprend au séminaire. Mon neveu Montaux me disait qu'il avait été puni parce qu'il avait monté l'escalier du dortoir en sautant deux marches à la fois.

— Avez-vous vu ses yeux quand il les a relevés?

— Oui, des charbons; ce n'est pas lui qui confessera ma Clémence.

— Et qui donc, quand M. Pelfresne ne sera plus là?

— M. le curé de Rougemare.

— L'abbé Lobligeois? Ce ne serait pas mon homme; j'aime encore mieux celui-là, quoiqu'il ait le nez trop mince.

— Mesdames, je vous dénonce mademoiselle Aufry, elle ne trouve pas le nez du curé assez gros pour elle.

Entre la ville neuve et le vieux bourg, la rangée de

maisons qui borde la route s'interrompt et elle est remplacée par des haies enclosant les jardins et les cours des paysans : comme les boutiquiers et les bourgeois, les cultivateurs étaient venus s'accouder sur leurs barrières pour voir le nouveau curé.

— Voilà un monsieur qui nous fera peut-être bien regretter le bonhomme Pelfresne, dit un herbager, nommé Halbout; c'est un citadin, ça n'entrera pas dans les maisons pour boire une *mocque*, ou dire une bonne parole à un pauvre homme; ça voudra du nouveau, du brillant; ça fera la guerre à l'argent.

— Pas au mien, toujours.

— Ni au vôtre, ni au mien, mais à celui de nos femmes, et quand les femmes et les prêtres se mettent ensemble, bien malin qui leur résiste.

Si les opinions ne se formulaient pas plus nettement sur le compte de l'abbé Guillemittes, la faute n'en était pas tant aux habitants d'Hannebault qu'à celui qu'ils examinaient.

C'est une chose difficile que de juger un homme à première vue; mais combien plus difficile encore est-elle lorsqu'il s'agit d'un prêtre! Qu'est-il resté de naturel en lui, après qu'il a reçu l'éducation du séminaire? Ne lui a-t-elle pas coupé la tête comme le greffeur coupe celle du sauvageon? Si la soudure est bien faite, distinguez donc la branche naturelle de la branche greffée. Le séminaire fait un cadavre de l'homme que la nature lui donne; que prend-il à ce cadavre pour former l'homme qu'il nous rend?

Qu'était celui-là ? Est-ce la bienveillance qui a empreint un sourire continuel sur son visage, ou bien est-ce l'étude et l'habitude ? Quand ce sourire s'accentue, il pince d'ailleurs d'une façon désagréable le nez déjà trop mince, et découvre des dents aiguës qui semblent disposées à mordre. Les larges épaules, la poitrine développée, la taille carrée, les cheveux noirs et rudes, la barbe épaisse qui teint en bleu foncé la peau du visage, tout cela indique en lui un homme sain, solide ; et cependant les oreilles et le nez exsangues, le teint blême, les lèvres pâlies n'inspirent point une grande confiance dans cette apparence de santé. Que cherchent ses yeux perçants lorsqu'il les pose sur vous ? Est-ce la bonté qui les anime, n'est-ce pas plutôt la seule curiosité ? Il y a de l'idéalité dans le haut de son crâne fuyant, de la bestialité dans ses fortes mâchoires et son menton charnu. Comment se reconnaître au milieu de ces indications contradictoires ? Une seule chose apparaît certaine et positive : une volonté énergique. Mais la volonté entretient le mouvement dans les différents rouages de la machine, elle ne le donne pas. Où est l'étincelle ? où est le grand ressort ? C'est en vain que l'œil de l'observateur cherche à le deviner.

Dame Laïde avait trop le respect des « messieurs prêtres » pour ne pas traiter de son mieux, malgré sa colère, le convive de son maître. Quel que fût ce convive, quelles que fussent ses intentions, pour elle c'était un prêtre, et à ce titre il avait droit à une nour-

riture privilégiée ; les servantes de curé arrivent facilement à croire que l'estomac d'un prêtre est un tabernacle.

Le dîner était excellent et servi dans la grande salle à manger, avec tout le luxe de linge et de vaisselle qu'on pouvait se permettre à Hannebault.

— Goûtez-moi cette fricassée de poulet, dit l'abbé Pelfresne, c'est d'ordinaire le triomphe de ma gouvernante : on se transmet dans les bonnes maisons d'Hannebault sa recette, qui était celle de Mgr de Coutances.

Non-seulement l'abbé Guillemites mangea deux fois de cette fricassée fameuse, mais encore il prodigua les compliments à dame Laïde : il eut des mots sentis qui montrèrent qu'il savait manger.

La pente du terrain fait qu'en sortant du presbytère on ne voit de l'église que le clocher et le sommet du portail. Lorsque l'abbé Guillemittes aperçut ce clocher chancelant et ce portail lézardé, il perdit son sourire. Mais lorsque, par une porte latérale, il eut pénétré dans l'église elle-même, et vu d'un coup d'œil rapide son état de délabrement général, sa figure s'allongea tout à fait.

— Notre église ne vous charme point, dit l'abbé Pelfresne qui suivait attentivement les impressions de son confrère : elle est, j'en conviens, en assez mauvais état ; il en est d'elle comme de moi, notre âge fait notre malheur. L'architecte diocésain me le disait l'année dernière encore, « ces antiquités coûtent très-

cher à réparer, si l'on veut leur conserver leur caractère; il faut les laisser s'en aller en se contentant de les soutenir tant bien que mal. »

— Il n'a guère soutenu celle-là, il me semble.

— Elle tient bien encore, allez, et elle usera plus d'une génération de chrétiens.

— Si toutefois ils veulent entrer sous sa voûte qui menace ruine.

— Là où la mère a prié, l'enfant viendra prier aussi. Au reste, si les hommes n'ont pas fait grand'chose pour notre église, attendez un peu, et voyez ce que Dieu a fait pour elle : mettez-vous là.

Disant cela, il le fit adosser au maître-autel, et descendant le chœur, traversant la nef dans toute sa longueur, il alla ouvrir à deux battants la grande porte du portail.

Le jour étroitement mesuré par les petites fenêtres géminées était sombre dans la vieille église, mais lorsque la porte fut ouverte, un flot de lumière l'inonda et, reflété par les pierres luisantes du dallage, l'éclaira de bas en haut. L'effet fut réellement magique pour l'abbé Guillemittes, qui vit instantanément se déployer devant lui un horizon immense : debout sur la plus haute marche de l'autel, il faisait face à la porte; lorsque celle-ci roula avec un grincement sur ses gonds rouillés, sa vue enfermée entre les murailles et la voûte noire de l'église comme dans le tube d'un gigantesque télescope, plongea tout à coup sur une vaste étendue de pays dont les champs, les prairies, les ri-

vières, les arbres et les maisons s'éparpillaient çà et là sous un soleil d'été. Dans un rayon de sept ou huit lieues, en bas, de tous côtés, l'œil ne rencontrait que la verdure qui, bleuissant au lointain, se noyait confusément dans le bleu plus sombre de l'horizon voûté.

Pendant qu'il admirait ce spectacle véritablement fait pour frapper l'imagination du cœur et de l'esprit, l'abbé Pelfresne était revenu.

— N'est-ce pas que c'est beau, dit celui-ci, n'est-ce pas que c'est grand et splendide? L'église est vieille, délabrée, misérable, cela est vrai, mais si vieux et si misérable que nous soyons, nous avons toujours, voyez-vous, un bon côté ; avant de nous condamner, il faut nous étudier, car il n'est si vieille carcasse dont on ne puisse tirer parti quand on le veut. Vous ne vous doutiez pas de ce que vous alliez voir, n'est-il pas vrai, lorsque vous êtes entré sous ces murailles que la mousse verdit? Ici je n'ai point d'orgues, je n'ai point non plus de maîtrise pour instruire mes enfants de chœur; toute ma musique se compose d'un serpent, un vieux serpent que joue un peintre-vitrier, musicien seulement le dimanche; et pourtant à la bénédiction du Saint-Sacrement, quand sur la haute marche de cet autel, je me retourne devant mes chrétiens qui sont là prosternés, depuis ce porche jusqu'au sanctuaire, quand l'encens fume, quand la sonnette tinte, je vous assure qu'il faudrait avoir une âme de pierre pour n'être point touché. « *Benedicat vos omnipotens Deus.* »

Oui, Dieu est là qui vous bénit, qui bénit vos champs, vos moissons; retournez-vous et voyez donc si vous pouvez ne pas l'adorer et le remercier! Le plus habile décorateur, le plus grand architecte c'est encore le bon Dieu; ce que les Grecs ont trouvé de mieux dans l'art, c'est la feuille d'acanthe, et ils l'ont tout simplement copiée. Quand on a devant les yeux un tableau comme celui qui se déroule là-bas, l'or des corniches, les broderies des chasubles n'ajoutent rien à la pompe de l'office.

— Si nous allions jusqu'au portail? dit l'abbé Guillemites en interrompant cet accès d'enthousiasme.

Le portail s'élevait sur un perron de trois marches, et de ce perron la vue s'étendait librement sur le paysage.

La première maison qu'on trouvait devant soi était le presbytère, dont le toit moussu n'arrivait pas jusqu'au niveau du plateau sur lequel était bâtie l'église. Puis, le village descendait en amphithéâtre en s'élargissant à mesure qu'il gagnait la vallée : la rue se divisait en deux parties à peu près égales jusqu'à la grande route qui la coupait en croix. Alors, au milieu des arbres, çà et là, s'élevaient les hautes cheminées des machines à vapeur qui déroulaient lentement leurs câbles de fumée, et traçaient jusque dans le lointain le cours de la rivière. Quand celle-ci, dans ses détours nombreux, se présentait de face, on voyait ses eaux briller sous les rayons du soleil et des cascades argentées tombaient des roues en mouvement. Puis, à

mesure qu'on s'éloignait de la ville, on voyait l'agriculture remplacer l'industrie ; dans les herbages enclos de hauts arbres, des bœufs à l'engrais ; sur les coteaux des moissons ; et ainsi toujours, se succédant dans une infinie variété selon les accidents du terrain, des prairies, des champs et des bois, surtout des bois ; non qu'il y eût des forêts dans la contrée cependant, mais parce que chaque pièce de terre était entourée d'arbres, chaque chemin, chaque ruisseau était bordé d'arbres et que toutes ces branches, toutes ces feuilles, toutes ces verdures, se mêlant dans la confusion du lointain donnaient au pays entier l'aspect d'une immense forêt.

— Cette vue est superbe ! s'écria l'abbé Guillemittes.

— Ce clocher que vous voyez là-bas est celui de Marcouville, et Marcouville est à huit lieues d'ici ; de tous côtés vous voyez que la vue est libre, et notre église occupe le centre d'un rayon de 25 à 30 kilomètres.

— Oui, la situation est admirable, splendide et bien faite pour un monument élevé à la gloire de Dieu.

— Ce monument le voilà, dit l'abbé Pelfresne montrant sa vieille église, dont il était tout fier.

— Non un monument comme celui-ci, en ruine et délabré, mais une cathédrale digne de cette situation, qui domine au loin et étende sur tout le pays sa protection. En arrivant j'étais, je vous l'avoue, hésitant, car j'avais d'autres idées, d'autres rêves, si vous aimez

mieux. Hannebault ne m'attirait guère. Mais cette situation change tout, et je veux que cette cathédrale dont je vous parle, s'élève ici.

— Ici ! et où cela, Seigneur?

— Ici même, à la place de cette vieille église que nous démolirons.

L'abbé Pelfresne leva les yeux au ciel et regarda son jeune confrère. Élever une cathédrale à Hannebault ! Jeter à bas la vieille église !

— Monseigneur m'a envoyé un fou, se dit-il.

Et ce qui le confirma dans cette crainte, c'est que l'abbé Guillemittes, l'abandonnant sans rien dire, se mit à faire le tour de l'église ; vivement il courut après lui.

— Qu'avez-vous donc? cria-t-il, en le rejoignant au moment où il arrivait sur l'esplanade de la *Haga*.

— J'étudie l'emplacement.

IV

L'abbé Pelfresne s'était laissé tomber plutôt qu'il ne s'était assis sur le retranchement gazonné de la Haga. L'abbé Guillemittes vint se poser devant lui, et, avec un sourire qui laissait paraître plus de franchise qu'il n'en avait jusque-là montré :

— Ma résolution vous étonne, dit-il, et je le comprends, car vous ne me connaissez pas. Monsieur le curé, je suis un homme d'action. En ce moment, je suis professeur de morale au séminaire de Malesmains et vous avez pleinement le droit de vous dire que, pour faire l'autopsie des maladies morales de l'humanité, devant des élèves, il n'est pas nécessaire d'être un homme d'action. Cela est juste. Aussi n'est-ce pas par goût que chaque jour je sonde les fanges de la cons-

cience. A force de tremper mes mains dans le fumier de le tourner, de le retourner, de l'étaler, de chercher des combinaisons et des subtilités de pourriture, le dégoût m'a empli le cœur et littéralement les nausées me montent sur les lèvres toutes les fois que je commence ma classe. Il y a déjà longtemps que j'en suis arrivé à cet état douloureux, très-douloureux pour moi, je vous assure. Monseigneur Hyacinthe, au temps où il était notre vicaire général, en a été témoin ; il a entendu mes plaintes, et, avec la bonté qui est le fond de son caractère, il m'a promis de venir à mon secours lorsqu'il serait en position de le faire efficacement. J'ai eu à ce moment l'occasion de lui rendre quelques petits services en travaillant à son grand ouvrage. Nommé à l'évêché de Condé, il s'est souvenu de moi et il m'a proposé la cure d'Hannebault.

L'abbé Pelfresne eut un soupir étouffé qui, cependant, fut remarqué par son confrère.

— Oui proposé, monsieur le curé ; il faut que cela soit expliqué, entendu, entre nous ; votre accueil si plein de bienveillance, vos vertus me font un devoir de gagner votre estime et je ne le peux que par l'exposition de la vérité. Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je n'ai pas demandé Hannebault où je n'étais jamais venu, où je ne connais personne, et dont j'ignorais le nom il y a quinze jours. J'y suis arrivé peu disposé, je vous l'avoue, à accepter la proposition de monseigneur, d'abord à cause de vous, monsieur le doyen.

— Oh! il n'y faut pas penser, j'ai donné ma démission, je ne la reprendrai pas.

— Et aussi parce que, comme je vous l'ai déjà dit, j'avais d'autres idées, d'autres projets. Mais l'admirable situation de cette église a tout changé : cette porte s'ouvrant sur cet horizon immense a été mon chemin de Damas, et le rayon de soleil qui a pénétré jusqu'à moi m'a illuminé ; scrupules, idées, projets, tout a été noyé dans ce flot de lumière. Il faut que ce qui a été créé par Dieu serve à la gloire de Dieu : ici je veux que s'élève une église qui dise, à vingt lieues à la ronde, la foi de cette contrée. Monseigneur m'a appelé dans son diocèse pour combattre l'erreur ; je crois que cette église sera plus puissante et plus efficace que toutes les luttes que je pourrais soutenir contre les protestants de ce pays. Ils vont bâtir sur le bord de la rivière, au milieu de leurs usines, une petite chapelle en briques rouges et blanches; à leur aise, Église contre église. En ces temps de doute et de timidité, il est bon que la foi s'affirme par un monument qui parle aux yeux de tous.

Assis devant lui, l'abbé Pelfresne l'écoutait en secouant doucement la tête.

— Monsieur le doyen, continua l'abbé Guillemittes, je vois que je vous étonne ; vous ne comprenez pas qu'un pédant de séminaire parle ainsi. Pédant de séminaire, je le suis peut-être ; l'habitude nous déforme à notre insu; mais je ne l'ai pas toujours été ; et c'est là ce qui doit, dans une certaine mesure, vous expli-

quer mes paroles. J'étais né pour devenir un homme d'action, un homme d'affaires et j'ai été élevé pour cela ; ce sont les circonstances qui m'ont fait prêtre.

— Les voies de Dieu sont infinies.

— Assurément, et si ce n'était pas trop d'orgueil de ma part, je dirais que ces circonstances ont eu quelque chose de providentiel. En quittant le séminaire où j'avais fait mes études, je suis revenu à la maison paternelle pour aider mon père dans son commerce ; mais, peu de temps après il était atteint d'une maladie mortelle, et à vingt-trois ans, je me suis trouvé à la tête d'une maison de banque en mauvaises affaires. Après deux années d'une liquidation difficile, j'ai eu le bonheur d'être touché par la grâce et de renoncer au monde pour me donner à Dieu. Mais, si court qu'ait été mon passage dans ce monde, j'y suis assez resté cependant pour y prendre des goûts d'occupation qui ne sont pas généralement ceux des prêtres. Pendant dix ans ces goûts ont été comprimés, mais aujourd'hui que je trouve à les satisfaire, je saisis l'occasion. Vous me direz qu'il y a dans notre ministère dignement pratiqué, de quoi remplir la vie d'un prêtre. Cela est vrai, mais pour moi il me faut davantage. La messe du matin, les mariages, les enterrements, les baptêmes, l'enseignement du cathéchisme, la confession, les visites aux malades, ce n'est point assez pour moi. Et, comme avec cela je n'ai aucune disposition pour l'horticulture ou le classement des insectes, comme

j'ai en horreur les petites guerres sourdes avec les maires, je serai heureux de me jeter dans un travail qui me prendra tout entier.

— Pardon de vous interrompre, mais si je vois votre but, et si je comprend aussi vos projets, j'avoue que je ne vois pas du tout comment vous pourrez réaliser ces projets. En un mot, où sont vos ressources? où prendrez-vous les fonds nécessaires à l'édification de votre église?

— C'est là un détail à régler plus tard.

— Parfaitement, mais c'est un détail qui a son importance, surtout dans notre pays. Nous ne sommes pas ici dans le Midi, et il ne faut compter ni sur la foi, ni sur l'enthousiasme de nos populations. Sans doute, la foi existe, mais une foi calme, tiède même; quant à l'enthousiasme c'est un mot remplacé dans notre patois par le mot intérêt. Chez nos paysans de l'Ouest, tout le monde veut « gagner, » personne ne veut « donner. »

— Alors la question est de faire comprendre à vos paysans, âpres au gain, que celui qui donne deux sous au bon Dieu, en reçoit cent. Cela ne doit pas être impossible.

— Impossible! je ne sais pas, mais à coup sûr difficile. Je vois maintenant que vous comptez sur le concours de tous les fidèles, et je vous en loue. Seulement, vous savez comme moi que les fidèles sont durs à émouvoir, et ils le sont particulièrement dans nos contrées. Ici l'on est intéressé. De haut en bas, vous trou-

verez l'intérêt comme maître : je vous parle de ce diocèse que je connais. Notre noblesse est pauvre, au moins relativement à son rang et elle vit sur ses terres, n'ayant pas assez de capital pour les mettre en valeur. Nos bourgeois, eux, sont plus à leur aise, mais ils tiennent à l'argent qu'ils ont gagné, et d'ailleurs ils ne sont pas, en général, religieux.

— Et les femmes?

— Les femmes qui s'approchent du confessionnal sont en petit nombre.

— Et les paysans, les ouvriers, ce n'est pas sur les grosses bourses que je compte, c'est sur les petites; vous savez quelles sommes peut donner un sou par semaine.

— Pour nos paysans un sou à donner est une fortune. Enfin, je ne veux pas vous décourager, mais je vous préviens des difficultés que je prévois, et je vous avertis de les regarder vous-même. Ajoutez à ces difficultés d'autres qui sont purement locales. Ainsi vous arrivez dans une paroisse divisée en deux camps, les paysans et les bourgeois. Les paysans sont les naturels du pays, ils possèdent la terre et tiennent à leurs anciens usages; les bourgeois sont les industriels, ils marchent avec ce qu'ils appellent le mouvement. Ce sont les bourgeois qui ont construit la mairie, les écoles et autres monuments de la ville neuve, lorsqu'ils ont été assez puissants ou assez habiles pour prendre la majorité dans le conseil municipal qui, jusqu'à ces dernières années, appartenait aux paysans

De l'ancien Hannebault, il ne reste plus que l'église ; si vous la remplacez par une église neuve, vous vous rangez du coup dans le parti bourgeois et vous avez contre vous le parti paysan. Cela sera une division de plus dans la paroisse, un nouveau motif de querelles et de haine.

— En ne faisant rien, je me rangerais du côté des paysans et j'aurais contre moi les bourgeois.

— Vous seriez neutre, et la force est aux neutres qui savent manœuvrer entre les extrêmes ; vous seriez ce que j'ai été, un conciliateur. Encore si vous étiez bien reçu par le parti bourgeois, mais je doute que vous le soyez; d'abord parce que vous lui demanderez de l'argent, ensuite parce que cet argent devra être employé à une église. Si la foi n'est vive ni chez les bourgeois ni chez les paysans, il y a au moins chez ceux-ci la tradition de la foi qui est perdue chez les bourgeois. Quand vous ferez votre demande au conseil municipal, je connais plus d'un de nos industriels qui vous répondra : « A quoi cela sert-il une église? » Si vous êtes bien avec le sous-préfet, vous serez-bien aussi avec M. Maridor, notre maire, qui vit si pleinement dans l'admiration et la crainte de ce haut fonctionnaire qu'il n'aborde jamais une personne arrivant de Condé, sans lui demander tout d'abord : « Avez-vous vu monsieur le sous-préfet? Comment va monsieur le sous-préfet? » Mais si vous êtes bien avec le maire, vous serez, par contre, nécessairement mal avec M. Chaudun, notre médecin, un libéral, un voltairien,

qui vous poursuivra d'une guerre d'épigrammes et de railleries.

— Voyons, mon cher doyen, ne voulez-vous pas m'effrayer?

— Pourquoi? Dans quel but, ou quel intérêt? Je vous ai parlé de M. Maridor, je veux compléter ce que j'en ai dit; puisque vous allez être curé d'Hannebault, il est utile que vous connaissiez votre maire. Au fond, c'est un brave homme, honnête et bon; mais une vanité excessive et un naïf besoin d'être quelqu'un, l'ont jusqu'à un certain point gâté. Né paysan, arrivé de bonne heure à l'aisance après avoir gagné une honnête fortune dans le commerce des bœufs, il a été mordu par l'ambition. Sans éducation, mais avec de la finesse naturelle, sans instruction aucune, mais avec de la volonté et du zèle, il a voulu être maire de son pays, et il l'est devenu : trop heureuse a été l'administration de trouver un homme disposé à tout faire, n'ayant le dégoût d'aucune des besognes qu'on lui impose, et qui se trouve payé par cela seul qu'il est une des parties de ce tout formidabe qui a nom « l'autorité. » Ce n'est pas pourtant qu'il manque d'hommes intelligents et capables dans la commune, mais ceux-ci ont leurs affaires; riches d'ailleurs ou en train de le devenir, ils ne voudraient pas perdre leurs temps dans des fonctions dont on a abaissé le caractère quand on a augmenté leur importance; rendus fiers par les positions qu'ils occupent dans le commerce, ils n'auraient point eu cette souplesse et cette complaisance que les fonc-

tionnaires publics exigent de leurs subalternes. Voilà pourquoi M. Maridor a réussi; on l'a choisi pour sa médiocrité qui le place dans une sorte de dépendance; combien de maires voyons-nous ainsi devenir les favoris de l'administration pour la médiocrité de leur intelligence qui n'embarrasse pas M. le sous-préfet, et surtout pour celle de leur caractère qui en fait des instruments dociles, des espèces de commissaires de police qu'on ne paye pas. Un autre de ses mérites est d'être paysan, et le paysan est l'homme de l'empire; on n'a pas contre lui les préventions qu'on éprouve contre le bourgeois toujours suspect de tendances ou de regrets orléanistes; et, comme ce paysan est né avec un certain bien, il n'a pas contre lui les griefs d'être parti de trop bas, comme le maire de Rougemare, par exemple, un de nos voisins, de qui j'entendais dire l'autre jour : « Obéir à Moutier, nous, un homme que nous avons vu manger un hareng sur une borne, ah non. » — Voilà votre maire, et vous voyez que je ne vous le fais pas bien effrayant. D'ailleurs, ne pensez pas que je veuille vous faire peur, comme vous disiez. Ce que je veux, ce que je voudrais, ce serait vous empêcher de porter la main sur cette vieille église que j'aime comme une mère; et pour cela j'essaie de vous montrer les difficultés qui se dresseront contre votre dessein si vous en poursuivez l'exécution. Mais je ne veux pas vous faire peur dans le sens que vous donnez à ce mot. Je le veux si peu qu'après vous avoir parlé des mauvaises chances que mon expérience prévoit, je voulais vous parler des bonnes.

— Il y en a donc?

— Une, au moins une, encore est-elle bien faible.

— Allons, dites vite, je vous prie : si faible qu'elle soit, il suffit qu'elle existe ; à moi de la fortifier.

— Dans toute la paroisse il n'y a guère qu'une porte, à laquelle vous puissiez frapper avec la certitude que vous serez bien accueilli ; c'est celle de mademoiselle Pinto-Soulas.

— En effet, monseigneur m'a dit qu'elle habitait la paroisse.

— C'est-à-dire que son château est sur le territoire de cette paroisse ; vous voyez la masse de ses toits au milieu des arbres au-dessus de la *Haga;* mais, quant à mademoiselle Isabelle, elle habite en ce moment une villa qu'elle possède sur les bords du lac de Côme, et rien n'indique qu'elle soit dans l'intention de revenir parmi nous. Tous les ans elle m'écrit un petit billet, au 1er janvier, et dans le dernier elle ne parle pas de son retour.

— Vous êtes en relations d'amitié avec elle?

— Dites de paternité ; je lui ai fait faire sa première communion : ce m'est une grande privation, que le chagrin l'empêche de revenir à Hannebault ; mais je comprends qu'il y a des souvenirs qu'une âme trop tendre n'ose pas affronter.

— Tout ce que je sais de mademoiselle Pinto-Soulas, c'est qu'elle est la fille et l'unique héritière du célèbre banquier. Est-il indiscret de vous demander quels sont ces chagrins et ces souvenirs dont vous parlez?

— Mon Dieu, non, ils sont connus de tout le monde. Il y a dix-huit mois, mademoiselle Pinto-Soulas, qui venait d'accomplir sa vingtième année, devait épouser monsieur le marquis de Rosselange. C'était un mariage d'amour. Mademoiselle Isabelle, qui avait perdu sa mère dès son enfance, et son père avant d'avoir dix-neuf ans, s'était prise d'une grande passion pour le jeune marquis. Je parle de cette passion en connaissance de cause, car le marquis a passé quelques jours au château et j'ai pu voir quelle tendresse mademoiselle Isabelle éprouvait pour lui. Par malheur, le marquis était par certains côtés un jeune homme à la mode; si c'était un esprit élevé et une intelligence cultivée, c'était aussi ce qu'on nomme un gentleman; il aimait les exercices du corps qu'il pratiquait avec supériorité. Il faisait courir et lui-même il montait quelquefois ses propres chevaux. Un mois avant son mariage, pour dire adieu à la vie de garçon, il voulut monter un de ses chevaux dans le steeple-chase de Condé, et il fit, sur la tête, une chute si grave, qu'après deux jours d'agonie, sans avoir repris connaissance, il mourut. Pour comprendre le désespoir de mademoiselle Isabelle, il faut savoir que ce mariage était le fil qui, après la mort de sa mère, après la mort de son père, la rattachait à la vie; venant à se briser pour la troisième fois, il la laissa sans force et sans direction dans ce monde. Elle abandonna ce pays qui parlait trop douloureusement à son cœur, et se retira en Italie, dans une retraite sévère. Depuis, nous ne l'avons pas revue.

— Hé bien, dit l'abbé Guillemittes, quand le doyen se tut pour se moucher bruyamment, si mademoiselle Pinto-Soulas a abandonné Hannebault sans esprit de retour, en quoi peut-elle m'être utile dans mon projet?

— Évidemment, si elle ne revient pas, à rien; mais si elle revient, à tout, car elle est la générosité même: elle prendra très-volontiers sur sa fortune la somme qui vous sera nécessaire pour la construction de votre église.

L'abbé Guillemittes resta assez longtemps sans répondre, regardant la vieille église, regardant le paysage qui se déroulait dans la vallée, regardant surtout la masse de verdure au-dessus de laquelle se dressaient les hautes cheminées et les toits pointus du château de la Haga. Cette masse de verdure était si serrée et si profonde que, de l'esplanade où ils étaient, on ne distinguait pas le château ; mais, au nombre des cheminées et à l'étendue des combles couronnés d'ornements en plomb, on devinait aisément que ce château présentait un immense développement. Tout à l'entour et jusque dans le lointain sur la colline, les grands arbres se prolongeaient en un parc immense, qui, çà et là, coupés par de vastes pelouses, se joignait aux prairies de la vallée.

— C'est là le château ?

— Oui, c'est un domaine princier. M. Pinto-Soulas en a fait une des plus belles terres de l'Ouest.

Il y eut encore un long moment de silence pendant

lequel l'abbé Guillemittes se promena autour de l'église exactement comme s'il eût été seul. Enfin, il revint vers l'abbé Pelfresne, toujours assis à la même place.

— Eh bien, dit-il, c'est décidé, j'accepte la proposition de monseigneur.

L'abbé Pelfresne secoua tristement la tête.

— Ma pauvre église, dit-il, nous devions donc tomber ensemble. Que la volonté de Dieu soit faite.

Le temps s'était écoulé pendant la visite de l'église et surtout pendant cette longue conversation; il était trop tard maintenant pour retourner à Condé. L'abbé Pelfresne en fit l'observation et invita son successeur à rester au presbytère; comme il y avait précisément le lendemain conférence, il trouverait réunis tous les desservants du canton et ferait connaissance avec eux, de sorte qu'avant de quitter Hannebault, il aurait ainsi une idée du pays et des hommes au milieu desquels il était appelé à vivre.

L'abbé Guillemittes opposa une longue résistance; « il trouverait sans doute une voiture particulière; d'ailleurs la route n'était peut-être pas impossible à faire à pied; » cependant, à la fin, il se laissa toucher par cette raison, à laquelle il n'avait pas pensé tout d'abord, et qui était qu'en assistant à la conférence, il pourrait mettre à profit l'expérience de son cher prédécesseur et lui emprunter ses lumières bienveillantes, pour apprendre à connaître ses suffragants.

Avant de redescendre au presbytère, l'abbé Pel-

fresne entra dans l'église, tandis que son confrère restait sur l'esplanade.

Pendant plus d'une demi-heure, celui-ci marcha de long en large de ce grand pas régulier qui donne les mesures presque aussi exactement que la chaîne du géomètre ; puis, surpris de ne pas voir le doyen sortir, il entra à son tour dans l'église.

A genoux sur la première marche de l'autel, les bras en croix sur la poitrine, l'abbé Pelfresne n'entendit pas le bruit des pas sur les dalles sonores, et il resta plongé dans son ardente prière. Voyant cela, l'abbé Guillemittes sortit doucement et recommença sa promenade jusqu'au moment où il fut rejoint par le vieillard qui s'excusa de l'avoir fait attendre.

— Monsieur le doyen, dit l'abbé Guillemittes interrompant ces excuses, j'ai une grâce à vous demander : ne parlez à personne, je vous prie, de mes projets. Avant de me lancer dans une entreprise dont vous m'avez montré les dangers, je veux réfléchir : votre parole m'a touché.

— Non ma parole, mon cher frère, s'écria le vieillard d'une voix tremblante, mais Dieu. Tout à l'heure à genoux, au pied de son autel, je lui ai demandé la conservation de cette église, et ma prière est déjà exaucée. Pauvre chère église ! Seigneur soyez béni !

V

Ce qu'on appelle la *conférence* est la réunion de tous les curés d'un canton, sous la présidence de leur doyen. Dans cette réunion on doit, aux termes du règlement, traiter des questions de morale, de théologie, d'histoire sainte, mais en réalité on y ajoute toutes celles qui touchent à la religion ou à l'Église et que les circonstances mettent à l'ordre du jour. Il y a des conférences qui donnent lieu à d'intéressantes discussions théoriques et pratiques; il y en a d'autres, au contraire, qui, du 1er janvier au 31 décembre, sont remplies par des bavardages ou des querelles mesquines. C'est dans les conférences que, s'excitant, se soutenant les uns les autres, les âmes les plus calmes, les esprits les plus tolérants proclament qu'il n'y a

d'autorité que celle de l'Église, et que tout ce qui se fait en dehors peut être subi, mais ne doit jamais être reconnu. C'est dans les conférences que l'esprit clérical se retrempe et puise des forces pour résister aux envahissements de l'esprit mondain.

En arrivant à Hannebault, les curés du canton avaient appris la démission de leur doyen, et tous étaient éperonnés par la curiosité. Que s'était-il passé ? Que voulait dire cette destitution déguisée? Qu'avait fait le bonhomme? Quel était ce successeur déjà arrivé, disait-on, et que dans la ville on ne connaissait pas? Ce n'était pas un prêtre du diocèse, d'où venait-il? Et l'on se regardait, on s'interrogeait des yeux sans pouvoir se répondre, car, à l'exception de deux intimes que l'abbé Pelfresne avait prévenus, en demandant discrétion, personne ne savait rien de précis. En même temps, on observait à la dérobée la contenance de l'abbé Lobligeois, le curé de Rougemare, dont les prétentions à remplacer le bonhomme Pelfresne étaient connues de tout le monde. Quelle figure faisait-il? Avait-il été prévenu du coup? Comment allait-il accueillir son heureux rival?

A son attitude pendant la conférence, dont il était le secrétaire, il fut impossible de conjecturer s'il savait ou ne savait pas la vérité. Impassible, il paraissait concentré dans une attention soutenue, et le desservant qui lisait un travail sur un point de morale, ayant appuyé son argumentation de l'autorité de Busenbaum, il fit sèchement remarquer que, selon lui, cette

opinion était du père Perronne, ce qui, ajouta-t-il, « était bien différent. » Décidément, il ne savait rien, ou alors c'était l'homme fort que quelques-uns redoutaient. Il montra cette force mieux encore.

Parmi les prêtres réunis, il y en avait de jeunes, et ceux-là n'étaient pas encore arrivés à ce degré de perfection cléricale qui consiste à savoir attendre le moment favorable. Lorsque les lectures furent terminées, l'un de ces jeunes desservants cédant à la curiosité, proposa de lever la séance; mais l'abbé Lobligeois fit remarquer que, si l'ordre du jour était épuisé, l'heure habituelle de clore la conférence n'avait pas sonné, qu'il restait un bon quart d'heure (il regarda sa montre), vingt minutes même, qu'en conséquence il demandait que la parole fût donnée à M. le curé de Clevilliers, afin que celui-ci pût continuer le récit de son voyage au pèlerinage de Lourdes, récit qui, la dernière fois, avait été malheureusement interrompu par l'heure avancée.

Mais, au grand contentement de tout le monde, l'abbé Pelfresne fit signe qu'il désirait parler et toutes les respirations s'arrêtèrent; enfin, le moment était venu.

En effet, le bonhomme Pelfresne raconta que, pour obéir aux désirs de Monseigneur, il avait donné sa démission, et qu'il profitait de cette dernière conférence, où ils se trouvaient tous réunis pour faire ses adieux à ses chers collègues, les remercier de...

Mais il n'en put pas dire davantage; sa voix fut étranglée par l'émotion.

Alors il s'éleva un sourd murmure ; tous les prêtres quittèrent leurs chaises et, tandis que deux ou trois curés s'empressaient autour du doyen pour lui serrer la main, les autres se formaient en groupes selon leurs sympathies ou leur défiance.

— Eh bien, monsieur le curé de Rougemare, que dites-vous de cela, fit le curé de Clevilliers, qui regardait l'abbé Lobligeois comme un oracle : en voilà un coup, ce pauvre doyen !

— Je dis que notre cher doyen aurait pu résister à monseigneur ; si nous abandonnons ainsi nos prérogatives, où irons-nous ? le clergé ne sera bientôt plus qu'un troupeau de moutons dans la main des évêques ; mais monseigneur, qui tient son siége de ministres issus d'un coup d'État, a voulu lui-même faire un coup d'État.

En écoutant ces paroles de révolte, le curé de Clevilliers battit prudemment en retraite, tandis que trois jeunes prêtres qui les avaient aussi entendues, se rapprochaient au contraire. Ils savaient que l'abbé Lobligeois avait, pendant trois ans, harcelé le prédécesseur de monseigneur Hyacinthe, pour obtenir la mise à la retraite du doyen, et ils étaient curieux d'entendre blâmer chez l'évêque actuel ce qui avait été si vivement demandé à son prédécesseur.

— Si nous n'avons plus l'inamovibilité des doyens, que nous restera-t-il ? dit l'un d'eux.

Dans un autre groupe, au contraire, on trouvait que Monseigneur avait eu raison de demander la dé-

mission du doyen. Ce groupe-là s'était formé à l'extrémité du salon, dans l'embrasure d'une fenêtre, et on y parlait à voix sourde. Le bonhomme avait singulièrement vieilli ; il fallait une mise à la retraite pour les prêtres comme pour les magistrats ; enfin c'était un excellent tour joué à l'abbé Lobligeois, qui faisait une mine, oh ! mais une mine !

Sans doute la mine était curieuse et le tour était excellent ; seulement il restait maintenant à savoir quel homme serait le successeur du doyen. Ce successeur garderait-il dame Laïde ?

A ce nom il y eut un arrêt dans la conversation. Les estomacs provoqués par l'odeur pénétrante d'un roux, qui filtrait à travers la cloison, étaient dans des dispositions où les choses de la cuisine prennent une grande importance. Si dame Laïde suivait l'abbé Pelfresne dans sa retraite, il fallait dire adieu aux bons dîners du presbytère d'Hannebault. Décidément, monseigneur avait été bien vite ; rien ne pressait ; il eût pu attendre.

Ainsi, sur toute la ligne, la décision de l'évêque fut blâmée, et l'abbé Pelfresne eut cette chance unique d'être regretté par tout le monde.

Au moment où cette unanimité s'établissait, la porte du salon s'ouvrit, et dame Laïde annonça que la soupe était servie. On se pressa pour passer dans la salle à manger.

Adossé à la cheminée sans feu, l'abbé Guillemittes se tenait immobile, dans une attitude correcte, digne

de la photographie ; — une jambe légèrement pliée, l'autre le mollet tendu, les bras arrondis, le visage souriant, il attendait une présentation en règle qui fut escamotée par l'abbé Pelfresne.

— M. le doyen d'Hannebault, messieurs ; — les desservants du canton, vos suffragants, M. le doyen.

Et ce fut tout, l'abbé Pelfresne donna la place du côté droit à son successeur, et l'on se mit à table en silence.

Le prêtre au milieu d'autres prêtres ne ressemble rien au prêtre au milieu de laïques ; tandis que l'u s'observe, se tient sur ses gardes, et reste l'œil aux aguets, l'oreille ouverte, la langue suspendue, la soutane bien boutonnée, l'autre s'abandonne (sans se livrer cependant) et jette sa calotte par-dessus les moulins, heureux de redevenir l'homme qu'il était dans son enfance.

Habituellement, les dîners de la conférence étaient bruyants et joyeux, car, avant d'entrer, on déposait dans le vestibule, avec son parapluie, les mouvements de ses yeux, le port de sa tête et toutes les autres règles de tenue qu'on apprend dans les séminaires ; mais ce jour-là on arriva jusqu'à la fin du premier service sans qu'il y eût un seul mot échangé. On n'avait d'attention apparente que pour ce qu'on mangeait, encore regardait-on d'un œil qu'on tâchait de rendre indifférent le morceau qu'on aimait le mieux et choisissait-on avec ostentation ceux qui passent pour les moins bons.

A la longue cette contrainte devint intolérable, surtout pour l'abbé Guillemittes, d'autant plus gêné qu'il se sentait gênant. Mais que dire, alors qu'on l'attendait à sa première parole?

— Vos lèvres closes par la douleur, dit-il enfin, font le plus grand éloge de M. Pelfresne, mais je n'avais pas besoin de cette preuve pour savoir qu'avec votre respect vous lui aviez donné votre affection. Cela m'impose de grands devoirs.

— Nous avons la certitude, répliqua vivement M. Lobligeois, qu'ils vous seront faciles; le choix qu'a fait de vous monseigneur nous dit le reste.

— Et comment cela, mon cher confrère, je vous prie?

— Mais tout simplement parce qu'en vous choisissant en dehors de son diocèse, monseigneur marque d'une façon précise l'estime qu'il a pour vous. C'est cette estime qui fait notre confiance. Nous connaissons tous les lumières de monseigneur, n'est-ce pas, messieurs?

A l'exception de deux curés, chez lesquels la finesse l'emportait sur la charité et qui prenaient plaisir à cette escarmouche, tout le monde approuva les paroles du curé de Rougemare : les lumières de monseigneur, la perspicacité de monseigneur, comment donc!

En réalité, on ne cherchait qu'à rompre la glace; rien n'est plus désagréable que de s'entendre manger, et d'ailleurs ce n'était point par le silence qu'on ap-

prendrait à connaître le successeur du doyen. En quelques secondes, la conversation devint générale.

Mais qui veut juger se donne par contre en jugement : les desservants se firent connaître de leur nouveau doyen, beaucoup mieux qu'ils ne le connurent lui-même, car, maître de lui, sûr de sa parole et de son attitude, il n'était point homme à se livrer ainsi du premier coup.

Pour la plupart c'étaient des fils de paysans qui, après avoir été comprimés pendant leurs années d'études dans le moule uniforme des séminaires, étaient redevenus des paysans aussitôt qu'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes. Petit à petit la culture qu'ils avaient reçue superficiellement avait disparu, et il ne leur était guère resté que cette idée vivace et solidement enracinée, que leur tonsure leur donnait une auréole et qu'ils étaient pétris d'une autre pâte que le commun des mortels, comme si Dieu chaque jour laissait en eux une part de sa divinité. Pour le reste, et à quelques exceptions près, bonnes gens d'ailleurs, ayant la santé de l'âme, sinon de l'esprit, et ne se donnant d'autres soucis en ce monde que d'obtenir une riche paroisse avec une église propre, un presbytère sain, le tout dans un bon pays où l'on pourrait marcher au ciel suivi de son troupeau, sans travailler les sermons du dimanche, et sans payer le beurre plus de dix-huit sous la livre.

Les langues déliées, l'embarras avait vite disparu ; on causait comme on mangeait, — pour le plaisir; et

d'un bout à l'autre de la table on s'interpellait librement suivant les caprices de la conversation.

— Oui, messieurs, disait le curé de Fromentel, un grand gaillard taillé en cuirassier avec dès épaules arges et une poitrine bombée, je le répète et le répéterai toujours, bienheureux ceux qui n'ont pas de religieuses dans leur paroisse.

— Cependant !.. interrompit l'abbé Lobligeois.

— Oh ! M. le curé de Rougemare, poursuivait le cuirassier en frappant un coup sur la table de sa main nerveuse et poilue qui eût facilement assommé un bœuf, nous savons que vous êtes un esprit habile et fin, et que vous vous tirez toujours d'affaire là où un autre reste embrouillé. Moi je suis cet autre.

— Et tu es embrouillé, Fromentel ?

— C'est-à-dire que j'en perds la tête.

— Vraiment ! dit M. Lobligeois en regardant avec un sourire narquois cette tête petite et ronde au front étroit.

— Ceux qui trouveront la tête de Fromentel sont priés de la rapporter.

— Elle aura roulé.

— Riez, riez, il n'en est pas moins vrai qu'une religieuse est une calamité dans une paroisse : voilà mon opinion ; quand elle n'aime pas trop le curé, elle le déteste.

— Qui connaît la religieuse de Fromentel?

— Monsieur Lobligeois, continua le cuirassier sans se laisser démonter, je vous souhaite un vicaire femme.

— Et moi, M. le curé de Fromentel, je vous souhaite d'être nommé aumônier d'une communauté de femmes; si vous voulez, j'en parlerai à monseigneur et, avec l'aide de notre nouveau doyen, nous réussirons, je l'espère : vous verrez que les femmes ont du bon.

La tête du curé de Fromentel devint pourpre ; il voulut parler, mais il ne trouva rien à répondre, et au milieu d'un rire général, il se versa un verre d'eau-de-vie de cidre qu'il avala d'un trait.

Au bas bout de la table étaient placés les jeunes desservants, par ordre de nomination ; c'était de là naturellement que partaient les paroles les plus vives et les rires les plus forts ; plusieurs de ces messieurs qui portaient des pantalons, se moquaient des vieux curés aux soutanes roussies.

— Dites donc, M. le curé de Clevilliers, s'écria un des jeunes prêtres, est-ce vrai que votre pèlerinage de la Bonne-Mère fait concurrence à celui de la Salette.

— Est-ce vrai, demanda un autre, que vous vendez les feuilles de lierre douze sous la douzaine ?

Il y eut une explosion de rires, mais le curé de Clevilliers se fâcha : c'était un vieux bonhomme timide qui supportait sans oser riposter toutes les plaisanteries de ses confrères, pourvu qu'on ne touchât pas à son pèlerinage de la Bonne-Mère : sur ce point il était intraitable, et il entrait aussitôt en fureur comme un taureau à la vue d'une cape rouge. Ce pèlerinage se faisait à une petite chapelle construite auprès d'une mare, dans un bois de sa paroisse, et les feuilles de

lierre qui poussaient sur les murs de cette chapelle, passaient pour miraculeuses parmi les paysans de la contrée.

— Je ne vends pas de feuilles de lierre, s'écria-t-il.

— Directement ?

— Nous avons affermé différents droits appartenant à la chapelle, et si notre locataire vend les feuilles, cela ne me regarde pas.

— Monsieur le doyen, dit l'abbé Pelfresne en s'adressant à son successeur pour détourner l'orage qui allait éclater, vous trouverez dans nos contrées des usages qui vous sont probablement inconnus ; ainsi pour ces feuilles de lierre qui, mises dans de l'eau bénite avec accompagnement de neuvaine, guérissent toutes sortes de maux de « saints. »

— Chaque pays a ses superstitions, dit l'abbé Guillemites.

— M. le doyen ne croit donc pas aux miracles ? interrompit M. Lobligeois.

— C'est là un bien gros mot, et vous me permettrez de distinguer.

— Ainsi la Salette ? s'écria le curé de Clevilliers.

— La Salette n'est pas en cause pour le moment, et pour en revenir à la demande de M. le curé de Rougemare, je crois qu'il ne faut pas donner le nom de miracles à des manœuvres de marchands cupides, manœuvres qui sont pour eux une source de gros bénéfices, mais qui sont pour la religion un sujet de douleur et de crainte.

— Suis-je un marchand ? cria le curé de Clevilliers hors de lui.

La discussion menaçait de tourner mal ; une fois encore l'abbé Pelfresne intervint, et, pour qu'elle ne pût pas retomber de nouveau sur une pente dangereuse, il pria le curé de Mulcent de raconter « les Recherches de Monseigneur. »

Ce curé de Mulcent était un jeune prêtre de vingt-sept à vingt-huit ans qui, s'étant trompé de vocation, avait frappé à la porte de l'église au lieu d'entrer au théâtre. Il était doué, en effet, d'un talent d'imitation qui eût pu balancer dans un salon la réputation de Brasseur et des frères Lyonnet. Pour les cris d'animaux, pour la charge de ses confrères, et pour la copie des gouvernantes de curés, il était d'une vérité merveilleuse. Comme avec cela il avait une nature facile, enjouée, bon enfant, une heureuse disposition à se trouver partout à son aise, comme il aimait les bons dîners, la camaraderie, le mouvement et le tapage, il n'y avait pas de fête sans lui. On l'invitait non-seulement chez ses confrères, mais encore dans les châteaux, dans les maisons où l'on s'amusait, et il était de mode de mettre sur les lettres d'invitation : « Nous aurons le curé de Mulcent. »

Quand la parole lui fut donnée par le doyen, il se fit un silence subit ; le curé de Clevilliers voulut bien encore élever la voix, mais on le força à se taire. D'avance les figures étaient épanouies, et les bouches ouvertes ; on allait entendre « une bonne charge de Mulcent. »

« Les Recherches de Monseigneur » étaient une sorte de scène à tiroir qui permettait de faire défiler tous les types du diocèse : l'évêque d'Ecclesiapolis Condé) voulait nommer un curé à la cathédrale, et, comme c'était un évêque qui procédait d'une façon idéale, il rendait visite à tous ses prêtres afin de choisir le plus digne. D'abord on voyait monseigneur dans son cabinet en butte à toutes les obsessions des solliciteurs qui voulaient pousser leur protégé ; la marquise du Criquet, le comte Bellejambe, le baron Rien-du-Tout.

Tandis que tous les prêtres riaient à casser les boutons de leur soutane, l'abbé Guillemittes restait assez froid ; il ne connaissait point l'évêque qui était le prédécesseur de Mgr Hyacinthe, pas plus qu'il ne connaissait la marquise du Criquet ou le baron Rien-du-Tout ; et, ce qui était des portraits frappants pour les autres n'était qu'une plaisanterie assez niaise pour lui. Mais M. le vicaire général entra en scène, et alors le rire le gagna à son tour ; c'était bien M. Fichon, avec sa voix métallique et sa maladie d'intestins ; M. Fichon qui ne voulait pas de tel prêtre parce qu'il se mouchait dans des mouchoirs troués, n'en ayant que douze dans son armoire, de tel autre parce qu'il ne savait pas se servir des mots : « Monseigneur, Votre Grandeur, » et les plaçait toujours mal à propos ; M. Fichon, si vrai, si vivant, qu'on avait envie de lui demander des nouvelles de ses intestins, ces fameux intestins qui avaient valu tant d'algarades aux prêtres du diocèse de Condé.

Débarrassé des solliciteurs, Monseigneur se mettait en route tout seul, pour voir par ses propres yeux. Alors commençait la revue des prêtres du département, au moins de ceux qui, par un côté quelconque, prêtaient à la caricature : chez celui-ci l'entretien avait lieu avec la gouvernante qui voulait bien que M. le curé allât à la ville, mais à condition qu'il y aurait une étable pour son cochon et des niches pour ses lapins, son chat aussi devrait trouver ses aises; chez celui-là, Monseigneur, qui se piquait d'être un élégant latiniste, interrogeait le curé en latin : « *Loqueris ne linguam latinam?* » Là-dessus s'établissait un dialogue en latin de cuisine digne de celui qu'on parle dans la cérémonie du *Malade imaginaire*. Puis venait la charge du curé de canton, gros, important, qui s'est débarrassé des opinions qu'il avait lorsqu'il était à la discrétion de son évêque pour prendre celles d'un personnage inamovible qu est parfaitement indépendant, à condition de ne pas vouloir d'avancement; — celle du curé indulgent par indifférence qui répond à tout : « c'est bien, très-bien, tant mieux, que tout soit pardonné et oublié ; » — celle du hérisson furieux contre les autres, fâché contre lui-même, qui se plaint sans cesse d'être oublié « dans cette vallée de larmes; » — celle du vicaire maigre opprimé par le curé gras ; — celle du vicaire favori des dames ; — enfin toutes celles que peuvent offrir les variétés de l'espèce cléricale.

Comme le curé de Mulcent veillait soigneusement à ne pas faire figurer ses auditeurs dans sa galerie, ceux-

ci avaient la douce satisfaction de rire de leurs confrères. Il est vrai que, dans un canton voisin, c'était au tour de M. Lobligeois, le termite (ainsi nommé d'après sa façon de cheminer), du curé de Clevilliers, l'herboriste miraculeux (allusion à son commerce de feuilles de lierre), et de tous les autres. Il n'y avait point de jaloux, chacun avait sa figurine, dessinée d'après le relief qu'il présentait.

Grâce aux scènes du curé de Mulcent, et aussi grâce à l'eau-de-vie de cidre qui illumina de ses flammes bleues les figures des convives, le dîner si tristement commencé s'acheva au milieu des rires, et l'on était si joyeux que personne ne pensa à adresser un petit discours d'adieu au bonhomme Peltresne.

A trois heures on se sépara ; les desservants armés de leurs parapluies se mirent en route pour regagner chacun sa paroisse, et l'abbé Guillemittes monta dans la voiture de Condé, tandis que l'abbé Lobligeois, qui tout d'abord devait faire route avec lui jusqu'à Rougemare, se ravisait au dernier moment, et, au lieu de quitter Hannebault, se dirigeait vers la maison de sa pénitente, madame Prétavoine, la femme du banquier.

VI

C'était une grosse affaire que la construction d'une eglise à Hannebault, et l'abbé Guillemittes n'eut pas besoin d'un long séjour dans sa paroisse pour apprécier la force des obstacles qui se dresseraient successivement devant lui, s'il voulait exécuter son projet.

Le bonhomme Pelfresne avait dit vrai : les habitants n'avaient pas la foi ; sans doute ils allaient assez régulièrement à la grande messe du dimanche, au moins les paysans et les femmes de la bourgeoisie, mais à cela se bornait leur dévotion. Et encore, parmi ces fidèles, combien, en se rendant à l'église, obéissaient à des raisons qui n'avaient rien de religieux : celle-ci faisait comme avait fait sa mère et comme avait fait sa « grande » ; pour celle-là, qui n'avait

jamais quitté son village, la messe avec les chantres à chapes dorées, avec l'encens brûlé au pied de l'autel, avec la musique du serpent, était la seule fête des yeux et des oreilles, la seule pièce de spectacle qu'elle verrait jamais. Un moment l'abbé Guillemittes avait eu une lueur d'espérance, le lendemain précisément de son arrivée à Hannebault. Ayant besoin d'envoyer une procuration, il était entré chez le notaire, et celui-ci, qui était en train de lire un acte qu'écoutaient deux paysans, le vendeur et l'acheteur, l'avait prié d'attendre quelques instants. La lecture de l'acte terminée, le notaire avait tendu la plume à l'acheteur. Mais celui-ci, au lieu de la prendre, avait été s'agenouiller dans un coin de l'étude, le nez tourné contre la muraille, et c'avait été seulement après quatre ou cinq grands signes de croix et des paroles prononcées avec une apparente ferveur, qu'il s'était décidé à apposer sa signature, en lettres longues d'un pouce, sur le papier timbré. Ils ne sont donc pas incrédules, avait pensé l'abbé Guillemittes. Mais le notaire revenant vers lui, les paysans sortis, lui avait enlevé cette illusion.

— Je parie, dit-il en riant, que vous ne vous doutez pas, monsieur le curé, pourquoi le père Pointeau s'est mis à genoux avant de signer son contrat.

— Pour demander la bénédiction de Dieu, je pense.

— Parce que la pièce de prairie qu'il achète a appartenu autrefois à l'abbaye de Corbreuse, c'est un

bien national, un bien d'émigré comme ils disent ; par sa prière, il purgeait cette hypothèque religieuse, comme nous purgeons les hypothèques légales par les formalités d'usage.

Que faire avec des gens de pareil caractère? qu'obtenir d'eux? Une souscription une fois donnée, et encore comment l'arracher?

Quant à trouver de l'aide ou des appuis autour de soi ; il ne fallait guère y compter ni en haut, ni en bas.

En bas un conseil de fabrique nul et un conseil municipal qui, s'étant illustré par la construction d'une mairie, n'avait plus d'autre souci que de faire des économies afin d'obtenir, lors de la réélection, les voix des paysans surchargés de centimes additionnels.

En haut un préfet qui promettait tout, mais ne tenait rien ; à côté de lui un évêque qui ne s'engageait à rien, ne faisait rien, parce qu'il avait peur de tout.

Lorsqu'en arrivant d'Hannebault à l'évêché, il avait touché quelques mots de la reconstruction de l'église, monseigneur Hyacinthe ne l'avait pas laissé aller plus loin que les premières paroles, et tout de suite il lui avait donné les conseils les plus paternels pour le détourner d'un projet pernicieux.

— Mon cher curé, lui avait-il dit, je vous ai nommé à Hannebault pour vous avoir près de moi, et vous prouver ainsi mon amitié et ma reconnaissance ; si vous voulez entreprendre la reconstruction de votre

église, je croirai avoir agi avec vous en ennemi, non en ami. Le clergé est entouré de malheureux qui l'espionnent et le suspectent, et le prêtre qui bâtit est en butte, plus que tout autre, aux attaques de ceux qui font armes de tout pour ruiner la religion. Un particulier peut s'endetter sans déshonneur, soutenir des procès, lutter contre la mauvaise foi, un prêtre ne le peut pas. Vous me direz que la bulle « *In cœna Domini* » défend de poursuivre les ecclésiastiques devant les tribunaux civils, mais vous savez comme moi que cette bulle est, par malheur, comme tant d'autres règles de l'Eglise, lettre morte aujourd'hui. En venant dans ce diocèse, je me suis donné la tâche de mettre mon clergé à l'abri de la malveillance, par une surveillance sévère. Je manquerais à cette tâche si, dès maintenant, je ne vous prévenais que je serai d'une sévérité rigoureuse pour tout prêtre, surtout s'il est mon ami, qui donnerait prise au soupçon. D'ailleurs, la maladie de la bâtisse menace de prendre un caractère épidémique dans le clergé français ; et sur les 36,000 desservants de France, il y en a bien 20,000 qui, à l'heure qu'il est, rêvent moellons et pierre de taille. Je veux fermer mon diocèse à cette épidémie, comme on ferme les Etats aux épizooties. Que les départements, que les villes, que les communes fassent construire des églises, ce sera pour moi une grande joie, car ce sera la preuve éclatante de la puissance de notre sainte religion, mais que mes prêtres interviennent activement dans ces constructions, c'est ce que je ne

souffrirai pas. Evitons les conflits, tournons les difficultés, ne provoquons jamais les orages, voilà ma règle, mon cher curé ; qu'elle soit aussi la vôtre et vous m'en verrez bien heureux.

A ce petit discours, l'abbé Guillemittes ne répondit que par un sourire qu'on pouvait interpréter dans le sens qu'on voulait, et, pendant toute sa première année à Hannebault, bien fin eût été celui qui eût dit qu'il avait en tête des projets de démolition et de reconstruction.

— Nôtre curé vaut mieux qu'on n'aurait cru, disaient ceux qui l'avaient tout d'abord jugé sur sa mine.

Et de fait il ne paraissait avoir qu'un but : qui était de faire la conquête de ses paroissiens et de se mettre bien avec chacun d'eux.

Ce n'était un secret pour personne qu'il avait remplacé l'abbé Pelfresne afin de s'opposer à la propagande protestante ; aussi attendait-on de sa part des actes de rigueur.

—Nous allons en voir de drôles, avait dit M. Chaudun en se frottant les mains, des refus de sépulture, des sermons contre la danse et le reste ; pour moi je ne demande qu'une chose, c'est que M. Guillemittes et le ministre protestant se prennent aux cheveux sur une fosse ouverte ; ce sera shakspearien.

Mais M. Guillemittes avait au contraire, dès son arrivée, donné une marque de tolérance qui déroutait ces pronostics.

C'était au moment de la récolte des foins ; or, comme Hannebault vit en bonne partie du produit de ses prairies, la fenaison est pour le pays ce qu'est la moisson pour la Beauce et la vendange pour la Bourgogne.

— Mes chers paroissiens, dit le curé en montant en chaire, le troisième dimanche après son installation, je voulais vous parler aujourd'hui de l'excellence de notre sainte religion, la seule vraie, la seule qui donne satisfaction à toutes les aspirations et à tous les besoins de l'âme humaine, parce qu'elle est précisément la seule qui émane de la divinité ; mais ce matin, en me promenant dans mon jardin au lever du soleil, j'ai remarqué une transparence de l'atmosphère qui permettait de voir plus loin que de coutume, si loin même que je distinguais la croix du clocher de Marcouville. D'un autre côté, j'ai remarqué aussi que les limaces, au lieu de rentrer dans leurs cachettes, tendaient plutôt à en sortir. C'est là un indice de changement de temps ; probablement nous allons avoir de la pluie. Nous sommes en plein dans la récolte des foins, une heure de perdue peut coûter cher. Rentrez donc chez vous, mangez vite la soupe et prenez vos fourches. Qui travaille prie. Dimanche prochain, vous retrouverez mon sermon, ou un autre si j'ai oublié celui que j'avais préparé à votre intention pour aujourd'hui.

Ce genre d'allocution inconnu à Hannebault avait produit un grand effet sur les paysans et les avait conquis.

— Décidément ce n'était pas un méchant homme que le nouveau curé, il savait le prix de l'argent; qui eût dit en le voyant arriver avec sa belle soutane brillante, ses mains fines et sa face blanche, qu'il connaissait les travaux de la terre?

Près de la bourgeoisie le succès n'avait pas été si facile, surtout il n'avait pas été si prompt. Là, en effet, on ne pouvait pas agir sur la masse et d'un seul coup, il fallait procéder par visites particulières en accordant à chaque individualité les égards et l'importance qu'elle s'attribuait elle-même; en respectant les susceptibilités de chacun; en ménageant les amitiés ou les haines de chaque coterie.

Encore est-il vrai de dire que, malgré sa finesse, il eût échoué dans cette entreprise difficile, sans le secours inattendu que lui avait apporté l'abbé Pelfresne.

Au lieu de se retirer dans son pays natal comme il en avait eu tout d'abord l'idée, celui-ci était resté à Hannebault retenu par deux attaches toutes-puissantes qu'il n'avait pu briser : — son amour pour son église, et sa partie de pamphile chez Madame Chevreville. Logé avec Laïde dans trois petites pièces qu'il payait quatre-vingts francs par an, il vivait là sans regret comme sans envie, heureux de dire chaque matin sa messe à l'autel où il la disait depuis quarante ans; heureux aussi de se retrouver chaque soir autour de la table de jeu avec ses vieilles amies, ses vieilles habitudes, riant et se fâchant encore des mêmes plaisan-

teries ou des mêmes taquineries qu'ils échangeaient depuis si longtemps.

Fidèle à sa promesse, il n'avait parlé à personne des projets de démolition et de reconstruction de l'église, mais il n'en était pas moins resté pendant les premiers mois dans l'attente et l'inquiétude ; ces projets étaient-ils vraiment abandonnés ou seulement différés? A la longue seulement et après des observations et des remarques de chaque jour, il s'était convaincu que ses prières avaient été exaucées et que l'église resterait debout. Alors, plein de reconnaissance pour ce sacrifice, il avait partout chanté les louanges de son successeur.

— C'est la première fois qu'on voit le volé faire l'éloge de son voleur, avaient dit ceux qui ne comprenaient pas que l'abbé Pelfresne eût pardonné sa destitution.

— Ce qui prouve que M. Guillemites doit mériter dix fois ce qu'on dit de lui, car, si généreux que soit le bonhomme Pelfresne, il n'irait pas crier sur les toits les qualités de son remplaçant si ces qualités n'existaient pas.

Cependant si les observations de l'abbé Pelfresne avaient été faites avec de meilleurs yeux et moins de bienveillance, elles ne l'auraient pas si facilement rassuré.

En effet, si, lorsqu'il venait visiter son successeur, il avait regardé avec curiosité sur le bureau de celui-ci, il aurait pu voir, mal cachées sous des journaux jetés à

la hâte, des feuilles de papier couvertes d'esquisses, de plans et de chiffres ; s'il avait quelquefois ouvert les volumes in-folio et in-quarto qui encombraient les meubles, il aurait vu que ces volumes n'étaient point des livres de théologie, mais des traités d'architecture et des ouvrages d'archéologie.

Après sa messe, s'il était resté à l'église, il aurait pu voir l'abbé Guillemittes se promener quelquefois durant des heures entières sur l'esplanade; ou bien prendre des mesures sur le gazon avec une canne qui avait la longueur du mètre : ou bien encore s'asseoir sur une pierre et rester là longtemps, très-longtemps, dans l'attitude d'un homme qui suit le travail de sa pensée, absorbé, dominé par ce travail.

Ces longues stations que ne connaissait pas l'abbé Pelfresne avaient été remarquées par plusieurs personnes; mais, comme l'esplanade se trouvait à la porte du presbytère, il avait paru naturel que le curé en eût fait son lieu habituel de promenade. Et cette explication plausible, qui se présentait d'elle-même à l'esprit, avait satisfait tout le monde, à l'exception cependant d'un M. Thomé qui, rôdant durant des heures entières aux environs de l'église, n'avait pas eu besoin d'une grande finesse pour comprendre que ces promenades prolongées devaient avoir un autre but que la distraction ou la digestion.

Ce M. Thomé était ce qu'on appelle en province « un savant, » c'est-à-dire qu'il écrivait. Jusqu'à quarante ans on l'avait appelé « le fils Thomé, » ce qui

signifiait qu'il n'avait pas de profession et que sa position sociale était d'être fils d'un père qui jouissait d'une certaine fortune. Dominé, comprimé par ce père, paysan dur et avare, il s'était contenté de se laisser vivre sans occupation, sans relations, sans amis, sans autres plaisirs que ceux qu'il trouvait auprès d'une servante qui lui avait donné une fille. Mais, à quarante ans, mis tout à coup en possession d'une trentaine de mille francs de rente, il avait été pris de la grande ambition d'être autre chose dans le monde que « le fils Thomé. » Pour cela il n'avait rien trouvé de mieux que de se faire savant, et, comme l'imagination d'une part, les connaissances acquises d'autre part ne l'obligeaient point à suivre fatalement une voie déterminée, il avait donné pour but à sa vie de rechercher dans le diocèse de Condé à quels usages avait été employée, depuis la plus haute antiquité, la pierre nommée *grison*. De là le titre de l'ouvrage qu'il préparait : Le Grison, *recherches historiques, archéologiques et artistiques sur l'emploi de cette pierre dans le diocèse de Condé*. « Ce n'est point, disait-il lui-même en parlant de cette œuvre, un de ces traités avec des vues nouvelles ou des théories risquées comme la capitale nous en donne trop souvent, c'est un travail de science modeste qui a le mérite, à défaut d'autres, d'une exactitude scrupuleuse : un travail de province. » Et cela était vrai, l'exactitude était merveilleuse ; les unes après les autres, il avait visité pendant dix ans toutes les maisons du diocèse et il avait donné une note à

toutes celles où il avait trouvé des pierres de grison : « *Clevilliers* : une écurie avec un seuil en grison, la construction remonte à 1830 ou 1832 ; chez M. le maire un ustensile de ferme en *grison* ; cet ustensile, que les convenances ne permettent pas de nommer, sert à contenir la nourriture liquide donnée à ces animaux qui ont fourni un compagnon à saint Antoine. » Il avait déjà préparé cinq volumes dans cet esprit, et il comptait publier prochainement le premier qui devait lui ouvrir à deux battants les portes de l'*Institut des départements*.

L'église d'Hannebault, bâtie en grison, avait à ses yeux le plus grand intérêt, et il ne se lassait pas de l'étudier ; sa haute antiquité en faisait le type auquel il ramenait et d'après lequel il jugeait toutes les autres constructions du département.

A la longue ces rencontres au pied de l'église finirent par établir des rapports entre le savant et le curé. Si bien qu'il arriva un jour où M. Thomé crut qu'il pouvait sans impolitesse satisfaire sa curiosité.

— Il faut vous avouer, dit-il, que pendant longtemps vos promenades sur l'esplanade m'ont jeté dans la perplexité : je me demandais à quel besoin elles répondaient. Car nos actions, n'est-il pas vrai ? sont déterminés par des besoins, cela est philosophique. Eh bien ! je crois avoir trouvé. Vous pensez à réparer votre église et vous cherchez les voies et moyens. Est-il indiscret de vous demander si j'ai deviné ?

— En partie.

— Il y a un an, six mois, même huit jours, j'aurais été dérangé par ce projet, car mon travail n'était pas fini, et j'avais besoin de notre église, de votre église dans son état primitif, mais maintenant...

— Maintenant, vous êtes comme ces savants qui brisent à coups de marteau le monument sur lequel ils ont relevé une inscription, l'église ne vous étant plus utile personnellement, vous ne tenez pas à ce qu'elle serve aux autres.

M. Thomé n'avait jamais entendu parler de ce procédé, mais lorsqu'il le connut, il regretta presque de ne pas pouvoir l'appliquer à l'église d'Hannebault. Quelle gloire pour lui si plus tard, lorsque s'engageraient des discussions sur le *grison* (car il ne doutait pas que ces discussions dussent naître un jour), on ne pouvait retrouver que dans son livre le monument typique de l'architecture du *grison !*

Pendant une semaine ce fut son rêve de toutes les nuits, la préoccupation de toutes ses heures : l'idée germa, grandit, se développa dans sa tête. Mais comment la réaliser ? il ne pouvait pas avec un marteau aller casser tous les morceaux de *grison* qui étaient entrés dans la construction. Si seulement on pouvait recouvrir l'église d'une chemise de plâtre du haut en bas comme cela se fait pour certaines églises de villages dans les environs de Paris, le *grison* disparaîtrait, et avec lui disparaîtraient aussi certains détails, certaines formes d'architecture qu'il n'avait point la conviction d'avoir exactement décrits. Tous les bon-

heurs à la fois : plus de modèle et plus de contrôle.

Quand il indiqua à l'abbé Guillemittes cette chemise de plâtre comme moyen de consolidation, celui-ci le regarda pour voir s'il parlait sérieusement ; puis comme il commençait à se faire au genre d'esprit de son savant, il lui répliqua tristement que plus il étudiait l'église, plus il désespérait d'elle et plus il croyait que les réparations, si intelligentes qu'elles fussent, ne pourraient guère prolonger son existence.

Deux jours après, cette opinion émise par le doyen était devenue celle de M. Thomé, qui allait partout répétant :

— Notre église m'inquiète, plus je l'étudie, plus je désespère d'elle et plus je crois que les réparations, si intelligentes qu'elles soient, ne pourront guère prolonger son existence. Cela tourmente notre excellent curé. Le pauvre homme il la voit tomber en ruines et il ne trouve pas de moyen pour la sauver. Cela est désolant pour lui et pour la science, c'est un malheur, car notre église est un type extrêmement curieux, le *grison* y joue un rôle considérable...

Une fois qu'il était arrivé au *grison*, il allait sans qu'il fût possible de l'arrêter. Il alla si bien et si loin que, par lui, l'opinion se répandit dans le pays que l'église menaçait ruine et qu'elle n'avait plus que pour quelques mois, pour quelques jours de vie. On se demanda même dans quelques maisons prudentes, s'il n'était point dangereux d'aller à la messe : les coups

de vent étaient terribles sur le plateau. Il se trouva des gens qui avaient entendu l'église craquer, d'autres qui avaient vu des pierres trembler. Pendant les offices on levait avec inquiétude les yeux vers la voûte, et quelquefois même on tendait le dos.

Les choses en vinrent au point que la question fut portée au conseil municipal, et là M. Thomé soutint que, selon lui, l'église pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre; sans doute, il n'était point architecte, mais depuis dix ans il étudiait les églises et depuis dix ans celle d'Hannebault l'inquiétait ; cette inquiétude, d'abord assez faible, avait été grandissant d'année en année, et elle était telle maintenant qu'il regardait comme un devoir de conscience de dire à ses concitoyens ce qu'il savait, par expérience, sur les constructions où le *grison* est employé.

M. Thomé n'avait pas la réputation d'être la tête la plus forte du conseil municipal, mais sa profession de savant imposait aux bourgeois et beaucoup plus encore aux paysans qui vivaient dans le respect et l'ignorance de la lettre imprimée. Son discours, dans lequel il parla du terrain primitif, jurassique et tertiaire, des déluges et des soulèvements, des Gaulois, des Romains et des Normands, des druides et des martyrs chrétiens, de Vercingétorix et de Napoléon Ier, le tout à propos du *grison*, produisit une impression troublante sur le conseil municipal, et le maire termina la discussion en disant que, quant à lui, il trouvait que c'était une lourde responsabilité que de s'arrêter à une

conclusion quelconque en cette affaire, et qu'avant tout il fallait consulter M. le sous-préfet.

Cet avis, qui avait le grand mérite de ne rien décider, fut adopté d'enthousiasme, et le maire, assisté de M. Thomé, dut se rendre auprès de ce haut fonctionnaire, pour lui faire part des inquiétudes du conseil.

Mais, comme le sous-préfet avait à l'égard des responsabilités les mêmes scrupules que le maire, il l'adressa poliment au préfet qui, ayant lui-même en ce moment la conscience excessivement sensible aux engagements précis, ne répondit que par des paroles vagues. Il verrait monseigneur, le consulterait, s'entendrait avec lui.

Quand l'évêque entendit parler de l'état menaçant de l'église d'Hannebault, il se rappela le petit discours qu'il avait adressé à l'abbé Guillemittes, et par une lettre sèche, il manda celui-ci à l'évêché. Avait-il donc prêché dans le désert, et devait-il voir ses instructions méprisées par ceux-là même qu'il avait comblés de ses faveurs ?

Mais l'abbé Guillemittes n'eut pas de peine à se disculper.

— Si je cachais à Votre Grandeur, dit-il, que j'ai entendu parler de cette affaire, je ne serais pas sincère. Depuis longtemps j'ai remarqué que, pendant les offices, mes paroissiens avaient des distractions, et j'ai appris qu'elles étaient causées par leurs craintes dans la solidité de notre église. Cela m'a affligé, mais

ne m'a pas autrement tourmenté, au moins personnellement, car je crois qu'il n'y a rien d'effrayant à penser qu'un prêtre peut être tué à l'autel pendant le saint sacrifice de la messe. Si j'avais été certain que ces craintes n'avaient pas de fondement, j'aurais rassuré ceux qui avaient peur; mais, comme je n'avais pas cette certitude, je n'ai pas voulu intervenir.

— Croyez-vous donc que votre église menace de tomber ?

— Je ne crois rien, ni qu'elle est solide, ni qu'elle est croulante. M. l'abbé Pelfresne dit qu'elle vivra longtemps encore, d'autres personnes disent qu'elle s'écroulera demain ; moi je ne dis rien ; j'affirme seulement à Votre Grandeur que je n'ai jamais fait une démarche pour demander la plus légère réparation : ce qui a été dit, ce qui a été fait au conseil municipal, l'a été à mon insu. Une seule fois je me suis expliqué franchement sur le compte de mon église, et c'est avec Monseigneur en revenant de visiter Hannebault ; mais Votre Grandeur m'a répondu dans des termes que je n'ai point oubliés. Maintenant que l'église tombe ou qu'elle reste debout, cela ne me regarde en rien ; c'est l'affaire du conseil municipal, des architectes et jusqu'à un certain point de Votre Grandeur.

Ainsi posée, la question ne pouvait avoir qu'une solution ; car tout le monde, maire, conseillers municipaux, sous-préfet, évêque, le curé seul excepté, se trouvait chargé d'une responsabilité que personne ne

voulait endosser : il fut donc décidé que l'architecte du département procéderait à une expertise de l'église, et que, sur son rapport, on verrait ce qu'il y aurait à faire.

VII

M. Carteret, l'architecte du département, était célèbre par la construction d'un hospice d'aliénés qu'il venait de terminer. Cet hospice disposé pour trois cents malades avait absorbé six millions, de sorte que le seul logement d'un aliéné coûtait au département mille francs par an. Financièrement parlant, le résultat était déplorable, mais artistiquement il était superbe; l'hospice était le plus beau de France; il y avait notamment une chapelle qui, de l'avis unanime, était une œuvre des plus remarquables. Partout à profusion on trouvait des détails d'architecture qui, sans aucune utilité pour le médecin, forçaient les curieux à l'admiration.

En arrivant à Hannebault M. Carteret fut reçu par

le maire qui le conduisit aussitôt chez le doyen, afin que celui-ci assistât à la visite de l'église. Mais l'abbé Guillemittes, tout en se montrant touché de cette marque de déférence, n'accepta point la proposition qui lui fut faite.

— Permettez-moi de ne pas vous accompagner, dit-il; j'ai pour cela des raisons que vous accueillerez, je l'espère. Je ne préjuge en rien le résultat de l'examen qui va avoir lieu, mais si cet examen concluait à de grosses réparations, je ne veux pas qu'on puisse prétendre que j'ai exercé une influence quelconque pour amener cette conclusion. On croit que les curés sont généralement disposés à pousser à des dépenses pour leur église ou leur presbytère. Je ne veux point, quant à moi, qu'on puisse me charger de cette accusation dans un pays où je n'ai pas encore eu le temps de me faire connaître. De plus, je veux que, si notre église est réparée, l'honneur de cette réparation remonte à ceux qui les premiers en ont eu l'idée, c'est-à-dire à M. le maire et au conseil municipal.

— Votre curé me paraît être un homme intelligent, dit l'architecte en sortant du presbytère.

— Et juste, monsieur; c'est la modestie en personne; vous avez vu comme il m'a rendu ce qui m'appartenait, ce qui est bien rare de curé à maire. Je crois que nous n'avons pas perdu au change; l'abbé Pelfresne était un brave homme, mais celui-là est un homme; nous marchons; dans tout le progrès s'accomplit; si Dieu nous conserve l'empereur encore vingt ans, il

est impossible de prévoir jusqu'où la France ira.

— Vous croyez?

— C'est incontestable; M. le sous-préfet me le disait encore la semaine dernière.

Une escouade de terrassiers, de maçons et de charpentiers avait été envoyée sur l'esplanade : on l'employa à sonder les fondations, les murs et les pièces de la toiture. Des curieux en assez grand nombre, et parmi eux M. Thomé, entouraient les ouvriers. Quand on commença à découvrir les fondations, M. Thomé engagea la foule à s'écarter, parce que, dans l'état où se trouvait l'église, un coup de pioche pouvait la jeter à bas. Ce prévoyant avertissement ne fut pas suivi, mais il n'y eut pas de catastrophe à déplorer : l'église resta debout. Après trois heures de travail, l'opinion de l'architecte était formée.

— Votre église n'a jamais menacé ruine, dit-il au maire; seulement elle a grand besoin de réparation; plus on attendra, plus on aura d'argent à dépenser.

On rentra au presbytère afin de communiquer cette conclusion au doyen : M. Thomé accompagnait le maire et l'architecte.

— J'avais peur que M. l'architecte ne vous proposât de démolir notre église, dit M. Guillemittes.

— C'est assurément ce qu'il y aurait de mieux à faire, répliqua M. Carteret ainsi interpellé, car l'église est trop vieille pour être utilement restaurée; il faudra la réparer dans son style, et ces réparations seront dispendieuses, non-seulement celles qu'on fera d'un

coup, mais encore celles qu'il faudra continuer tous les ans; une fois la truelle dans cette vieillerie, on ne pourra plus la retirer.

— Au point de vue historique, dit M. Thomé, l'église a un grand intérêt; mais quelle valeur artistique M. l'architecte du département lui accorde-t-il?

— Aucune.

— Elle pourrait donc être démolie sans profanation?

— Sans profanation, c'est vous, monsieur, qui avez dit le mot propre.

— Et bien, M. le maire, que pensez-vous de cela? demanda le curé.

— Je pense... je verrai M. le sous-préfet.

— La réponse est d'un maire sage qui croit que toute initiative doit venir d'en haut et non d'en bas. Attendons ce que M. le sous-préfet décidera : si l'église vient après la mairie et les écoles, M. le maire sera le baron Haussmann de notre ville.

— Lundi prochain, dit l'architecte en se retirant, j'enverrai mon rapport.

Mais au moment où il allait franchir la porte du jardin, l'abbé Guillemittes le retint. Depuis son arrivée dans le diocèse il désirait visiter la maison d'aliénés dont il avait entendu dire des merveilles; il ne l'avait pas encore fait, ignorant si une permission était nécessaire.

— Je vais précisément à l'hospice samedi et mardi, dit M. Carteret; si vous voulez me prendre pour guide, je serai heureux de vous accompagner.

— Mardi, je ne pourrais pas, mais samedi, si vous voulez bien.

Pendant cette visite de l'hospice, le doyen laissa voir qu'il n'était point un ignorant en architecture; il eut pour certains détails insignifiants aux yeux du vulgaire des mots sentis qui allèrent au cœur de l'architecte. La chapelle provoqua son enthousiasme : c'était complet, admirable, digne d'être comparé aux plus purs modèles créés par le sentiment religieux dans sa grande période d'expansion : il n'y avait qu'une critique à formuler, ou plus justement un regret : pourquoi n'était-elle pas isolée au lieu d'être entourée de bâtiments?

— C'est la Sainte-Chapelle au milieu du Palais de Justice, dit-il. Que n'aviez-vous à votre disposition un emplacement découvert, une position comme celle qu'occupe notre église d'Hannebault par exemple, dominant vingt lieues de pays : c'était là qu'il fallait construire cette merveille.

Puis il marcha en silence à côté de l'architecte sans en dire davantage. Mais après quelques minutes, il s'arrêta et le prenant par le bras :

— Réveillez-moi donc de mon rêve, dit-il en souriant, car je ne suis plus dans la réalité : je vois notre vieille église à bas, et à sa place s'élève un monument frère de celui-ci, dans lequel vous pouvez donner librement carrière à votre imagination et réaliser toutes vos conceptions. Quelle folie, n'est-ce pas?

— Hélas! cependant je suis résolu à proposer la dé-

molition de votre église; les réparations décidément entraîneraient trop loin : vous voyez que pour une partie au moins votre rêve repose sur une certaine réalité; mais de quel poids sera mon rapport, là est la question.

Une église à construire sur le plateau d'Hannebault d'une part; d'autre part, l'espérance orgueilleuse de devenir un Haussmann pour ses administrés; d'un autre côté, la chance de donner aux recherches sur le *grison* un intérêt imprévu; enfin une masse de petites influences nées d'un mot semé à propos, tout cela, e réunissant en un seul courant, finit par produire une grosse agitation autour d'une question conçue, enfantée, développée, sans que personne soupçonnât son point de départ et les phases par lesquelles elle avait successivement passé.

Aussi, quand le conseil municipal se réunit pour avoir communication du rapport de l'architecte, ne s'agissait-il plus que de savoir si on réparerait la vieille église, ou bien si on la remplacerait par une neuve; quant à la conserver dans l'état où elle se trouvait, il n'y avait que le seul abbé Pelfresne qui pût l'espérer; encore n'osait-il soutenir tout haut son opinion, car chacun se croyait de bonne foi convaincu du danger que présentait l'église, et même ceux qui avaient autrefois annoncé ce danger devenaient de jour en jour plus nombreux.

Après la lecture du rapport, le maire se donna la parole, et déclara qu'il partageait l'avis de l'architecte

depuis longtemps. Si jusqu'à ce jour il n'avait rien dit, c'était parce qu'il n'y avait pas péril en la demeure; mais maintenant que l'autorité compétente s'était prononcée, sa responsabilité et celle du conseil commençaient. Pour dégager la sienne, il proposait donc la construction d'une église neuve. Moyennant une somme déterminée, on pouvait avoir une église solide qui ferait honneur à la commune.

M. Thomé, et après celui-ci les conseillers qui avaient des femmes dévotes ou qui payaient des impôts légers, parlèrent dans le même sens; mais ceux dont les contributions étaient lourdes eurent le courage de demander ce qu'on entendait par une « somme déterminée. »

Là-dessus s'engagea une discussion qui, des généralités, conduisit vite aux personnalités. Mais M. Maridor, qui était un maire prudent et pacifique, leva la séance au moment où l'un de ses conseillers, le grand Halbout, lui mettait le poing sous le nez, en criant :

— Vous êtes un des moins imposés; si vous aviez des propriétés sur la commune, vous ne nous lanceriez pas dans des dépenses.

Quand, huit jours après, on se réunit de nouveau, les esprits n'étaient pas plus calmes, car chacun, sous la pression de la réflexion ou de la contradiction, s'était enfoncé davantage dans son sentiment : celui qui avait mis son poing sous le nez municipal, croyait qu'il l'avait mis dessus, et M. Maridor avait si souvent parlé du regard plein de dignité par lequel il avait repoussé

cette grossière menace, qu'il avait fini par se donner ce regard ; sa grosse figure, couleur cidre doux, restait immobile, tassée dans un col raide comme une feuille de papier, et ses yeux arrondis en boule de loto regardaient droit devant lui, à quinze pas.

Ce qu'on avait dit à la précédente séance, on le répéta exactement dans les mêmes termes : seulement on le répéta plus fort, et les coups de poing qu'on appliqua sur la table furent plus vigoureux.

Tandis que chacun prenait parti, poussé par ses intérêts ou ses opinions, un seul conseiller ne disait rien, c'était le médecin M. Chaudun. Bien que d'ordinaire et sur n'importe quel sujet, il ne fût pas avare de ses paroles, sur la question de l'église, il ne paraissait pas vouloir se prononcer, et, quand on se tournait vers lui pour invoquer son aide ou son autorité, il ne répondait que par un haussement d'épaules. A la fin cependant, mis en cause par une interpellation directe, il prit la parole et déclara que, si jusque-là il était resté en dehors de la discussion, c'était parce qu'il considérait cette discussion comme inutile et dangereuse. Inutile, parce qu'elle ne pouvait aboutir qu'à la restauration ou à la construction d'une église, ce qui était la chose la plus folle à laquelle on pût employer l'argent des contribuables. Dangereuse, parce qu'elle tendait à exciter les passions religieuses qui pouvaient conduire à toutes les haines et à tous les excès dans un pays ordinairement tranquille. Pour lui il ne voulait examiner ni s'il fallait réparer la vieille église, ni s'il

ne fallait pas plutôt en construire une neuve, attendu qu'il ne voyait pas à quoi, au dix-neuvième siècle, une église pouvait servir dans une commune.

— Docteur, s'écria le maire, je dois vous interrompre; on sait que vous n'avez pas de religion; cependant...

— Comment, je n'ai pas de religion, poursuivit M. Chaudun, qui une fois lancé n'était pas facile à arrêter, je suis plus religieux que vous tous pris ensemble. Seulement je conviens volontiers que je ne crois pas un Dieu qui serait né de la conversation d'un pigeon et d'une jeune femme; si je croyais à cela, moi médecin, vous n'auriez qu'à me flanquer à la porte. Je crois au Créateur des mondes, à une intelligence bonne et religieuse, et de ce Dieu-là, je trouve qu'on peut l'honorer sous la voûte des cieux tout aussi bien que sous une voûte de pierre avec accompagnement de cornet à piston.

— Docteur! s'écria M. Maridor en se levant tout d'une pièce, si de pareilles idées étaient généralement admises, ce serait à quitter la société; je ne vous dis que ça.

— Eh! bien, moi, fit un vieux bonhomme de paysan, en étendant le bras, je demande à en dire plus long. M. le docteur ne veut pas d'église parce qu'il ne s'en sert pas, mais moi j'en veux une parce que je m'en sers. Quand on a voté le chemin des Moulins, je savais bien qu'il ne me servirait jamais, pourtant je l'ai voté tout de même parce qu'il devait servir aux autres.

Ce rappel à l'ordre fut unanimement approuvé. Plus d'église, mais alors où baptiserait-on les enfants, où se marierait-on, où porterait-on les morts? se disaient les paysans dans la vie desquels ces trois cérémonies tiennent une si large place. Plus d'églises, plus de prêtres! se disaient les bourgeois; mais alors comment diriger et retenir les masses? Parmi ces bourgeois, il y en avait plusieurs qui, au fond du cœur, pensaient à peu près comme le médecin. Mais, s'ils n'avaient pas besoin d'un culte religieux pour eux personnellement, ils en voulaient un pour les autres. C'était une nécessité sociale comme la gendarmerie ou l'hôpital et, en fin de compte, ça valait ce que ça coûtait. Que ça ne coûtât point trop cher, voilà tout ce qu'ils demandaient dans la circonstance présente.

Pendant que les réunions se succédaient les unes après les autres sans qu'on pût arriver à se mettre d'accord sur cette question de la dépense, il se produisit un accident qui avança singulièrement les choses.

Un dimanche, les paroissiens d'Hannebault n'entendirent point sonner la messe. Qu'était-il arrivé? Le sonneur était-il malade? Les cloches étaient-elles cassées? On se rendit à l'église en s'interrogeant les uns les autres. En entrant, on trouva une des chapelles latérales, celle de Saint-Cénéri, fermée par une corde et un double rang de chaises. Devant cette barricade, le sacristain se promenait grave et recueilli, ne répondant à toutes les questions que par un seul mot, toujours le même : « Placez-vous où vous pourrez, la

chapelle est fermée par ordre de M. le curé. » A mesure qu'on arrivait, on apprenait la nouvelle de ceux qui étaient venus les premiers, et les conversations allaient leur train soufflant sur la curiosité comme le vent sur un brasier. Enfin, quand l'église fut pleine, le curé parut et, s'avançant jusqu'aux marches qui montaient au chœur, il fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt le silence s'établit, et toutes les bouches comme toutes les yeux s'ouvrirent dans un même mouvement.

— Mes chers paroissiens, dit-il, vous avez été sans doute surpris de ne pas entendre sonner la messe, comme en entrant dans votre église vous avez été surpris de trouver la chapelle de Saint-Cénéri fermée par cette corde et cette clôture de chaises. Je vous dois l'explication de cette double mesure prise par moi, car c'est par mon ordre qu'on n'a pas sonné les cloches et c'est par mon ordre également que cette corde a été tendue. Ce matin, comme tous les dimanches, M. l'abbé Pelfresne a dit sa messe basse dans la chapelle de Saint-Cénéri. Puis, sa messe dite, il est redescendu chez lui. Au moment où il sortait, j'entrais. J'étais à peine depuis cinq minutes dans l'église en méditation, quand tout à coup j'ai entendu un grand bruit, comme celui que produit un corps lourd et dur en tombant de haut. Je me suis levé étonné, effrayé même jusqu'à un certain point, et, comme je me trouvais seul en ce moment dans l'église, je me suis mis à chercher où était ce corps lourd et d'où il venait. Je

n'ai pas eu besoin d'aller bien loin. En passant devant la chapelle de Saint-Cénéri, j'ai aperçu sur le dallage une pierre qui s'était détachée de la voûte, et qui, en tombant, s'était cassée en plusieurs morceaux.

Tous les yeux abandonnèrent le curé et se portèrent sur la voûte de la chapelle : vers le milieu, contre une nervure, se trouvait un trou blanc.

— Ma première pensée, continua le curé, a été de remercier le Seigneur qui a si miraculeusement épargné notre cher et vénéré prédécesseur, car dix minutes plus tôt la pierre en tombant pouvait l'écraser comme elle pouvait aussi tuer l'un des fidèles qui assistaient à la messe. Ensuite j'ai pensé à vous, mes chers paroissiens, je me suis fait apporter une échelle et j'ai sondé la voûte. Elle ne m'a pas paru présenter un danger immédiat, et voilà pourquoi je n'ai pas fermé la porte de l'église. Cependant, comme le danger existe jusqu'à un certain point, j'ai donné l'ordre qu'on ne sonnât pas les cloches, afin que l'ébranlement ne déterminât point la chute d'autres pierres, et, pour plus de précautions encore, j'ai interdit l'entrée de la chapelle. Maintenant je crois que, pour le moment, nous n'avons rien à craindre, et que vous pouvez entendre la sainte messe avec toute liberté d'esprit et de cœur. Si pourtant parmi vous il est des personnes qui ne sentent pas rassurées, je les engage à sortir : mieux vaut manquer l'office divin que de l'entendre dans de mauvaises dispositions.

Comment cette pierre s'était-elle détachée? Ce fut

dans tout le pays une explosion de questions et d'hypothèses. Entre la messe et les vêpres il y eut procession à l'église. Les entrepreneurs, les charpentiers, les maçons montèrent à l'échelle pour examiner la voûte et chacun donna une explication différente. Sur un point seul on s'accorda : cette chute était incompréhensible, inexplicable. Mais comme le trou était là il fallait bien admettre que la pierre qui depuis des siècles le bouchait, était tombée. Quelques esprits hargneux essayèrent d'insinuer qu'elle n'était peut-être pas tombée seule, mais on les remit bien vite à leur place : si elle n'était pas tombée seule, quelqu'un l'avait détachée ; où était ce quelqu'un ? Le curé qui était dans l'église au moment de la chute n'avait vu personne ; d'ailleurs, pour la détacher, il aurait fallu la dégrader ou faire une pesée, et le trou examiné de près ne gardait trace ni de cette pesée ni de cette dégradation.

C'était le lundi soir que le conseil municipal se réunissait : ceux des conseillers qui avaient demandé la démolition de la vieille église arrivèrent la tête haute avec un sourire de satisfaction ou de raillerie : ceux au contraire qui s'étaient opposés à cette démolition firent une entrée piteuse, ils avaient entendu tant de plaintes, tant de reproches depuis vingt-quatre heures qu'ils en avaient la tête troublée ; femmes, enfants, amis, ennemis, tout le monde de tous côtés était tombé sur eux.

On était à peine assis que M. Thomé demanda la

parole : il avait grandi d'un pied, et, depuis le matin, il avait si souvent renversé sa tête dans un mouvement d'orgueil, que sa cravate de taffetas noir avait fini par passer par dessus le col de la chemise et du gilet et qu'elle ne voulait plus redescendre, si bien qu'il paraissait pris dans un carcan..

— Point n'est dans mes habitudes de récriminer, dit-il en regardant l'opposition, heureusement, car j'aurais trop beau jeu. Réfléchîtes-vous, messieurs, depuis hier, pensâtes-vous à la catastrophe épouvantable que votre esprit d'économie, prévoyant, je le reconnais, mais intempestif, j'ai le droit de le déclarer aujourd'hui, pouvait amener sans l'avertissement que la Providence est venue ajouter à ceux que la science vous avait déjà donnés? Oui, n'est-ce pas? Alors nous sommes et nous serons désormais tous d'accord.

M. Thomé n'avait pas le triomphe modeste ; il garda la parole près d'une heure répétant sur tous les tons : « si vous m'aviez écouté, si vous aviez voulu croire la science, » et finalement il conclut en demandant qu'avant de prendre une résolution définitive, on invitât le curé à donner son avis. Sans doute cela n'était ni nécessaire ni régulier, il le savait; mais il croyait qu'il y avait là une question de convenance qui ne pouvait offusquer personne.

Comme cette proposition ne semblait pas devoir être onéreuse pour le budget, elle fut adoptée à l'unanimité moins une voix, celle du médecin ; et le maire fut chargé de prier l'abbé Guillemittes d'assister à la

prochaine réunion. Mais celui-ci refusa tout d'abord : « il ne voulait intervenir en rien dans cette question de l'église, il l'avait déjà dit, il le répétait. » Ce fut seulement devant l'insistance du maire qu'il céda ; et encore demanda-t-il pour sa garantie une invitation écrite.

— Monseigneur, dit-il, nous a fait les recommandations les plus sévères au sujet de notre intervention dans les affaires politiques ou temporelles ; je veux, quant à moi, me conformer strictement à ces sages recommandations. Si vous aviez la bonté de m'écrire pour m'inviter à votre réunion, et si vous pouviez, dans votre lettre, trouver un moyen adroit pour indiquer qu'on désirerait dans la paroisse me voir montrer plus de zèle pour la reconstruction de notre église, cela me couvrirait auprès de monseigneur.

Ce langage était si raisonnable que M. Maridor s'empressa de rentrer chez lui pour écrire cette lettre.

— Décidément, se disait-il, en cherchant ses plus belles tournures de politesse épistolaire, notre curé est un bonhomme, seulement il est un peu trop timide ; mais, après tout, j'aime autant cela, je n'aurai pas de difficultés avec lui pour la construction de mon église.

Mon église ! Et en prononçant ce mot, M. Maridor voyait malgré lui un panneau qui dans la salle du conseil faisait vis-à-vis au portrait de S. M. Sur ce panneau, entre deux fenêtres, se détachait un buste en plâtre, au bas duquel on lisait une inscription

courte et sans phrases, simple et digne comme la vérité : A PROSPER MARIDOR, *la commune d'Hannebault qui lui doit sa mairie et son église.* Quelle gloire! Et aussi quelle joie pour le père Maridor si, revenant au monde, il pouvait voir son fils moulé en plâtre avec des yeux de figure de cire, lui qui n'avait jamais quitté son bonnet de coton !

C'était le mardi matin que M. Maridor avait fait sa visite au curé. Le soir celui-ci reçut la lettre qu'il avait demandée, et le mercredi matin il partit pour aller à l'évêché. La réunion du conseil devait avoir lieu le jeudi.

VIII

— Eh bien, M. le curé d'Hannebault, que se passe-t-il donc dans votre paroisse? demanda monseigneur Hyacinthe, lorsqu'il vit l'abbé Guillemittes entrer dans son cabinet. Voici un journal qui raconte qu'une pierre s'est détachée de la voûte de votre église et que, si cet accident était arrivé une heure plus tard, il pouvait écraser plusieurs personnes.

— Le fait est vrai.

— Ce n'est pas le fait lui-même qui m'inquiète, mais l'article par sa rédaction. Vous voyez qu'on parle de responsabilité, et qu'on insinue que s'il y avait eu mort d'homme, l'enquête qu'on aurait faite aurait révélé des choses graves. Quelles sont ces choses, et qui

aurait-on rendu responsable d'un accident causé par le seul hasard ?

— Monseigneur est-il bien sûr que le hasard seul eût été coupable ?

— Il me semble qu'une pierre qui se détache d'une voûte n'est pas dirigée par une main criminelle.

— Sans aucun doute ; mais, si la voûte n'est pas en bon état, la responsabilité de ceux qui doivent veiller à la solidité de cette voûte ne se trouve-t-elle pas engagée ?

— Alors, selon vous, c'est une accusation portée contre le conseil municipal ?

— Je prie monseigneur de remarquer que je ne connaissais pas cet article il y a deux minutes : je ne peux donc pas l'apprécier avec justesse ; cependant je crois que l'accusation ne se borne pas au conseil municipal, mais qu'elle va plus haut et plus loin ; c'est-à-dire, qu'elle s'applique à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont fait opposition à la démolition de la vieille église.

— Il est vraiment étrange que cette question de démolition, qui n'existait pas il y a quelques mois, ait pris en si peu de temps une telle importance : votre église est solide ; au moins c'est l'opinion de l'architecte du département.

— Cependant il conclut à la démolition : et heureusement pour lui cette conclusion le couvre. Je viens demander à monseigneur une garantie du même genre.

102245

— Comment cela, monsieur le curé, je vous prie?

Alors l'abbé Guillemittes, dépliant la lettre de M. Maridor, la mit grande ouverte sous les yeux de son évêque.

— Que dois-je faire? dit-il, lorsque monseigneur Hyacinthe eut lu la lettre du maire.

— Vous rendre à cette invitation.

— C'était mon intention, mais que dois-je dire? voilà ce que je demande à Votre Grandeur, car je suis fort embarrassé.

Au temps où monseigneur Hyacinthe n'était encore que l'abbé Bollot, il supportait les questions comme un simple mortel, dût-il hésiter avant de répondre, ou même quelquefois rester court; mais depuis que la collaboration du Saint-Esprit et du ministre des cultes avait fait de lui une des lumières de l'Église, il ne pouvait supporter qu'on l'interrogeât directement.

— Tout ceci est fort ennuyeux, dit-il avec un mouvement de mauvaise humeur.

— Pour moi plus que pour personne, poursuivit l'abbé Guillemittes, ma position est en effet des plus critiques et Votre Grandeur s'en convaincra elle-même si elle veut bien l'envisager; j'arrive dans une paroisse dont l'église me paraît menacer ruine; j'en fais l'observation, et monseigneur me défend de m'immiscer dans cette affaire. Je me le tiens pour dit. Je reste donc rigoureusement à l'écart du mouvement et des démarches qui se font autour de mon église; je ne parle de son délabrement à personne; quand on me

demande mon avis sur son état, j'évite de répondre; et, quand on m'invite d'assister à l'expertise faite par l'architecte et le maire, je refuse. Tout cela est de notoriété publique. Mais si, d'un côté, par cette réserve que je m'impose, je donne satisfaction à vos désirs, d'un autre, par mon apparente indifférence, je contrarie ceux de mes paroissiens. Alors que toute la paroisse ou au moins la majorité, la grande majorité de la paroisse, demande la reconstruction de son église, alors que cette question agite les esprits et passionne les consciences, on est surpris de voir le curé s'isoler de ce mouvement comme s'il le désapprouvait. On s'inquiète; on cherche, les insinuations; les accusations vont leur train et les choses en viennent à ce point qu'on écrit cet article de journal et qu'on m'adresse cette invitation. En cas de mort d'homme, la responsabilité dont on parle eût d'abord porté sur le curé qui, vivant dans son église, doit la connaître mieux que personne; si j'avais été mis en cause, m'était-il possible de répondre que je croyais à la solidité de mon église? Maintenant que ce malheur est évité pour le moment, on m'attaque sur un autre point. Le conseil municipal va prendre une résolution, mais avant il désire m'entendre, et il le désire d'autant plus vivement que jusqu'à ce jour il n'avait pu savoir si j'étais pour la conservation de la vieille église ou pour la construction d'une neuve. Pour laquelle de ces deux opinions dois-je me prononcer? c'est ce que je viens demander à Votre Grandeur, car, en toute cette affaire,

je suis bien résolu à n'agir que d'après ses conseils.

Lorsque l'abbé Guillemittes eut cessé de parler, monseigneur Hyacinthe resta assez longtemps silencieux, puis enfin relevant les yeux :

— Mon cher curé, dit-il d'une voix qui s'était singulièrement adoucie, je crois qu'il y a un malentendu entre nous. Quand vous m'avez parlé de la reconstruction de votre église, je vous ai dit que je vous verrais avec peine vous charger de cette reconstruction. Cela, je vous le répète encore. Mais la situation, telle qu'elle se présente dans votre paroisse, n'est pas celle-là : vos paroissiens veulent une église neuve, et ils vous demandent de vous associer à leur entreprise. Cela est bien différent; dans ces conditions vous ne provoquez pas la reconstruction; ils marchent les premiers et vous les suivez. Votre devoir est de les aider de tous vos efforts, comme le mien est de vous encourager et de vous soutenir autant qu'il me sera possible.

L'abbé Guillemittes laissa paraître un trouble de joie qui flatta doucement l'évêque.

— Vous voyez, dit celui-ci, que vous n'avez pas à vous plaindre d'avoir suivi les conseils de mon expérience.

Le curé d'Hannebault se confondit en remercîments et en compliments, mais ce qui surtout le comblait, c'était de sentir que l'amitié de monseigneur ne s'était point affaiblie. Il osa s'adresser à elle une nouvelle fois.

— La commune, dit-il, ne pourra pas supporter seule

les frais de la reconstruction de son église et le conseil général devra lui venir en aide. Si monseigneur voulait user de son influence sur le préfet, la somme qui nous sera attribuée pourrait se trouver augmentée. Et, quand on apprendrait dans la paroisse que c'est à ma demande que l'évêque a bien voulu intervenir, on m'en saurait peut-être quelque gré. En même temps si je pouvais annoncer publiquement que j'ai obtenu de Sa Grandeur la promesse qu'elle viendrait poser et bénir la première pierre de notre nouvelle église, on verrait que le reproche d'indifférence qu'on m'adresse n'est pas aussi mérité qu'on le croit en ce moment.

L'évêque réfléchit un instant, puis tendant la main au curé :

— Il sera fait comme vous désirez, dit-il. Que votre conseil municipal procède à un vote d'abord, et je vous promets d'agir ensuite auprès de M. le préfet. Quant à bénir votre première pierre, je m'y engage avec plaisir.

L'abbé Guillemittes sortit de l'évêché comme il y était entré; pas un pli de son visage n'avait bougé. Bien fin eût été l'observateur qui eût pu dire si ce prêtre, qui marchait à pas mesurés, sautant de pavés en pavés de peur de crotter ses souliers vernis et ses bas de soie bien tirés, venait d'être interdit, ou bien s'il venait d'être nommé curé de la cathédrale de Condé. Et cependant, au fond du cœur, il était plein de joie et d'orgueil. Mais ses lèvres étaient closes et son regard restait voilé; rien chez lui ne trahissait les

mouvements tumultueux qui le soulevaient intérieurement. L'échelle était dressée, son pied posait hardiment sur le premier échelon, et son pied était sûr, sa main était solide, sa tête ne connaissait pas le vertige. Enfin, enfin! Et revenant dans le coupé de la diligence, son bréviaire ouvert sur ses genoux, les yeux mi-clos, il regardait sur la *haga* d'Hannebault s'élever, assise par assise, son église neuve dont la croix dorée étincelait sous les rayons du soleil couchant.

Pendant la matinée du jeudi, les visites se succédèrent au presbytère. D'abord ce fut le maire : « Il avait appris incidemment que quelques questions devaient être posées dans la réunion du soir, au curé, et il venait avertir celui-ci de se tenir sur ses gardes, parce que, bien entendu, un homme prévenu en vaut deux; il regrettait de ne pouvoir pas être plus explicite, mais en ce monde on fait ce qu'on peut et non ce qu'on veut. » Et, pendant une heure, il égrena ainsi des proverbes, sans que l'abbé Guillemittes pût apprendre quelles étaient ces questions et quel était celui qui devait les poser. Tout ce qu'il put comprendre, c'est que le maire avait peur que le vote de l'Église neuve n'obtînt pas le soir une forte majorité.

Après M. Maridor, ce fut le tour de M. Thomé. Celui-là fut plus brave. Lui aussi savait qu'on devait le soir accueillir le curé par une vive opposition; or, c'était M. Chaudun qui devait soulever et mener cette opposition : — « Venez ce soir, avait-il dit à un conseiller malade, vous verrez comme je roulerai le curé,

cela vous donnera un quart d'heure de récréation qui vous vaudra une médecine. »

Puis, après M. Thomé, vint une vieille dévote nommée mademoiselle La Jeunesse, qui était le journal vivant de la commune. Elle n'osa rien dire de peur de se compromettre, mais elle demanda en grâce au doyen de réciter une prière spéciale « pour la réussite de ce que chacun désirait. » L'intérêt, la gloire de la paroisse étaient dans la main de Dieu, et il fallait prier Dieu de faire sa main douce pour les habitants d'Hannebault.

Enfin, au moment où il allait partir, son jardinier l'arrêta : « Bon courage, monsieur le doyen. »

Ainsi, du haut jusqu'en bas, depuis le maire jusqu'aux ouvriers, chacun s'était réuni dans une même pensée, dans une même volonté.

M. Maridor n'était pas homme à se priver d'un exposé dans lequel il pouvait montrer son éloquence ; ce ne fut qu'après avoir fait celui de l'affaire de l'église, longuement et compendieusement, comme si le curé arrivait du Congo ou tombait des nues dans Hannebault, qu'il donna la parole à celui-ci.

L'abbé Guillemittes commença par remercier l'Assemblée de l'avoir appelé devant elle ; c'était un honneur et en même temps un témoignage de confiance qui le touchaient profondément. Et alors, étendant ce remercîment général, il eut un mot particulier pour chacun, pour le maire, pour les adjoints, pour tous les conseillers municipaux ; industriels, marchands ou paysans, chacun eut sa phrase spéciale et caractéris-

tique, M. Thomé, « ce savant, aussi grand par la science que par la modestie; » M. Chaudun, « dont l'esprit libéral comprenait et pratiquait toutes les libertés. »

A ce mot, le médecin demanda la parole, mais le curé ne se laissa pas interrompre. Son morceau préparatoire, digne d'un vétéran de rhétorique, lui avait « concilié la faveur de l'assemblée; » il voulut en profiter, tandis que chacun dégustait encore, en se le répétant, le petit compliment qui lui avait été servi.

— Je vous suis d'autant plus reconnaissant de votre invitation, continua-t-il, que vous aviez le droit jusqu'à un certain point de m'accuser de tiédeur pour l'idée qui vous anime. Si je n'ai point montré plus d'empressement à m'occuper de la question de votre église, j'ai eu mes raisons pour agir avec cette réserve en apparence coupable. Ces raisons, je les ai données à quelques personnes, notamment à M. le maire, à M. Thomé, à M. Carteret, l'architecte du département; elles se résument en un mot : me tenir derrière vous; dans une affaire d'argent ne point pousser à des dépenses dont vous deviez supporter la plus lourde part; enfin laisser l'honneur de cette affaire à ceux qui en ont pris l'initiative, qui l'ont étudiée, et menée sagement au point où elle est arrivée. Mais de là à penser que j'étais indifférent ou négligent, il y a un abîme. Pendant que vous agissiez, je ne restais pas de mon côté inactif; mes efforts tendaient au même but que les vôtres.

— Comment cela ? interrompit M. Chaudun.

— Le voici : j'ai obtenu de monseigneur notre évêque la promesse qu'il userait de toute son influence pour que le conseil général nous accordât une subvention aussi grosse que possible, et j'ai obtenu de lui encore l'engagement qu'il viendrait bénir la première pierre de notre église.

Sur ce coup de théâtre, M. Chaudun n'osa pas demander la parole. Ce fut le maire qui la prit, après le premier moment d'émotion, pour proposer que des remercîments fussent votés à M. le doyen, « ce bienfaiteur de la commune, cet habile négociateur. »

Les remercîments furent votés d'enthousiasme. Quand l'abbé Guillemittes se leva pour se retirer, toutes les mains se tendirent vers la sienne. M. Chaudun lui-même s'approcha pour le féliciter. Et, non content de lui adresser publiquement ses compliments, il tint à l'accompagner jusqu'au presbytère.

— Il y a plaisir à être battu de cette manière, dit-il, en marchant près de lui, bien joué, monsieur le curé.

— Comment joué ? interrompit le doyen s'arrêtant et regardant son interlocuteur à la lueur du réverbère qui se balançait devant les halles.

— Je ne m'en cacherai pas, je voulais vous rouler ; c'est vous qui m'avez battu. Entre adversaires de notre ordre, il n'y a pas de rancune. Vous l'emportez, profitez de votre victoire ; faites-les payer ; en avant les centimes additionnels. Vous comprenez que, person-

nellement, je m'en moque ; je n'ai pas de propriétés, et je ne paye que soixante francs d'impôt mobilier. Mais Thomé et les autres qui voulaient à tout prix une église neuve, ils vont voir. Quand nous nous rencontrerons avec eux dans deux ou trois ans, je vous prie, monsieur le doyen, de ne pas me faire rire. Bonne nuit, dormez bien. Si vous avez les nerfs un peu agités, et vous en avez le droit, versez quelques gouttes d'éther sulfurique dans un verre d'eau sucrée; cela vous calmera. Franchement, je porte un vif intérêt à votre santé.

— En quoi l'ai-je mérité? dit l'abbé Guillemittes moitié sérieux, moitié riant.

— En me battant comme vous l'avez fait. Je ménage en vous, mon vainqueur d'aujourd'hui, un allié pour l'avenir. Car il faut que vous sachiez que, depuis plusieurs années, je lutte pour obtenir un hôpital. Naïvement j'ai fait valoir tout ce que j'avais de bonnes raisons, et vous connaissez déjà assez notre pays peuplé d'ouvriers étrangers, pour savoir qu'elles ne manquent pas. Mais ma manière de procéder, que je croyais irrésistible, parce qu'elle s'appuyait sur un bon droit incontestable, m'a conduit à des échecs successifs; chaque année j'ai été repoussé. Quand vous aurez terminé votre église, si vous voulez m'aider, nous pourrons à nous deux bâtir cet hôpital qui ne sera pas le mien, mais le vôtre. Vous aurez contracté la passion de la truelle ; vous trouverez là à la satisfaire. Encore un coup, mes compliments.

Le vote du conseil municipal d'Hannebault obtenu, l'abbé Guillemittes s'occupa du conseil général, et un heureux concours de circonstances lui rendit sa tâche assez facile.

Précisément à ce moment même, l'un des membres les plus influents et les plus habiles de ce conseil, le baron de Friardel, qui, par la mort de son beau-frère, venait de voir doubler sa fortune, voulait se faire nommer député, afin de tirer de cette fortune tout le parti possible; et, comme la circonscription, dans laquelle il posait sourdement sa candidature, comprenait entre autres le canton d'Hannebault, il se trouva disposé à mettre son influence et son habileté au service d'un curé doyen, qui, en échange, pouvait lui donner l'appui des desservants placés sous son autorité.

En même temps et d'un autre côté, monseigneur Hyacinthe, tenant fidèlement l'engagement qu'il avait pris, demandait au préfet d'accorder à la nouvelle église d'Hannebault la plus grosse subvention qu'on pourrait prendre sur le budget départemental, et celui-ci s'empressait de satisfaire à cette demande, n'ayant rien à refuser à un évêque, qui, nommé depuis dix-huit mois, n'avait pas encore donné le plus léger coup de griffe au gouvernement ou à l'administration.

Si bien que le préfet, appuyant l'évêque, et le baron de Friardel appuyant le préfet, la subvention, qui en projet avait été fixée à vingt mille francs, fut portée définitivement à la somme de soixante-quinze mille francs.

IX

Il n'était point dans le caractère de l'abbé Guillemittes de se presser ou de brusquer les choses. C'était l'homme qui, avant de sortir, examine la rue d'un bout à l'autre, et cet examen fait n'avance qu'après avoir choisi de l'œil le pavé sur lequel il pose son pied, écarte d'une main de velours ceux qui gênent sa marche, s'arrête devant chaque obstacle et ne le franchit que s'il lui est tout à fait impossible de le tourner; alors ceux qui ont vu la souplesse et la sûreté de son bond, comprennent qu'ils avaient tort de se moquer de cet homme hésitant et prudent.

Ce ne fut donc que huit jours après le vote du conseil général qu'il écrivit à M. Carteret pour lui demander, disait la lettre, deux heures d'entretien pen-

dant lesquelles ils pussent causer librement sans crainte d'être dérangés.

L'architecte, qui avait fait pour le conseil général sept ou huit rapports sur l'église d'Hannebault, croyait connaître cette affaire mieux que personne, préfet, évêque, baron de Friardel ou autre. — « Le curé veut du style religieux, se disait-il, le maire veut du solide, les conseillers payants veulent du bon marché, on tirera le diable par toutes ses extrémités pour dépenser deux cent ou deux cent cinquante mille francs ; avec la superficie à couvrir c'est de la maçonnerie à gâcher, ce n'est donc pas la peine de s'en mêler. » — Et, comme chez lui l'homme d'affaires n'avait pas encore pris le dessus, l'idée de ce travail à entreprendre l'enthousiasmait fort peu. Cependant, il répondit poliment à l'abbé Guillemittes en lui fixant une matinée.

— Puisque ce bon curé demande le mystère, se dit-il en écrivant sa réponse, ce me sera une occasion pour fermer ma porte, et, en l'attendant, je pourrai fumer quelques pipes.

Devenu personnage officiel par la position tout en étant resté artiste par les idées et le tempérament, il avait l'horreur et le mépris de tout ce qui était officiel. Aller dîner dans le monde des fonctionnaires, faire des visites, endosser un habit noir, mettre une cravate blanche, s'emplir la bouche de formules conventionnelles, étaient pour lui de véritables supplices ; il n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait rester chez lui, en vareuse blanche, à fumer des pipes idéa-

les, et à dessiner à la plume des projets chimériques. Alors quelquefois la fantaisie l'emportait; et, ouvrant sa fenêtre dans le silence de la nuit, il envoyait à ces fonctionnaires, ces bourgeois et ces boutiquiers qui dormaient tranquillement toutes les injures que lui fournissaient sa colère et son ennui trop longtemps comprimés. Puis, riant de son emportement et se moquant de lui-même, il revenait s'asseoir sur son tabouret, et, avant de se coucher, lui aussi, comme un vil bourgeois, il fumait une dernière pipe, celle dite de « la résignation ; » car il avait une vieille mère, qui pour lui s'était saignée jusqu'à son dernier sou, et il fallait que maintenant, à son tour, il fît quelque chose pour elle.

Considérant qu'il n'y avait pas nécessité de se gêner avec un curé de village, il reçut l'abbé Guillemittes au milieu d'un nuage épais de fumée. Mais, comme le curé, arrivant du grand air, était suffoqué par le tabac, il ouvrit vivement la fenêtre et s'excusa par quelques paroles moitié sérieuses, moitié plaisantes.

— Pardonnez-moi, dit-il, j'ai tant fumé en vous attendant que je vous asphyxie. Mais vous m'avez demandé de n'être pas dérangé, et il n'y a que cette chambre dans ma maison qui soit assurée contre l'effraction. C'est là que je me tiens à l'abri des sous-préfets et des maires; je m'y crois en liberté, et voilà comment vous me trouvez dans ce costume d'atelier pour lequel je vous demande grâce aussi. Bien que vivant de la vie de province depuis plusieurs années,

je n'ai pas encore malheureusement oublié ma vie de Paris. Le matin je me plais à rester ainsi à mon aise, travaillant pour moi et rêvant ; cela me rappelle le bon temps, celui de la jeunesse, celui où je n'avais qu'à chercher, à créer, sans prendre souci des discussions avec les maçons, les charpentiers et autres « *entrepreneurs de bâtisse* » qui vous arrêtent à chaque instant d'un seul mot : « C'est très-beau ça, monsieur *l'archetecte*, mais ça dépassera le devis. »

— Ce doit être, en effet, une cruelle douleur pour un artiste.

— Une douche froide, monsieur le curé, qui à la longue vous transforme en glaçon.

— Aussi doit-on être heureux quand on rencontre quelqu'un qui vous dit : « Marchez franchement et n'ayez d'autre souci que celui du beau et du grand. »

— On le serait, certes, si ce quelqu'un se rencontrait ; mais, hélas ! il ne se rencontre pas.

— Et si je vous disais cela, moi, monsieur, que me répondriez-vous ?

— Vous, monsieur le curé ; dame, je vous regarderais attentivement... et...

— Je ne suis pas fou.

— Alors je commencerais par rester interloqué, puis enfin je vous dirais : expliquez-vous.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire, si vous le permettez.

— Je vous le demande, monsieur le curé.

Et s'asseyant à califourchon sur un tabouret, l'ar-

chitecte prit l'attitude résignée d'un homme qui a fait une sottise et qui la reconnaît trop tard pour la réparer.

— Vous vous souvenez peut-être, continua l'abbé Guillemittes, d'un rêve dont je vous ai parlé, il y a quelques mois : à nous deux nous élevions, sur la *haga* d'Hannebault, une église, digne de votre chapelle des aliénés. Eh bien, si vous êtes disposé à me prêter le concours de votre talent, ce rêve va se réaliser.

L'architecte n'interrompit pas, mais il regarda le curé d'un air qui disait clairement : « Vous savez qu'il y a dans mon hospice d'aliénés des gens qui sont moins fous que vous, mon pauvre monsieur. »

— Avant tout, je crois devoir vous expliquer comment je comprends cette église : donner un thème à un compositeur n'est pas enchaîner son génie, n'est-ce pas?

— C'est l'aider ; allez donc, je vous prie.

— D'abord nous choisissons le style du treizième siècle; il nous donne plus de liberté, et, à mon sens, c'est lui qui, par sa grandeur et par sa magnificence, s'applique le mieux aux idées religieuses qui s'appuient sur l'infini : le plein cintre est trop borné, l'ogive au contraire nous offre une variété infinie et nous permet l'élégance de l'ornementation; mais, si je désire l'ornementation, je ne veux pas la confusion; nous nous guidons donc sur les plus purs modèles du treizième siècle. Comme matériaux, nous employons la pierre de Caen, reposant à deux pieds de terre sur une

assise de granit qui empêchera l'aspiration de l'humidité et ainsi assurera l'éternité du monument.

— Cela est parfait et d'un esprit qui prévoit tout; passons au plan.

— Une nef principale et deux bas côtés ; la voûte à nervures symétriques soutenue par vingt-quatre colonnes; un chœur comprenant quatre travées; un sanctuaire élevé de quelques marches et éclairé par cinq grandes fenêtres de douze ou quinze mètres de hauteur; ces fenêtres doivent donner à cette partie de l'édifice une grande clarté. Voilà à grands traits pour l'intérieur ; passons à l'extérieur : cinq portes donnent entrée dans notre église, deux sur les bas côtés, trois sur le grand portail; ces trois portes de largeur inégale, celle du milieu étant à deux battants, s'ouvrent au haut d'un large perron. De ce perron, comme de l'intérieur de l'église, lorsque les portes sont ouvertes, la vue s'étend librement sur la vallée de l'Andon et sur tous les pays, bois, champs, prairies, villages que dominent notre *haga*. Cette position dominante nous impose une tour élevée qu'on aperçoive à une distance de quarante ou cinquante kilomètres; elle présentera un corps carré et au-dessus de l'entablement une flèche. Au-dessus de nos portes, nous aurons nécessairement des tympans avec voussures sculptées, et sur les pignons des statues : au milieu, celle de la sainte Vierge, à droite celle de saint Céneri, patron de notre paroisse, à gauche celle que vous voudrez.

— Celle que vous voudrez vous-même, monsieur le curé : je n'ai pas de préférence pour un saint plus que pour un autre.

— Enfin, peu importe, nous déciderons cela plus tard quand nous en serons aux détails. Vous voyez notre édifice, n'est-ce pas, ou plutôt vous ne le voyez pas encore, puisque je ne l'ai point éclairé; je le fais avec deux étages de fenêtres géminées, vingt-quatre sur chaque face, ce qui, avec les cinq grandes fenêtres du sanctuaire, une grande rose au portail et deux plus petites au-dessus des autels des bas-côtés, nous donne cinquante-six ouvertures. Trouvez-vous que ce soit assez?

— Assurément.

— Il faut calculer que notre église sera peinte intérieurement.

— Ah! vous voulez une décoration polychrome?

— Sans aucun doute, et l'azur de la voûte au lieu de la pierre blanche, de même que les vitraux peints, au lieu des verres incolores, donneront une clarté tempérée. Au reste, c'est ce que je cherche, et je crois que si le sanctuaire brille par son ornementation et ses verrières, si la nef et les bas côtés sont un peu sombres, l'effet sera magnifique, lorsque les portes étant grandes ouvertes, la vue s'étendra du maître-autel jusqu'à l'horizon. Que dites-vous de cette église?

A mesure que le prêtre parlait, l'attitude de l'architecte se modifiait; il était trop artiste pour n'être pas sensible à ce plan qui, devant ses yeux exercés, pre-

nait une forme visible; sa raillerie faisait place à l'intérêt.

— Je dis, répondit-il, ce que les maçons et les charpentiers disent souvent aux architectes : « c'est très-beau, mais ça dépassera les devis. » A l'esquisse que vous venez de me faire, il faut ajouter, n'est-ce pas, des stalles sculptées, des grilles en fer forgé pour le chœur, une chaire, des orgues, un calorifère. Eh bien, tout cela coûtera quinze ou dix-huit cent mille francs, peut-être deux millions. Et comme vos ressources sont de deux à trois cent mille francs, je ne vois pas comment les dépenses pourront s'équilibrer avec les recettes. Ah! monsieur le curé, c'est un choc bien dur que celui du rêve contre la réalité; si dur qu'il vous laisse brisé, écrasé. Croyez-en l'expérience d'un homme qui a plus d'une fois souffert cet écrasement. J'avoue que, quand vous avez commencé à m'exposer vos idées, je vous ai d'abord écouté avec une certaine envie de rire.

— Je serais un niais si je ne m'en étais pas aperçu, et un sot si je m'en étais fâché.

— Mais j'ai vite compris que j'avais devant moi un homme de science, d'imagination, un artiste, un confrère, et la sympathie a tout de suite étouffé la raillerie. C'est cette sympathie qui me pousse à étendre ma main devant vous comme un tampon; ne vous heurtez point à l'impossible.

— Si vous croyez que je ne sais pas calculer, si vous croyez que chez moi l'imagination supprime le rai-

sonnement, vous vous trompez. Sans avoir votre science pratique de la construction et votre expérience, j'ai fait comme vous le compte de ce que doit coûter cette église, et, comme vous, je suis arrivé à deux millions, même à plus. Mais cela ne m'a point arrêté.

— Alors vous avez une fortune de dix-huit cent mille francs pour combler la différence.

— Pour toute fortune, j'ai 1,500 fr. que l'État me donne par an et mon casuel; mais j'ai, ce qui vaut mieux que l'argent, la volonté, et ce qui vaut mieux encore que la volonté, la foi.

M. Carteret secoua doucement la tête en homme peu disposé à escompter des valeurs de cette espèce.

— Vous trouverez peut-être des gens, continua le doyen, qui vous diront que la construction de notre nouvelle église est due à l'habileté du curé, cela n'est pas vrai, ce n'est pas à son habileté qu'elle est due, mais à ses prières. J'ai demandé, j'ai prié et j'ai été exaucé. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que ce serait l'image de la sainte Vierge qui surmonterait le pignon du grand portail, car si jamais nous voyons cette église s'élever, c'est à elle, c'est à sa bienveillante intercession que nous la devrons.

— Si la sainte Vierge est dans l'affaire, interrompit l'architecte.

Mais ce mot n'était pas lâché qu'il eût voulu le retenir; ne pouvant le reprendre, il s'efforça au moins d'en atténuer l'effet.

— Pardonnez cette gaminerie, dit-il, elle a été irré-

fléchie et involontaire; j'ai cédé au mauvais esprit parisien de ma jeunesse, dont je ne peux pas me dépouiller.

— Je sais que vous n'avez pas la foi, et personne ne le regrette plus que moi mais je ne désespère pas de vous : il y a trop de sentiment religieux dans votre talent pour qu'il n'y ait pas un peu de ce sentiment dans votre âme.

— Monsieur le curé, j'ai un ami qui est à mes yeux un écrivain de grand talent; cet ami a une petite fille de deux ans avec laquelle il joue toute la journée, se faisant plus enfant qu'elle, se roulant sur le gazon, marchant à quatre pattes, berçant des poupées, et pour elle parlant la langue des nourrices « petite fille bobo à son neznez; bon nanan pour la petite fille à son papa. » Cela se renouvelle presque chaque jour, du matin au soir. La nuit, mon ami se met devant sa table de travail, et il écrit des pages désolées, qui fouillent les plaies de notre monde et les mettent à nu. Je suis un peu comme mon ami, seulement dans un sens opposé : je n'ai pas la foi, et je peux cependant construire une église qui inspire des sentiments religieux à ceux qui entreront sous ses voûtes.

— J'en suis convaincu, et voilà précisément pourquoi je vous demande de diriger la construction de la nôtre. Que vous soyez arrêté par la disproportion que vous voyez entre nos recettes probables et nos dépenses certaines, je le comprends. Mais il ne faut pas vous exagérer cette difficulté. Je vous ai dit que la main de

Dieu s'était étendue sur nous, je vous le répète ; elle a donné, elle donnera encore, elle donnera toujours, tant qu'il sera nécessaire. Vous verrez ce que peut la charité lorsqu'on sait la solliciter et lui faire rendre ce qu'exige une idée généreuse. Notre pays est riche ; les nobles, les paysans, tout le monde donnera : et, pour ne citer qu'un nom, je suis certain d'obtenir de mademoiselle Pinto-Soulas tout ce que je demanderai. Nous avons trois cent mille francs certains, c'est plus qu'il n'en faut pour commencer ; le reste viendra à mesure que les besoins naîtront. Ce qui coûte cher, n'est-il pas vrai, c'est la sculpture, les peintures, les vitraux. De cela, nous n'avons pas à nous préoccuper actuellement, mais de la maçonnerie ; et il me semble qu'avec trois cent mille francs, cinq cent mille francs si vous voulez, on peut élever cette maçonnerie, c'est-à-dire l'église en pierre de taille sans un seul ornement, même sans la flèche. Si nous pouvons faire cela, et je le crois, la commune et le département n'auront rien à dire ; ils auront leur église ; le reste sera mon affaire, c'est-à-dire celle de la charité.

Les prêtres ont une manière de comprendre et de traiter les affaires qui ressemble en plus d'un point à celle des femmes ; avec eux rien de précis, rien de régulier, mais en tout le système de l'imprévu, des biais et des expédients ; ils vont par sauts et en zigzag, avancent lentement, se mettent à courir, reviennent sur leurs pas, hésitent devant une taupinière avec des timidités invincibles, franchissent d'un bond et sans

sourciller les précipices, se retranchent à chaque instant derrière leur faiblesse ou leur ignorance, abandonnent la partie, la reprennent et repartent subitement en casse-cou, mêlent tout, brouillent tout, et finalement font si bien qu'ils en viennent à donner une sorte de vertige à leurs adversaires fatigués et désorientés.

Ce fut ainsi que l'abbé Guillemittes en usa avec l'architecte ; et celui-ci qui, tout d'abord, était résolu à résister, finit petit à petit par céder et, de guerre lasse, se rendre. En somme, l'affaire pour lui se réduisait à deux situations : dans la première on obtenait les nombreuses souscriptions espérées par le curé, et alors il pouvait construire l'église réalisant les idées que depuis longtemps il caressait ; dans la seconde, au contraire, on en était réduit aux seules ressources de la commune et du département, et alors il s'en tenait à une cage de pierre nue et simple. Pour n'être point entraîné, il n'y avait qu'à s'en tenir strictement à cette division dans l'église : une bâtisse qui ne deviendrait un monument que si les circonstances le permettaient.

X

L'hiver fut employé par l'abbé Guillemittes à réunir dans sa seule main les pouvoirs nécessaires pour être maître absolu de l'entreprise, et, comme il eut grand soin de laisser au maire toutes les apparences de l'autorité, il réussit assez facilement dans cette tâche délicate. Puis on discuta les plans ; on passa les marchés avec les entrepreneurs ; on commença les approvisionnements de matériaux ; on creusa les fondations, et le 1er avril, par une belle journée de printemps, monseigneur Hyacinthe arriva à Hannebault pour poser et bénir la première pierre de la nouvelle église.

Les prêtres du canton avaient été convoqués pour assister leur évêque, mais le cérémonial avait éte ré-

glé de telle sorte par l'abbé Guillemittes que, lui, curé d'Hannebault, devait rester effacé, tandis que, dans tout et partout, le maire serait au premier rang : « N'est-il pas juste, avait-il dit hautement, que l'honneur revienne à celui qui a été à la peine ; si nous avons une église neuve, il faut en remercier celui à qui nous la devons. »

Aussi, M. Maridor était-il rayonnant de gloire, jamais son col n'avait paru plus haut ni plus raide, et son écharpe s'étalait si majestueusement sur son large ventre qu'elle cachait sous ses plis tricolores le gilet jusqu'au bouton le plus haut et le pantalon jusqu'aux poches; ainsi cuirassé des hanches aux oreilles, il n'avait gardé un peu d'élasticité que dans les bras et dans les jambes.

Par son ordre, les pompiers s'étaient mis sous les armes, et depuis le matin on les voyait passer et repasser par les rues, précédés de la musique qui jouait continuellement le même air; devant leurs casques brillants, la foule des paysans accourus de tous côtés s'écartait ébahie, tandis que sur les portes des cabarets de jeunes gars regardaient avec une admiration envieuse les mortels privilégiés qui soufflaient orgueilleusement dans des trompettes à coulisse.

Après la messe, qui fut célébrée dans la vieille église, on se rendit en procession aux tranchées des fondations, et il y eut à cette occasion une marche de flanc qui fit le plus grand honneur aux pompiers ; ils se rangèrent autour du clergé n'ayant perdu que trois

hommes dans cette manœuvre périlleuse et au commandement « P'rrrtez arrrmes ! » on entendit les capucines sonner pendant plus de deux minutes. Puis, la musique, changeant d'air pour la première fois se mit à jouer un morceau de la *Sirène :*

O Dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande.

Cela n'était guère en situation, mais comme on tenait à briller devant « les autorités religieuses, militaires et civiles des divers ordres » on était obligé de prendre ce qu'on savait le mieux.

Cependant, la cérémonie s'accomplissait. Au moment de la bénédiction, le capitaine commanda « genou terre, » les tambours battirent aux champs et le maire fut si profondément troublé qu'il poussa un « Vive l'Empereur ! » que l'abbé Guillemittes, placé près de lui, arrêta heureusement à moitié.

Son tour était venu de sceller aussi la pierre, et l'évêque lui passa la truelle, mais, n'étant point encore remis de son trouble, agité, d'ailleurs, par la pensée que, sous cette pierre, se trouvait une plaque de cuivre, portant une inscription latine, dans laquelle on parlait de lui en le qualifiant de « *hujusce parochiæ magistratus præcipuus,* » il prit la truelle d'une main tremblante, et, l'ayant plongée dans l'auge comme eût fait un vrai maçon, il répandit sur son pantalon toute sa charge de mortier.

Par bonheur, ce malencontreux accident passa ina-

perçu pour la majorité de ses administrés, car à ce moment même on leur faisait une distribution de petits bouquets formés de fleurs printanières violettes, primevères et pervenches, et d'un autre côté on donnait la liberté à une douzaine de pigeons blancs qui, effrayés par le bruit de la foule, s'envolaient en piquant droit dans l'azur, comme s'ils voulaient monter au ciel.

Au milieu de la satisfaction générale, deux visages seuls portaient l'empreinte du chagrin ou de la préoccupation : l'un était celui de l'abbé Pelfresne, l'autre celui de l'abbé Lobligeois ; l'abbé Pelfresne pleurait sa vieille église qui allait fatalement disparaître ; l'abbé Lobligeois enviait l'église neuve qui allait s'élever.

— Si j'étais resté curé d'Hannebault, pensait l'un.

— Si j'avais été nommé, pensait l'autre.

Mais tandis que le vieux doyen courbait la tête et marchait écrasé sous sa résignation, le curé de Rougemare la relevait; blessé, meurtri, ulcéré, plein de regrets et plus encore d'envie, il n'était ni abattu, ni découragé ; et, si l'abbé Guillemittes avait, à ce moment, rencontré ses yeux, il eût été averti qu'il avait près de lui un ennemi résolu avec lequel il devrait compter un jour.

DEUXIÈME PARTIE

I

Trois années s'écoulèrent avant qu'on pût célébrer la messe dans la nouvelle église, et encore pour risquer cette cérémonie, fallut-il la fièvre d'impatience, qui, depuis la pose de la première pierre, dévorait l'abbé Guillemittes. Le gros œuvre, murailles, colonnes, contreforts, voûtes, flèche, existait, il est vrai, dans un état suffisant d'avancement, mais le reste n'était encore que désordre et confusion ; tout était commencé, et, à l'exception de la voûte, rien n'était terminé.

Sur cinq grandes verrières qui devaient éclairer le sanctuaire, trois seulement étaient posées ; les ouvertures pour les deux autres, ainsi que pour vingt-deux fenêtres sur vingt-quatre, étaient fermées par des châssis de bois vitrés de mauvais verres de rebut. A la

place du maître-autel dessiné au plan avec de riches sculptures, des reliquaires, un tabernacle, se dressait une sorte de long coffre en sapin, et cependant, derrière ce coffre informe, une des nombreuses ogives ménagées dans l'épaisseur du mur, était déjà décorée de ses ornements et elle restait là toute seule, attendant qu'on lui donnât les dix-neuf sœurs qui devaient l'accompagner. Tandis que le sol n'avait encore pour dallage que les rognures de la pierre amagalmées tant bien que mal avec la poussière du ravalement, la décoration polychrome d'une des travées des bas côtés était complète, si bien que le curieux qui levait les yeux vers la voûte azurée, parsemée d'étoiles d'or, ou qui suivait le dessin des arabesques, des entrelacs et des fleurs, courait grand risque de se butter à chaque pas. A l'extérieur du monument, il en était comme à l'intérieur. La flèche était couronnée de sa croix dorée, mais le dégrossissement de la tour carrée qui la supportait n'était même pas encore entamé. L'une des petites portes du grand portail était ferrée de ses brillantes ferrures et le tympan qui la surmontait était sculpté dans son entier, ainsi que les voussures qui l'abritaient de ses feuilles fleuronnées, mais les autres portes n'étaient encore closes qu'avec des palissades, et les pierres de tout le portail attendaient le ciseau des sculpteurs. A chaque pas, dans chaque chose, ensemble ou détail, ces contrastes se présentaient partout si frappants que c'était à croire que cette église n'avait été construite que pour donner un échan-

tillon complet de ce que peut faire l'architecture religieuse.

Et pendant ces trois années pourtant, l'abbe Guillemittes n'avait épargné ni son temps ni ses peines pour imprimer aux travaux une vigoureuse impulsion. Entré au chantier le matin avant tout le monde, il avait chaque jour régulièrement, par n'importe quel temps, donné lui-même le signal de l'appel des ouvriers. Pas une pierre n'avait été mise en place sans qu'il ne l'eût auparavant visitée, et celles qui ne lui avaient pas passé par les mains lui avaient au moins passé sous les yeux. A l'arrivée des matériaux, il s'était toujours trouvé là pour en vérifier la qualité et au *levage* de chaque pierre, il s'était trouvé là aussi pour le diriger; la soutane retroussée dans la ceinture, il suivait les ouvriers pas à pas, et, quand sur les plans inclinés on avait besoin d'un coup de main, il n'avait pas peur de prendre une pince de fer pour chasser un rouleau ou pousser lui-même de l'épaule contre la pierre qui ne voulait pas avancer. Il ne quittait les maçons que pour courir aux sculpteurs et, à chaque instant, sur les échelles, sur les ponts volants, sur les échafaudages, on voyait sa soutane noire passer au milieu des chemises blanches des maçons. Au moment où ceux-ci se croyaient débarrassés de sa surveillance, il apparaissait tout à coup, et même pendant les instructions religieuses, il n'était pas rare qu'il sortît de la vieille église, le catéchisme à la main, pour venir à pas étouffés sur-

prendre un ouvrier : alors le mauvais bloc de pierre qu'on allait cacher dans l'épaisseur du mur était rejeté au rebut et le lit de mortier qu'on avait l'intention d'économiser prenait son épaisseur réglementaire.

Aussi l'incohérence qui se montrait dans l'ordre des travaux ne provenait-elle pas d'un défaut de direction. Voulue, au contraire, et cherchée, elle était le résultat d'un système qui avait pour but de fournir une partie des fonds nécessaires à l'entreprise.

Les dépenses probables de cette entreprise devant approcher de deux millions, et les recettes certaines à prendre sur la commune et le département ne pouvant en aucun cas dépasser trois cent mille francs, le curé pour mener son œuvre à bonne fin s'était trouvé obligé de se procurer lui-même les quinze ou seize cent mille francs de différence. Or, comme un traitement de quinze cents francs ajouté à une fortune personnelle qui était nulle, ne lui permettaient pas de compter sur ses économies, il n'avait eu de ressources à attendre que de la charité publique. Mais, à notre époque, c'est un rude labeur que de réunir plus de 1,500,000 fr., sou à sou, franc à franc, par de simples appels à la charité. Depuis quarante ans, les curés bâtisseurs ont tant usé de ces appels, concurremment avec les différents ordres religieux, que la piété des fidèles a largement payé le droit de rester insensible aux invitations les plus éloquentes et de se réfugier derrière les mots inexpugnables : « Mille regrets, j'ai

donné hier. » L'abbé Guillemittes, avec son expérience pratique des choses de la vie, savait que c'était cette réponse qui l'attendait bien souvent, s'il élevait tout simplement la voix pour crier dans l'univers religieux : « Je bâtis une église et pour exciter le zèle et déterminer les sacrifices, je mets mon espoir dans les paroles d'Ochosias : N'est-il pas un Dieu en Israël? » Aussi, tout en n'écartant pas cette méthode primitive, avait-il organisé concurremment avec elle une série de moyens empruntés à un autre ordre d'idées, moyens qui, en partageant la matière exploitable en plusieurs catégories et en appliquant à chacune d'elles un procédé particulier, ne devaient laisser aucun filon inexploré.

La première de ces catégories se composait naturellement de tout le monde, c'est-à-dire de ceux qui, riches ou pauvres, grands ou petits, tiennent par la pratique, la naissance ou la tradition à la religion catholique, car il n'est pas un membre du clergé français qui ne sache ce que vaut un sou multiplié par 40 millions qui se multiplient eux-mêmes par 52 dimanches. C'est sur ce pauvre petit sou à l'apparence modeste qu'on a fondé le rachat des Chinois, la propagation de la foi et autres œuvres qui ont réuni des centaines de millions. L'abbé Guillemittes avait donc commencé par organiser la récolte du sou dans toutes les paroisses de France qui avaient bien voulu mettre un plat ou un tronc à sa disposition ; puis il l'avait accompagnée de quêtes dans les écoles, dans les cou-

vents, dans les ateliers, dans les maisons particulières, partout où il avait pu trouver des quêteurs de bonne volonté, et, enfin, il l'avait complétée par un vaste système de publicité et de correspondance reposant sur des appels à la charité et des circulaires adressées aux personnes pieuses pour leur offrir toutes sortes d'avantages spirituels en échange d'une obole. Mais, comme cette correspondance à entretenir avec la France entière était un labeur trop lourd et trop absorbant pour les nombreuses occupations dont il était déjà accablé, il s'en était déchargé sur un vicaire qu'il avait longtemps cherché et qu'il avait eu, à la fin, l'heureuse chance de découvrir au séminaire de Condé. Ancien commis au bureau des hypothèques et entré dans les ordres à trente-cinq ans seulement, parce qu'il avait dû, pendant de longues années, économiser sur son misérable traitement une somme suffisante pour payer ses études, l'abbé Colombe s'était précisément trouvé l'homme qu'il fallait pour ce genre de travail. Avec un esprit simple, c'était une nature excellente, un caractère facile et docile, une âme tendre, profondément religieuse, tourmentée du besoin de se donner. Appelé sur la demande du doyen au vicariat d'Hannebault, il avait été bientôt mis dans la confidence des merveilles projetées, et, n'apercevant dans la tâche qu'on lui offrait qu'une occasion providentielle de travailler, lui obscur, lui indigne « à la gloire de Marie, » il s'était voué à cette tâche avec la foi et l'enthousiasme d'un martyr. Aussitôt qu'il avait

accompli les petites besognes d'église, baptêmes, enterrements, confessions, instructions religieuses que le curé lui abandonnait, il revenait vite s'enfermer dans le bureau qui lui avait été préparé au presbytère, et là, du matin au soir, souvent jusqu'à une heure avancée dans la nuit, il restait courbé sur sa table à écrire des lettres, à copier des adresses dans l'*Almanach du commerce*, à coller des timbres-postes, à tenir la comptabilité des lettres et des sommes qu'il recevait. Pour lui venir en aide, et un peu aussi pour activer son travail et par là hâter l'arrivée des fonds, le doyen avait fait autographier des milliers de circulaires qui devaient s'expédier tout simplement après avoir été mises sous bande. Mais l'abbé Colombe, pensant que cette façon de solliciter la charité n'était point conforme aux règles d'une rigoureuse politesse, avait réservé les circulaires pour les gens de peu, ceux que leur instruction ne rend pas aptes à distinguer les nuances. A ceux qui lui paraissaient valoir des égards particuliers il écrivait des lettres qu'il faisait signer par le doyen dans les grandes circonstances, ou qu'il signait lui-même comme délégué dans les cas moins solennels. C'était une affaire capitale que ces décisions à prendre : enverrait-il une circulaire, une lettre du doyen ou une lettre du vicaire? Et comme pour ce choix les indications que lui fournissait son almanach étaient insuffisantes, il se livrait à des efforts d'imagination qui lui donnaient la fièvre, et la nuit le faisaient rêver haut. En principe, il avait admis que tous les fonctionnaires

et tous les noms à particule avaient droit à une lettre du doyen, mais, dans le commerce, l'industrie, combien d'embarras et d'incertitudes ! M. Petitcollas, marchand de grains, était peut-être millionnaire et, dans ce cas, par respect pour sa haute position sociale, c'était une lettre du doyen qu'il fallait lui envoyer : mais peut-être aussi n'était-il que simple grainetier assiégé par les huissiers, et alors il ne méritait qu'une circulaire. Que d'anxiétés, que d'angoisses, et quelquefois même que de remords pour un homme scrupuleux ! En face de sa table, sur la muraille il avait, attachée par les quatre coins, une grande image de la sainte Vierge, et, quand il était à bout de raisonnements, d'inductions, de calculs, il levait les yeux vers elle, et par une courte prière lui demandait l'inspiration : circulaire ou lettre ? Après cela, reconforté, il se remettait au travail plus tranquille. Lorsqu'il avait un moment de répit, ce qui était rare, il s'étudiait à varier ses formules de lettres et même parfois « à tourner des vers à la gloire de Marie ; » mais pour les vers il s'en occupait seulement pendant ses courses à travers champs, lorsqu'il allait visiter les malades, car le vers, comme il le disait lui-même, « demande trop de temps, surtout la rime ; » et cependant ses rimes il ne les exigeait pas très-riches, témoin ce quatrain :

Marie, reçois notre offrande,
Oui, nous voulons t'aimer de l'amour le plus tendre.
Et ton nom, dans nos cœurs tracé,
N'en sera jamais effacé.

Ce n'était pas du Lamartine pour la forme, il le reconnaissait humblement, mais, n'ayant pas de vanité d'auteur, il n'attachait de prix qu'à l'inspiration, et la sienne était sincère. Quand il ne cherchait pas des rimes ou des formules de lettres, il cherchait comment il pourrait arriver à étendre sa correspondance au delà du cercle trop étroit que lui offraient les cinq cent milles adresses du Didot, car chaque jour il consommait une quantité considérable de ces adresses, et le moment approchait où, hélas! elles seraient épuisées. Heureusement il reçut la grâce d'être inspiré avant ce moment néfaste, et, après mille combinaisons adoptées un jour, rejetées le lendemain, il en inventa une qui montre si pleinement l'ardeur et la naïveté de sa foi qu'elle doit avoir ici quelques mots d'explication. Il acheta au rabais plusieurs milliers de petites images pieuses, et chaque matin il en mit sous enveloppe une vingtaine à la poste. L'adresse, à la place du nom du destinataire, portait : « A une dame charitable de la rue... » avec l'indication de la ville, et au-dessous une mention ainsi conçue : « Recommandé aux soins pieux de Monsieur le facteur. » Sur le dos de l'image était imprimée une courte circulaire qui disait : « Je vous envoie, madame, par la main inspirée d'un facteur, la présente image de la très-sainte Vierge. Elle vous apprendra que, dédiée à la mère de Dieu, s'élève à Hannebault, une église qui, pour être achevée, a besoin de votre offrande. Oh! je le sais, les temps sont malheureux, mais que viens-je de-

mander? Une obole ! Et contre quels avantages spirituels? » Ces avantages consistaient en messes, prières, neuvaines, qu'il offrait personnellement en échange de l'obole. De sa propre bourse et moyennant quarante sous, grosse dépense pour son petit traitement, il affranchissait chaque jour ces vingt images, et il attendait, plein d'espérance dans la main inspirée du facteur. Lorsqu'il exposa ce projet à l'abbé Guillemittes, qui avait pour règle de ne refuser rien, ni choses, ni idées, il s'excusa de n'avoir pas pu trouver mieux : « Sans mes douleurs d'estomac, dit-il, j'aurais peut-être su prendre de meilleures dispositions ; mais que pouvez-vous attendre d'un indigne collaborateur, incapable par ses douleurs physiques de concentrer une idée et de la suivre? » En effet, le pauvre garçon, par les privations qu'il avait imposées à sa jeunesse, par les jeûnes et la mauvaise nourriture, s'était donné une inflammation du pylore qui le faisait d'autant plus souffrir qu'il se traitait lui-même. Au lieu d'attribuer sa maladie aux causes naturelles qui l'avaient progressivement amenée, il croyait qu'en se promenant par une soirée d'été sur les bords de la rivière, il avait avalé un insecte volant, et que c'était cet insecte qui, s'étant établi dans son estomac pour y pondre ses œufs, avait donné naissance à toute une famille sans cesse renaissante qui le dévorait lentement. « Je sens leurs pattes, » disait-il. Et comme au printemps ses douleurs redoublaient, on l'entendait quelquefois murmurer : « L'éclosion,

l'éclosion. » Contre cette fourmilière ses remèdes étaient l'aloès, la moutarde blanche et autres drogues purgatives qui, en l'affaiblissant, augmentaient son mal. Mais, acceptant ce mal comme une expiation sur la terre de ses péchés, il ne se plaignait que d'une seule chose, qui était d'avoir l'intelligence trop faible pour rendre des services actifs à son curé. Après seize heures, dix-huit heures de travail assidu, il se gourmandait de céder à la fatigue, et le lendemain, au déjeuner, il s'excusait sur sa mauvaise santé : « Vous m'avez peut-être entendu fermer ma porte de bonne heure hier, disait-il, mais à dix heures j'ai été pris de crampes d'estomac, et à minuit, malgré mes efforts, j'ai été obligé de quitter le bureau : je suis décidément un pauvre homme. »

Si nombreuse que soit la catégorie des âmes sensibles qui trouvent, sans se lasser ou s'épuiser, une aumône pour toutes les misères ou une offrande pour toutes les œuvres pieuses, elle n'embrasse point, par malheur, l'humanité entière. A côté des cœurs tendres qui répondent à tous les appels, de quelque côté qu'ils viennent, de loin ou de près, d'un ami ou d'un inconnu, d'un facteur inspiré ou d'une annonce de journal, il y en a d'autres plus durs, qui ne s'ouvrent que difficilement et sous une main habile. L'abbé Guillemittes le savait, et il savait aussi, pour avoir fait une longue étude de la charité, que la demande qui s'applique à une chose particulière a beaucoup plus de chance d'être favorablement accueillie que celle qui

porte sur une chose générale. Quêter pour une église c'est bien vague, car une église est bien grande quand on ne peut pas la donner tout entière. Tandis qu'une colonne, une rose, une fenêtre dans une église, cela se précise, se voit et, par cela seul, prend aussitôt un intérêt particulier. D'ailleurs rien n'est plus facile en la ramenant à ces proportions, que de mettre d'accord sa générosité avec sa fortune ; selon qu'on est plus ou moins riche on offre la sculpture d'un tympan ou celle plus modeste d'un chapiteau, et alors tympan ou chapiteau devient pour ainsi dire notre propriété, nous sortons de la tourbe des donateurs, ce qui est presque toujours une satisfaction, car, si l'on entre volontiers dans une société anonyme pour gagner de l'argent, on préfère la forme nominative lorsqu'il s'agit d'en donner. C'était pour ces cœurs durs, qui raisonnent et calculent, que chaque partie de l'église détachée de l'ensemble avait été en quelque sorte mise en adjudication : le baron Friardel, forcé par sa position de député à des largesses que blâmait sa conscience de père de famille, s'était engagé à donner un autel ; le receveur général une colonne ; le séminaire, où l'abbé Guillemittes avait été professeur, une statue de saint Cénéri ; le sous-préfet un vitrail ; mademoiselle Pinto-Soulas trois verrières du sanctuaire ; le président du tribunal une rose de la voûte ; le comte de... une cloche ; le marquis de... une porte ; celui-ci telle chose, celui-là telle autre.

Enfin, comme plus profondément encore enfoncée

sous l'égoïsme, se trouve une dernière classe qui ne cède ni aux appels faits en termes généraux, ni à ceux qui lui sont adressés personnellement, mais qui toujours cherche à s'échapper par de faux-fuyants : « je ne me rends pas compte de ce que vous désirez, attendons, nous verrons plus tard, » un troisième moyen avait été mis en œuvre. « On ne se rendait pas compte, cela était tout naturel ; mais il était bien facile de s'éclairer en venant visiter l'église qui, heureusement, se trouvait assez avancée dans toutes ses parties pour qu'on pût choisir avec modèle à l'appui, ce qu'on voulait offrir. » Et alors, les récalcitrants, pris dans leurs propres piéges, devaient se laisser promener devant chaque colonne, chaque vitrail, chaque chapiteau, en écoutant un cicerone terriblement habile à en faire valoir les mérites. « Cette ogive derrière le maître-autel était une chose exquise, une merveille qui tromperait les artistes du treizième siècle, s'ils pouvaient revenir au monde, et cependant l'exécution n'en était pas très-coûteuse. Précisément la place voisine était encore libre, ce qui était véritablement une grâce de la Providence, car cette place était la mieux éclairée et la plus apparente ; aussi tout le monde voulait-il la prendre, mais tout le monde n'était pas admis ; on ne la donnerait qu'à une personne qu'un grand nom, une grande position sociale ou tout au moins de grandes vertus rendraient digne d'occuper cette situation privilégiée. » Si le visiteur ne se sentait pas les vertus nécessaires pour l'ogive, on lui montrait un

vitrail. « Sans doute le vitrail coûtait un peu plus cher que l'ogive, mais aussi c'était un vitrail; la peinture sur pierre n'était pas à l'abri du temps, la peinture sur verre était éternelle ; cet avantage n'était pas le seul : un des médaillons sur la dernière ligne (car les vitraux se lisent comme les livres de gauche à droite et en commençant par le haut de la fenêtre), un des médaillons était réservé au portrait du donateur; ainsi la femme en robe bleue agenouillée sur un prie-dieu orange, était madame la sous-préfète, dont l'image et le nom passeraient à la postérité la plus reculée. Des hommes mettaient leur gloire à avoir le nom de leurs ancêtres inscrit sur le mur de la salle des croisades ; dans la suite des âges ne serait-ce pas une gloire plus grande et plus belle d'avoir le sien inscrit dans la maison de Dieu ? quelle noblesse vaudrait celle-là ! » Résistait-on à l'orgueilleuse espérance de passer à la postérité avec des cheveux jaunes et un manteau rouge, on vous proposait une colonne; la colonne vous laissait froid, un chapiteau; le chapiteau ne vous disait rien, un ange aux blanches ailes s'envolant sur un ciel d'azur et déployant dans son vol une légende laudative. Il n'y avait qu'à choisir. Pour choisir, qu'à regarder. Tous les goûts pouvaient se satisfaire. Toutes les bourses pouvaient se contenter depuis les plus lourdes jusqu'aux plus légères, car les offrandes, quelles qu'elles fussent, étaient reçues avec un cœur également reconnaissant. Avant la fin de la promenade, l'œil se laissait tirer par ces modèles de

charité et le cœur devait s'attendrir, la vanité se gonfler. Si le baron Friardel avait donné un autel, on était de meilleure noblesse que lui, et l'on donnerait un tabernacle qui serait payé avec un argent provenant d'une source pure. N'était-ce pas le comble de l'orgueil qu'une sous-préfète eût donné un vitrail? On le lui montrait en donnant une verrière.

II

Malgré la vigueur régulière et continue avec laquelle ces différents moyens avaient été mis en pratique, la situation financière de l'entreprise était mauvaise, et, ce qui n'était pas moins grave, la position de l'abbé Guillemittes était menacée de différents côtés à la fois, car successivement il s'était brouillé avec l'architecte, fâché avec le maire et mis en hostilité déclarée avec l'évêque.

En voyant qu'on s'engageait de plus en plus dans une route toute différente de celle qui avait été convenue, l'architecte, après des observations sans cesse répétées, s'était retiré.

Il l'avait fait simplement, amicalement même jusqu'à un certain point, c'est-à-dire en offrant au curé ses con-

seils et ses dessins toutes les fois qu'il en serait besoin, mais enfin il s'était ostensiblement retiré, et le doyen d'Hannebault, pour être maître absolu, avait dû le remplacer par un sien neveu, jeune homme de seize ans, tombé depuis peu à sa charge. Bien entendu, à cet âge, Hubert Guillemittes n'était pas architecte ; mais, comme il avait commencé des études en vue d'embrasser cette profession, et comme pendant la maladie de langueur de son père, entrepreneur dans le Midi, il avait dirigé les travaux de celui-ci, il s'était trouvé, par cette éducation première et par l'expérience pratique qu'il avait ensuite acquise, à peu près apte à faire un surveillant pour les travaux de l'église, alors surtout que ces travaux étaient déjà avancés et qu'on lui mettait aux mains les plans et devis de M. Carteret.

Après la rupture avec l'architecte était venue celle avec le maire. Lorsque M. Maridor avait vu que ce n'était pas *son* église que l'on construisait, mais celle du curé, lorsqu'il s'était aperçu que les entrepreneurs l'envoyaient promener lui maire, lui Maridor, tandis qu'ils étaient chapeau bas devant le curé, lorsqu'il avait compris que, bien qu'on eût soin de lui faire tout ordonner et tout signer, il n'avait en réalité d'autorité que sur le papier, il n'avait pu supporter longtemps cet excès d'humiliation, et, sans se compromettre ou se risquer, ce qui n'était point dans sa nature prudente, il avait cherché tous les moyens de se venger. Aidé de M. Prétavoine, un banquier, dont la femme, dévote de profession, était dirigée par l'abbé Lobli-

geois, il avait commencé par critiquer la direction imprimée aux travaux, ce qui était facile; puis, comme cette direction et les sommes dépensées ou engagées permettaient toutes les accusations, il n'avait pas eu de mal à changer les dispositions du conseil envers le curé, de telle sorte que celui-ci, pour se défendre, avait été contraint à une guerre d'expédients, de ruses et de détours. Encore, malgré sa souplesse dans ce genre de lutte, eût-il succombé s'il n'avait eu l'habileté de se ménager des alliés parmi les industriels protestants qui formaient la partie influente du conseil : ceux-ci, heureux de trouver un prêtre qui leur laissait toute liberté et n'entravait point la construction de leur chapelle, étaient heureusement venus à son secours et, le soutenant quand même, lui avait maintenu la direction qu'on voulait lui enlever. Qui pouvait prendre cette direction ? disaient-ils. Le maire. Mais comment le maire trouverait-il les cinq ou six cent mille francs nécessaires à l'achèvement des travaux? Tandis que le curé les trouverait, lui, ces six cent mille francs dans la charité publique et sans demander un sou à la commune, de sorte que celle-ci en fin de compte serait propriétaire d'une église valant plus d'un million, pour laquelle elle n'aurait dépensé que deux cent mille francs. Sur les commerçants, sur les paysans, ce calcul était d'un grand poids et il écrasait les tracasseries du maire et de M. Prétavoine.

Enfin, après la rupture avec l'architecte et avec le maire était arrivée celle avec l'évêque, et plus grave

celle-là que les deux autres, car si, dans le présent, elle n'avait encore amené qu'une querelle extrêmement vive, dans laquelle les mots de « suspension et de déposition » avait été prononcés d'un côté, et de l'autre, en réponse à ces menaces, ceux « d'appel comme d'abus et de recours à la décision du Saint-Siége, » elle était grosse de dangers pour l'avenir. En effet, lorsque monseigneur Hyacinthe, éclairé par les rapports de l'abbé Lobligeois, avait vu qu'il s'était laissé tromper dans l'affaire de l'église d'Hannebault, il avait conçu, pour celui qui lui avait fait jouer le rôle d'une dupe et d'un compère, lui son évêque, son bienfaiteur et son ami, un de ces vigoureux ressentiments ecclésiastiques qui attendent prudemment leur heure, mais qui, le jour où cette heure sonne, ne sont que plus terribles dans leur explosion.

Bien que cette position, au milieu d'adversaires décidés, obligeât l'abbé Guillemittes à toutes sortes de ménagements et gênât sa liberté d'allure, elle n'ébranlait nullement sa foi dans le succès de son entreprise. Lorsqu'il avait pris cette lourde charge de construire son église, il n'avait pas eu la naïveté de s'imaginer que sa route descendrait jusqu'au bout semée de roses et de fleurs, il savait qu'il blesserait bien des vanités, qu'il s'attirerait bien des inimitiés, et l'hostilité du maire comme celle de l'évêque, n'était pour lui que des accidents prévus de loin. C'était là un mal nécessaire avec lequel il fallait vivre en le prenant par la patience et en le traitant par une politique douce et prudente.

Mais ce qui, plus que ce mal, l'inquiétait et le tourmentait, c'était sa situation financière qui. chaque jour, depuis que les crédits de la commune et du département étaient absorbés, avait été s'aggravant. Comme il arrive souvent dans les affaires de construction, les entrepreneurs s'étaient montrés faciles et coulants au début, et c'était seulement lorsque leurs travaux avaient approché de la fin qu'ils avaient commencé à changer de physionomie et à devenir exigeants.

Pendant assez longtemps, il était parvenu à satisfaire tant bien que mal ses petits créanciers : l'argent des quêtes, celui des images pieuses, quelquefois même celui qu'il venait de recevoir pour un vitrail et que, par un virement hardiment pratiqué, il appliquait à un tout autre emploi, avaient à peu près suffi à cette tâche. Mais ils y avaient suffi en épuisant ses ressources ; et, à côté des petits créanciers, il y avait les gros, qui, eux aussi, commençaient à parler souvent de règlement de compte. Comment opérer ce règlement, alors que les rentrées ne se faisaient que rarement et difficilement? Sans doute, en arrêtant certains travaux qu'il traçait chaque semaine, ceux des sculpteurs notamment, il verrait assez promptement son encaisse s'augmenter par l'afflux continu que lui versaient les différents canaux qu'il avait ouverts de tous côtés : les fonds monteraient dans sa caisse comme l'eau monte dans un étang quand on ferme la vanne qui alimente le moulin. Mais ce moyen, il ne pouvait pas l'employer.

Sous quel prétexte plausible? On le verrait aussitôt sans ressources. Son crédit serait ruiné. Tous ses créanciers l'assiégeraient à la fois. Non-seulement ses créanciers, mais les donateurs. Et que répondrait-il à ceux qui, ayant offert et payé entre ses mains une rose ou une ogive, demanderaient pourquoi cette rose ou cette ogive n'était pas terminée? Il devait marcher quand même et toujours aller de l'avant. Il en était de lui comme du fabricant au-dessous de ses affaires qui ne peut arrêter sa fabrication que le jour où il est décidé à déposer son bilan, avec cette seule différence que, pour lui, il n'y avait pas de bilan et que s'il était jamais forcé d'arrêter, ce n'était pas la faillite, mais la banqueroute. Qu'il hésitât seulement une minute et c'était la guerre déclarée avec ses ennemis, avec le maire, avec l'évêque, qui, jusqu'à présent tenus en respect, se jetaient alors sur lui et l'accablaient.

Il marchait donc, mais il marchait sur la corde raide sans apercevoir son but noyé dans la brume, et, s'il était ferme dans la journée, toujours maître de lui, dominant ses difficultés et ne se laissant jamais dominer par elles, la nuit, bien souvent, il se réveillait en sursaut avec l'horrible sensation que son pied avait glissé et qu'il tombait dans le gouffre.

III

Ce fut dans ces tristes conditions qu'eut lieu la dédicace de la nouvelle église, et bien différente fut cette journée de la fête qui avait accompagné la bénédiction de la première pierre. Plus d'évêque sur son trône, mais, pour le remplacer, le chanoine le moins considéré de la cathédrale, délégué à cette cérémonie comme pour la rabaisser; plus de maire avec son écharpe splendide, plus de pompiers, plus de musique. Les prêtres du canton eux-mêmes n'avaient pas tous répondu à l'invitation qui leur avait été adressée, voulant par cette abstention faire leur cour à monseigneur, tandis que, d'un autre côté, par des attestations de maladie ou d'autres prétextes laborieusement trouvés, ils avaient cherché à ne pas se mettre tout à fait mal avec

leur doyen. Dans sa stalle, où il avait été amené par le bras encore vigoureux de dame Laïde, se tenait l'abbé Pelfresne ; il était tout à fait tombé en enfance, et sa voix chevrotante pouvait à peine articuler les quelques mots incohérents que lui fournissait sa mémoire éteinte ; mais ses yeux ne quittaient pas l'abbé Guillemittes, semblant le poursuivre comme s'ils avaient un reproche à lui adresser ou une recommandation à lui faire. Près de lui se tenait l'abbé Lobligeois qui, au lieu d'être morose et sombre, comme d'habitude, affectait, au contraire, une attitude dégagée; souriant à tous, on pouvait croire qu'il était dans son église et qu'il en faisait les honneurs à ses invités : de temps en temps il se renversait en arrière et il paraissait admirer la coupe du monument, l'harmonie de ses lignes, la pureté de son style, comme s'il en avait lui-même donné le plan et se mirait dans son ouvrage. Plus de pigeons mis en liberté, plus de distribution de fleurs aux paroissiens qui, ne sachant comment installer leurs chaises sur le sol raboteux, regrettaient leurs bancs en bois de l'ancienne église, et se bousculaient pour trouver une bonne place. Les bourgeoises, qui avaient sorti des armoires leurs belles toilettes, maudissaient le curé pour les avoir exposées à la poussière blanche de la pierre.

Le dîner lui-même n'égaya point cette sombre journée, et les charges du curé de Mulcent ne purent pas dérider les physionomies maussades des convives. Depuis que l'abbé Colombe était vicaire d'Hannebault,

c'était lui qui servait de cible aux railleries de son confrère, et, comme on pouvait impunément le bafouer sans que sa douceur se révoltât, tout le monde usait de lui comme on eût fait d'une balle qu'on envoyait et se renvoyait à tour de rôle; naturellement les plus grossiers étaient les premiers à ce jeu et frappaient le plus fort. Mais, pendant ce dîner, les esprits étaient ailleurs qu'aux mystifications, et le curé de Mulcent n'eut point tous les yeux sur lui lorsqu'il commença, comme à l'ordinaire, à attaquer le pauvre vicaire sur le chapitre des insectes, thème obligé de toutes les plaisanteries.

— Dites donc, Colombe, j'ai pensé à vous l'autre jour, fit-il en clignant de l'œil pour annoncer que sa charge commençait. J'étais dans une maison et, en attendant, je pris un livre sur la table, il traitait des métamorphoses des insectes. C'est curieux tout ce que la science a découvert dans ces bêtes microscopiques qui nous entourent et que nous absorbons avec l'air que nous respirons; car il paraît que nous pouvons les avaler sans nous en apercevoir.

— Croyez-vous cela vous, Colombe? interrompit le curé de Fromentel éprouvant le besoin d'appuyer sur cette plaisanterie qui ne lui paraissait pas assez lourde.

— Assurément, répondit le vicaire avec une parfaite bonne foi.

— Mon livre, poursuivit le curé de Mulcent, ne parlait pas de l'homme, mais seulement des insectes, car

ces animaux-là se dévorent entre eux. Ainsi il citait l'exemple d'une chenille dont le corps devient une sorte de réservoir pour certains insectes qui, sans tuer la chenille, se nourrissent de sa substance. Ce qui est le plus intéressant à étudier, paraît-il, c'est l'état de cette chenille dévorée toute vivante. Cela ne modifie pas son caractère, elle reste la meilleure chenille du monde, on peut la tourmenter de toutes les manières, elle ne se trouble pas et continue sa besogne avec une régularité exemplaire, sans se plaindre ou se révolter, seulement elle cherche à se débarasser de ses ennemis par des purgatifs. Ne dirait-on pas l'intelligence d'un homme ?

— Comment appelez-vous ce livre? demanda le vicaire au milieu des rires de ceux qui avaient écouté cette histoire.

— J'ai oublié le titre et aussi le nom de l'auteur, mais je chercherai ; et, si je le trouve, je vous offrirai ce volume puisqu'il paraît vous intéresser. Car cela vous intéresse, n'est-ce pas ?

— Beaucoup.

Comme le chanoine n'avait point fait le moindre compliment au doyen, dans le petit discours qu'il avait débité à l'église, on l'attendait au dessert. Il semblait impossible qu'il n'adressât pas quelques paroles de remercîment à celui qui avait élevé la nouvelle église.

Soit qu'il eût des instructions à ce sujet, soit que, par prudence, il préférât ne pas intervenir dans les querelles d'un curé adroit et d'un évêque tout-puis-

sant, il ne desserra les dents que pour manger. Et l'on allait quitter la table sans que le plus petit discours eût été prononcé, quand l'abbé Lobligeois se leva. Avant de se séparer, il demandait la permission d'adresser en son nom, et aussi au nom de tous ses confrères, les compliments les plus sincères à M. le doyen; son église était une merveille : elle montrait à tous ce que peut une foi ardente lorsqu'elle s'appuie sur de sérieuses études et sur un profond sentiment artistique ; comme catholique il était bien joyeux d'un succès qui affirmait la croyance de la contrée, et comme prêtre il en était fier, puisque ce succès était l'œuvre en tout, plan aussi bien que direction financière, d'un membre du clergé.

L'abbé Guillemittes était loin de s'attendre à ce petit discours dont chaque allusion avait été malignement soulignée, mais il n'avait point l'habitude de se laisser prendre au dépourvu, et tout de suite, il y répondit en renvoyant modestement les compliments qu'on lui adressait, aux membres du clergé qui, en quêtant avec zèle, avaient bien voulu alléger le poids de sa tâche ; puis, faisant la part de chacun des assistants dans les offrandes qu'il leur devait, il groupa ses chiffres de manière à montrer que celle de l'abbé Lobligeois, bien qu'il eût la paroisse la plus riche du canton, était de beaucoup la plus légère.

Sur cet échange de politesses, si rempli de cordialité, on se sépara, et tandis que M. le chanoine montait dans sa voiture de louage, chacun regagna sa paroisse,

en réfléchissant à l'hostilité du doyen et du curé de Rougemare et en se demandant comment elle se terminerait; ceux qui cheminaient plusieurs ensemble, discutaient les probabilités de la lutte, et l'on se divisait; les uns tenaient pour l'abbé Guillemittes, les autres pour l'abbé Lobligeois; au fond ce différent était bien affligeant, mais dans la forme il était plein d'intérêt, il faudrait voir : les deux adversaires avaient l'un et l'autre la main solide.

Resté seul, l'abbé Guillemittes se promenait dans son jardin, tâchant de bâtir dans sa tête l'article qu'il allait écrire le soir même pour célébrer la consécration de son église et réchauffer le zèle des donateurs en retard, lorsque son neveu vint le prévenir que le maître carrier qui avait fourni la pierre de taille de l'église l'attendait dans son cabinet.

— Je n'ai pas le temps; voyez vous-même ce qu'il veut.

— Il dit qu'il a besoin de vous parler en particulier, aujourd'hui même, et, comme je lui ai expliqué que vous étiez occupé, il m'a chargé de vous prier de vous déranger.

Ce maître carrier était un des plus gros créanciers du curé, mais il avait fait de si belles promesses lors de la signature du marché; et depuis pendant tout le temps des fournitures, il s'était montré toujours si accommodant pour les payements, que cette insistance qui, de la part d'un autre, eût inquiété l'abbé Guillemittes ne le troubla pas venant de celui-là. Fâché seu-

lement d'être dérangé dans son article qui se présentait bien, il se dirigea vers son cabinet.

— Hé bien, maître Suchard, qui me vaut le plaisir de votre visite ?

— Le plaisir est pour moi, monsieur le curé. Je suis venu rapport à votre fête.

— Vous avez voulu voir la cérémonie?

— La cérémonie, oui, bien sûr, mais vous surtout, rapport à la cérémonie s'entend, parce que, comme vous le savez, il y a des usages dans le bâtiment.

— Quels usages?

— Dame, tant qu'un bâtiment n'est pas occupé, il est aux entrepreneurs, mais, quand le propriétaire entre dedans, il est au propriétaire, et pour lors étant au propriétaire c'est qu'il est payé. C'est donc à dire, monsieur le curé, que, relativement à mes mémoires j'ai remis à votre neveu, vous me seriez encore redevable de 34,000 francs; et voyez-vous il ne faut que pas que vous ignoriez que les temps sont durs et que l'argent né roule pas.

— Allons donc, vous êtes riche comme Crésus.

— Je n'ai pas dit que j'étais pauvre; après avoir travaillé quarante ans, ça serait un malheur; j'ai dit que j'avais besoin d'argent, et, comme vous m'en devez, je viens tout bonnement vous en demander : je ne peux pas en demander à ceux qui ne m'en doivent pas, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien, on vérifiera vos mémoires et nous verrons.

— C'est qu'il faudrait voir tout de suite, car j'ai besoin d'argent, ce qui s'appelle vraiment besoin.

Le doyen essaya tout d'abord de traiter cette demande en riant, mais aux premiers mots il vit bien vite qu'elle devait l'être sérieusement et avec la plus grande prudence. Suchard n'était plus l'homme d'autrefois, qui se laissait prendre aux belles paroles; raide, impérieux, presque insolent, il voulait être payé et ne sortait pas de cet ultimatum : on lui devait 34,000 francs ; il lui en fallait 15,000 pour la fin d'avril, c'est-à dire dans un délai de douze jours, et le reste pour la fin de mai ; sans quoi l'huissier.

Ce fut donc son dernier mot, et, à la façon dont il fut prononcé et répété, le doyen comprit que l'exécution suivrait strictement la menace.

— C'est bien, dit-il, passez le trente avril, votre argent sera prêt.

— Et le trente et un mai?

— Le trente et un mai, je le crois aussi.

— Vous savez, monsieur le curé, une parole c'est un billet.

— Mieux qu'un billet, elle ne se laisse pas protester,

IV

A la façon dont l'entrepreneur avait fait sa demande, il était évident qu'il avait obéi à d'autres raisons qu'à des besoins d'argent, d'autant mieux que ces besoins d'argent se manifestant tout à coup n'étaient pas admissibles chez un homme notoirement millionnaire. Quelles étaient ces raisons? S'il était assez difficile de le dire, on pouvait au moins prévoir qu'elles avaient été inspirées par des influences étrangères, et par là elles n'étaient que plus redoutables. Suchard seul, Suchard tel qu'il avait été pendant trois années, on pouvait facilement en venir à bout, mais Suchard ayant quelqu'un derrière lui, Suchard instrument de l'évêque, du maire, de l'abbé Lobligeois ou de tout autre, il fallait prendre avec lui des précautions, ou

plutôt il n'y en avait qu'une possible, le payement.

Mais comment faire ce payement, comment trouver 15,000 francs pour le 30 avril, et 10,000 francs pour la fin de mai ? Sous l'aiguillon de l'inquiétude, l'abbé Guillemittes abandonna son projet d'article, et, voulant se rendre compte immédiatement de sa situation vraie, il monta chez l'abbé Colombe.

Celui-ci était au travail. Pour lui la journée qui venait de s'écouler était la plus heureuse que la Providence lui eût donnée depuis l'heure de son sous-diaconat où il avait prononcé son vœu irrévocable ; sans doute il regrettait que monseigneur n'eût pas assisté à la cérémonie, mais, dans sa naïve humilité, il se faisait une telle idée des occupations d'un évêque que cette absence lui paraissait facilement explicable; et, si quelques curés du canton avaient manqué à la fête, il ne s'en préoccupait pas autrement, parce que la faute en était à la seule saison, le printemps étant mauvais pour la santé, ainsi qu'il le savait par sa propre expérience. Cette absence d'une part et cette abstention de l'autre, qui avaient fait le sujet de toutes les conversations, n'avaient troublé en rien son ravissement ; et les convives une fois partis, il avait éprouvé le besoin de compléter une si belle journée en envoyant quelques centaines de lettres et de circulaires : toutes celles qui porteraient la date de ce fortuné jour produiraient, il en avait la conviction, un résultat miraculeux ; les cœurs les plus froids seraient réchauffés et les offrandes arriveraient comme une manne céleste.

Cette idée l'enflammait et il travaillait avec une facilité qu'il ne s'était jamais vue ; point d'embarras, point d'hésitation, les adresses couraient sur le papier comme si sa main eût été inspirée ; avec une sûreté de tact qui tenait du prodige, il devinait tout de suite, à la simple inspection du nom, si les gens méritaient une lettre ou une circulaire ; quand, dans un court moment de repos, il levait la tête vers l'image attachée sur le mur, il voyait celle-ci lui sourire, ni plus ni moins que la madone de Rimini, et lui dire avec un roulement d'yeux : « Va, mon fils, continue. »

Au moment ou le curé entra, il en était à sa vingt-deuxième lettre et à sa soixante-dix-septième circulaire.

— Ah ! monsieur le doyen, dit-il, en se levant vivement et en glissant sa plume derrière son oreille droite suivant une ancienne habitude, je suis heureux de vous voir. Vous savez que je ne suis pas envieux, mais tantôt j'ai porté envie, je m'en confesse, à M. le curé de Rougemare. J'aurais voulu vous dire moi-même les paroles si pleines d'à-propos qu'ils nous a fait entendre. Si mon humble position me défendait de me mettre en évidence, j'ai pu au moins m'associer de tout cœur à son discours. Il m'a fait verser des larmes de joie. N'est-ce pas qu'il était bien? C'est une belle journée, une bien belle journée pour vous.

— Oui, très-belle, en effet, dit l'abbé Guillemittes, qui était habitué à ces explosions de bienveillance

chez son vicaire ; mais, comme il ne faut pas se laisser éblouir par le succès, je viens vous demander où nous en sommes dans notre situation : voulez-vous avoir la bonté de me donner l'état exact de votre caisse.

A ce mot l'abbé Colombe perdit subitement l'expression de joie intérieure qui illuminait son visage pâle.

— C'est que, dit-il avec embarras...

— Quoi donc?

— Mon Dieu, monsieur le doyen, ma caisse n'est point tout à fait à jour. Ce matin j'ai reçu deux lettres, l'une contenant un billet de banque de cent francs, l'autre deux francs en timbres-poste, et j'ai négligé de porter ces deux sommes en recettes. Assurément je l'aurais fait, si je n'avais été troublé par l'attente de la cérémonie ; en rentrant après dîner j'ai oublié ; je suis un si triste homme.

— Ce n'est rien, nous ajouterons ces cent deux francs à votre état général, rien n'est plus facile.

— Certainement, mais ce n'est pas régulier, et même, permettez-moi de vous le dire, c'est votre indulgence qui me perd ; si vous me traitiez plus sévèrement, cela irait mieux, car je vous assure que mes intentions sont bonnes. Enfin, sauf cette impardonnable erreur, voici mon état de caisse. Du premier du mois à aujourd'hui j'ai envoyé 680 lettres signées et 2,800 circulaires, ce qui a donné pour dépenses d'affranchissement 276 fr. 10 centimes. J'ai reçu 194 lettres contenant : 1° en bil-

lets de banque ou mandats sur la poste, 1,435 fr. et 2° en timbres-poste 831 fr. 20 cent. De plus, j'ai encore reçu comme produit des quêtes, envoyé des différentes parties de France, 475 fr.; des colonies, 1,157 fr., grâce à l'envoi de la Martinique qui a été de 993 fr.; enfin de l'étranger, 78 fr. ; c'est-à-dire en total 3,976 fr. 20 cent., laquelle somme, augmentée des 102 fr. si stupidement oubliés, fournit 4,078 fr. 20 centimes. Mais, comme de ces 4,078 fr. 20 cent. il faut retirer les 276 fr. 10 cent. pour affranchissement et 3,600 fr. que j'ai remis le 15 à M. Hubert pour un règlement de compte, je n'ai en espèces que 202 fr. 10 cent. Voici les livres et voici aussi les 202 fr. 10 cent. Maintenant, à cet avoir, j'ai à ajouter 117 fr. pour produit de nos saintes images, pendant ces dix-huit jours du mois; c'est donc en tout 319 fr. Seulement, quant à ces 117 fr., je désirais vous adresser une demande : cela vous contrarierait-il que je prélevasse dessus une petite somme de 10 fr.? je suis un peu gêné et, en attendant la fin du mois, je me trouverais pris de court.

L'abbé Guillemittes entendit à peine ces dernières paroles; il en était resté au chiffre de 319 fr. qui était tout son actif. Comment payer 15,000 francs avec 319 francs?

— Le mois n'a pas été bon, dit-il avec un mouvement d'impatience.

— Pas trop, mais il n'est pas fini et nous avons la seconde moitié qui relèvera bien la première.

— Sur qui donc comptez-vous ?

— Sur personne en particulier, mais sur tout le monde en général, et principalement sur ces lettres ; elles sont datées d'aujourd'hui, et il est impossible que cette date bienheureuse ne produise pas des merveilles ; que diriez-vous si, à la fin du mois, je vous annonçais un actif de cent mille, de deux cent mille francs ?

— Je vous dirais un grand merci, car précisément à la fin de ce mois je crois que j'aurai un payement à faire qui me mettra en besoin de fonds.

— Ah ! seigneur ! et moi qui vous ai demandé dix francs ; ils ne me sont pas indispensables, pas du tout, je vous assure.

— Prenez-les, mon ami, ils ne nous appauvriront pas beaucoup.

L'abbé Colombe balança un moment ce qu'il devait faire, puis tout à coup :

— J'accepte, dit-il, parce que je suis sans inquiétude sur votre fin de mois ; j'ai mes pressentiments ; vous verrez.

Et, disant cela avec une douce exaltation, ses yeux allaient de l'image attachée contre la muraille au paquet de lettres entassées sur le bureau.

Si l'abbé Guillemittes avait eu cette robuste confiance, il serait tranquillement retourné à son article, mais il n'était pas homme à faire ses échéances avec des pressentiments, et, quittant son vicaire, il se rendit aussitôt au patronat de Saint-Joseph pour voir si la

caisse de cette maison, dont il était à la fois directeur spirituel et administrateur temporel, ne pouvait pas lui assurer des ressources un peu plus sérieuses que celles de l'abbé Colombe.

V

Ce qu'on appelait à Hannebault le patronat de Saint-Joseph était une fondation d'un genre hybride, religieuse et laïque, monastique et industrielle, établie dans la vaste maison qui avait appartenu à mademoiselle La Jeunesse et que celle-ci avait léguée à l'abbé Guillemittes. Pendant quelques mois, le curé avait cru que cette vieille fille fantasque, qui l'avait pris tout à coup en affection, lui laisserait toute sa fortune, qui était assez considérable, car plus d'une fois, elle lui avait dit, faisant allusion à son testament : « Doyen, vous serez content de moi, je ne vous oublierai pas. » Mais, lorsqu'une mort subite arrivée au moment même où il allait commencer ses travaux, avait donné lieu à l'ouverture de ce testament, il

s'était trouvé que, si elle ne l'avait pas oublié, elle n'avait pas cependant réalisé ses espérances. Au lieu de lui laisser sa fortune, à lui personnellement ou à son église, ce qui était tout un pour son zèle, elle lui léguait seulement sa maison et, ensuite, une rente perpétuelle de 5,000 fr. dont les revenus, disait le testament, « devaient servir à l'entretien d'une communauté religieuse dans laquelle on recevrait les ouvrières de l'aiguille, qui voudraient se préserver du contact humiliant et corrupteur des hommes, comme elle-même avait su le faire. » Mademoiselle La Jeunesse s'était si bien préservée de ce contact, même pour les choses du domaine spirituel, qu'elle avait ignoré qu'une loi faite par ces hommes dont elle avait l'horreur, défend de donner aux communautés religieuses non reconnues, et que de plus elle défend encore les donations par personnes interposées ou fidéicommissaires, de sorte que son testament s'était trouvé sous le coup de deux causes de nullité que les héritiers naturels s'étaient empressés de faire valoir. Afin d'éviter un procès qui, gagné ou perdu, devait lui être préjudiciable au début de son entreprise, l'abbé Guillemittes avait proposé une transaction, et, renonçant à la rente, il n'avait gardé du legs que la maison qui lui avait été d'autant plus volontiers abandonnée que, par sa grandeur et son état de vétusté, elle était à peu près impropre à l'habitation. Assez embarrassé de ce cadeau, il avait pensé un moment à le vendre ; mais, voyant qu'il n'en obtiendrait jamais

qu'un prix minime, il s'était à la fin décidé à lui donner la destination que Mademoiselle La Jeunesse avait désirée, c'est-à-dire à y fonder une communauté pour les ouvrières de l'aiguille. Bien qu'il n'eût plus la rente de 5,000 fr., l'affaire était encore possible. En effet, s'il logeait dans sa maison cinquante ou soixante femmes payant chacune une dot de 500 fr., cela lui fournissait une somme immédiate de 25 ou 30,000 fr. ; de plus, si chacune de ces femmes gagnait trente sous chaque jour par son travail, dix sous étant prélevés pour sa dépense quotidienne, cela lui laissait au bout de l'année un bénéfice de dix-huit mille francs qui seraient une utile ressource pour les travaux de l'église. Partant de ces calculs, il avait donc fondé le patronat de Saint-Joseph qui, réalisant les idées de mademoiselle La Jeunesse, était ouvert à toutes les filles, jeunes ou vieilles, ayant la double vocation du travail et de la prière. En deux années, la communauté n'avait pas atteint le chiffre de soixante tout d'abord espéré; mais, grâce au zèle et à l'intelligence de la mère Sainte-Alix, la supérieure, elle était cependant en voie de prospérité. Les familles pieuses de la contrée commençaient à ne plus oser acheter leurs trousseaux ailleurs qu'au patronat, et, de vingt lieues à la ronde, on venait en équipage visiter les expositions de lingerie de luxe que faisait le couvent; dans les châteaux on parlait à l'avance de ces expositions, et les jeunes gens accompagnaient leurs mères ou leurs cousines pour prendre part aux collations de lait, de

crème, de gâteaux et de fruits que la mère Sainte-Al faisait toujours servir aux visiteurs, par ses sœurs les plus gracieuses.

Avec la mère Sainte-Alix, l'abbé Guillemittes ne se tenait point sur la réserve comme avec son vicaire ; il exposa donc sa situation, sans toutes ses formules de prudence dont il enveloppait d'habitude ses paroles : « il me semble, je pense, je crois, peut-être, il serait possible. » Il lui fallait 25,000 fr., et il désirait savoir au juste ce que pouvait lui donner la caisse de la communauté.

Il n'est pas rare qu'un disciple soit plus ardent à l'œuvre de son maître que le maître lui-même. Telle était la mère Sainte-Alix. Dure à elle-même, impitoyable aux autres, active de corps autant que d'esprit, habile de ses doigts comme une fée, inventive dans les ouvrages de couture et de broderie, douée du sens des affaires, hardie aux combinaisons et aux projets, mais sans perdre jamais la réflexion et le calcul, elle avait embrassé avec une foi fanatique les idées de l'abbé Guillemittes qui avait été autrefois son directeur, et, pour servir ces idées, pour les faire triompher, elle eût été heureuse de se donner en torture, elle et toute la communauté. Que l'église d'Hannebault s'élevât et qu'à l'édifice elle eût apporté sa pierre, pour elle tout était là, son ambition, sa foi, sa vie. Après viendrait le succès de sa maison, s'il lui restait des forces pour y travailler.

Lorsque le curé eut cessé de parler, elle resta un

moment sans répondre, puis relevant sur lui ses yeux noirs qui, sous la blancheur mate du linge, lançaient des lueurs fauves :

— Suchard est un intrument, dit-elle, quelles mains le poussent ?

— N'intervertissons pas l'ordre des questions. Celle-ci n'est que la seconde. La première est de payer.

— C'est parce que je n'ai pas réponse à celle-ci que je pensais à celle-là. Connaissant la main, on pourrait peut-être agir sur elle.

— Payons d'abord : il le faut pour le présent, il le faut surtout pour l'avenir ; nous agirons plus tard.

— Si vous comptez sur notre caisse pour ce payement, elle ne peut pas malheureusement vous être d'un grand secours. Nous avons des marchandises, mais point d'argent comptant.

— C'est le chiffre exact que je désire.

Elle se leva et glissant sur le carreau rouge plus brillant qu'un miroir, au moyen de deux petits tapis qu'elle traînait sous ses pieds, elle revint bientôt apportant son livre de caisse.

— Nous avons, dit-elle, 3,462 fr. en caisse, mais j'ai pour le 20 une traite de 3,000 fr. à payer.

— Reste 462 francs. A combien estimez-vous vos marchandises ?

— Cela dépend ; vendues à nos clients ordinaires, elles peuvent donner 20 ou 25,000 fr. ; vendues à des magasins, elles produiraient à peine 7 ou 8,000 fr. ;

presque tout ce que nous avions a été épuisé par les mariages qui se sont faits avant le carême.

— Ainsi je ne dois compter sur vous, ni pour le 30 avril, ni pour la fin de mai.

— Pour ces deux dates non, mais pour le mois de juillet, le mois d'août et le mois de septembre, je pourrais peut-être vous donner 10 ou 15,000 fr. chaque mois, si toutefois vous autorisez ce que j'ai à vous proposer.

— Juillet, c'est trop tard, mais enfin, voyons toujours ; Suchard doit n'être que le numéro premier d'une série qu'on me ménage. Il est bon de prendre nos précautions pour les numéros suivants.

— Si notre maison avait atteint le chiffre de soixante membres, nos affaires seraient dans une situation bien différente, mais avec vingt-huit sœurs seulement je ne peux pas obtenir une production qui donne de gros bénéfices, car c'est par la production que nous souffrons et non par les débouchés ; ainsi, pendant le mois que j'ai passé l'année dernière à Trouville, j'aurais vendu le triple, le quadruple de ce que j'avais. Cela nous montre la route que nous devons suivre. Notre communauté a été adoptée par la mode, nous devons profiter de cette vogue, et, au lieu de vendre seulement ce que nous confectionnons nous-mêmes ici, vendre tout ce qu'on nous demande. Nous faisons nos approvisionnements à Paris chez les marchands en gros de la rue des Bourdonnais ; ces approvisionnements viennent ici seulement pour recevoir notre marque de

fabrique, la hache et le marteau de notre saint patron, et, pendant la saison d'été, nous les vendons à Trouville, à Villers, à Lion, à Luc, à Saint-Malo, à Bagnoles, dans toutes les villes d'eaux où se donnent rendez-vous les gens du monde. Il suffit pour cela d'envoyer deux de nos sœurs pendant deux mois dans chacune de ces villes ; vous ne sauriez croire comme les femmes se laissent facilement tenter par les lingeries qui portent notre marque ; on dirait qu'elles veulent s'en faire comme une étiquette de vertu ; cela est surtout sensible chez celles qui précisément ne peuvent avoir que cette étiquette. Par mon expérience de l'année dernière, j'estime qu'en trois mois nous pouvons faire une vente de 100,000 fr. qui nous donnera de 30 à 40,000 fr. de bénéfices, car nous vendrons cher, très-cher. Encore, je compte les bénéfices aussi bas, parce que nous serons obligés de passer par les mains d'un commissionnaire : les maisons de lingerie et de broderie sont généralement dirigées par des juifs qui font fabriquer dans les Vosges, et cela pourrait donner lieu à des insinuations malveillantes, si l'on savait notre communauté en relations directes avec ces maisons.

— Mais ne craignez-vous rien pour cette marque apposée ; ne pourrait-on point vous accuser de mensonge ?

— Tout au plus d'une équivoque ; je n'ose dire que j'ai tout prévu, mais je crois avoir au moins étudié avec soin cette combinaison qui me permettrait enfin

de venir en aide, d'une manière efficace, a votre œuvre. Je vous prie de l'examiner à votre tour et de me dire dans quelques jours si vous m'autorisez à la mettre en pratique.

— J'y penserai, mais je vous avoue que pour le moment je suis sous le coup des nécessités du présent. Enfin, j'irai demain chez M. le marquis de la Ville-perdrix, il vient d'arriver à son château ; sa mère était une âme charitable, nous verrons s'il a hérité de sa mère. Il est riche, jeune, il doit être généreux. Si je n'obtiens pas de lui ce qui m'est nécessaire, il me faudra bien revenir au bonhomme Thomé, et alors j'aurai besoin de votre intervention

— Je l'ai vu hier ; il est, je crois, toujours dans les mêmes intentions pour son testament.

— Il ne s'agira pas d'un testament, mais d'un don immédiat, ce qui avec lui sera plus difficile. Enfin, nous verrons. En attendant, priez pour le succès de notre œuvre.

Et il se leva pour sortir ; mais la mère Sainte-Alix le retint.

— Puisque vous ne serez pas ici demain, dit-elle, je vous demande à vous consulter sur deux points que je voulais vous soumettre demain après la sainte messe. La sœur Saint-Jean se croit malade ; elle a consulté le docteur Chaudun qui lui ordonne Vichy ; c'est là un voyage qui nous coûterait bien cher. Je l'ai engagée à aller à Bagnoles où elle pourrait nous rendre des services ; elle tient à Vichy sous le prétexte que les

eaux de Bagnoles sont sulfureuses et qu'elle a besoin d'eaux alcalines. De là une difficulté entre nous. Elle veut sortir de la communauté, et elle redemande les 1,000 fr. qu'elle a versés à son entrée.

— Quels services rend-elle ?

— De très-petits, aussi j'estime qu'on peut la laisser sortir sans lui rendre les 1,000 fr., bien entendu, qui sont acquis à la communauté ; son travail est peu productif ; si elle devenait tout à fait malade, elle nous serait une charge dispendieuse ; il lui faut déjà une nourriture particulière, ce qui est incommode et surtout d'un mauvais exemple.

— Qu'elle parte alors. Quel est l'autre point ?

— La sœur Sainte-Ursule, de qui je vous ai déjà parlé, continue à avoir de mystérieuses visions ; elle dit qu'en priant pour les âmes passées à l'autre vie, elle voit aussitôt la destinée éternelle de ces âmes sous la forme d'un cœur souillé ou d'un diamant brillant ; elle dit aussi qu'un des secrets de la Salette lui a été révélé.

— Je crois que la sœur Sainte-Ursule a mal lu la vie de Anna-Maria Taïgi. Vous lui ordonnerez de me prendre pour confesseur.

A ce mot, la mère Sainte-Alix fit un mouvement. Il fixa sur elle un regard dur qui la força à baisser les yeux. Puis, quand il la vit réduite, rouge et oppressée :

— Vous savez bien, dit-il d'une voix plus douce, qu'elle a besoin d'une direction ferme et que l'abbé Colombe se laisse troubler par elle, quand il devrait

la calmer. Notre maison est instituée dans le but de nous permettre de sanctifier notre vie par le travail, et non par les visions et les extases. Je vous demande de veiller à la stricte exécution de cette règle ; j'y tiens essentiellement.

VI

En rentrant au presbytère, l'abbé Guillemittes, au lieu de monter tout droit à sa chambre, passa par la cuisine. Tout y était encore en désordre des suites du dîner, car les habitudes de vie large qui régnaient au temps de l'abbé Pelfresne avaient été réformées dans un sens plus étroit, et dame Laïde avait été remplacée par un domestique qui devait tout faire : cuisine, appartements, écurie, jardin, et qui, pour s'aider les jours de festin, n'était autorisé à prendre qu'une seule cuisinière. Cette espèce de maître Jacques, taureau par l'encolure, mouton par le caractère, avait pour son maître la fidélité d'un chien, et, pour ne pas voir un froncement de sourcils sur son visage qu'il épiait toujours craintivement, il s'acquittait seul de sa lourde

besogne mieux que ne l'eussent fait tous ensemble cinq ou six serviteurs ordinaires. Quand le valet de chambre du notaire ou le cocher de M. Chaudin se moquaient de son zèle et l'appelaient : « Cyrille le gâte-métier, » il leur riait au nez de son gros rire bonasse : « Sans M. le doyen, disait-il, au lieu d'être là à prendre un gloria avec vous, je serais au régiment, et il faudrait marcher au pas, faire tête droite, tête gauche ; c'est lui qui m'a avancé 1,400 francs pour me racheter; c'est vrai que je les lui rendrai sur mes gages, mais c'est égal, trouvez-en beaucoup de bourgeois qui prêtent une si grosse somme à leurs domestiques ; vous dites que c'était un bon placement et que M. le doyen savait ce qu'il faisait; possible, mais ce n'est pas une raison pour que de mon côté je ne lui paye pas ma reconnaissance. C'est mon idée à moi. » C'était si bien son idée, que, trouvant qu'il n'en faisait point encore assez, il avait pris des leçons d'ophicléide afin de se rendre utile le dimanche à l'église. Aussitôt que son service de la sacristie lui laissait un moment de libre, de la même main qui venait de plier délicatement les aubes et les chasubles, il empoignait son instrument et renforçait l'office par quelques notes vigoureusement poussées qui faisaient trembler les vitraux dans leurs mailles de plomb.

— Est-ce que M. le doyen m'a sonné ? s'écria-t-il en voyant son maître entrer.

— Non, je viens chercher tes balances, donne-les moi avec tout ce que tu as de poids petits et gros.

— Où faut-il les porter ?

— Donne-les moi, et dépêche-toi de te coucher, pour te lever demain de bonne heure; tu me tiendras la jument attelée à cinq heures.

— Il n'y a pas besoin de se coucher de bonne heure pour cela, elle sera prête.

Lorsque le curé eut les balances et leur série de poids, il monta à sa chambre, et, ouvrant un grand coffre ferré qui se trouvait dans le bas d'une armoire, il en tira un assortiment de bijoux et d'argenterie; on eut dit la caisse d'échantillons d'un orfèvre. Il y avait là de vieilles croix normandes en argent niellé, des bagues, des pendants d'oreilles, des breloques, des chaînes, des montres en argent et en or, des couverts en argent petits et grands, un couvert d'enfant avec sa timbale. A chacun de ces objets était attaché un morceau de papier portant un nom et une date. C'étaient de pieuses offrandes que depuis trois ans il avait reçues : des femmes, n'ayant pas d'argent à elle appartenant, avaient donné leur croix ou leurs boucles d'oreilles, des mères avaient apporté le couvert de leur enfant mort ou malade. Jusqu'à ce moment, il avait gardé ces objets; l'heure était venue d'en faire de l'argent monnayé. A combien s'élevait leur valeur ? Il les pesa dans ses balances, mais, comme avec les bijoux se trouvaient des pierres, et comme dans les montres il y avait les mouvements, il ne put les estimer qu'à un chiffre approximatif qu'il fixa entre trois et quatre mille francs. Puis, cela fait, il les emballa

dans une boîte pour les porter à un orfèvre de Condé. L'anneau que le fiancé avait offert, le gobelet dans lequel avait bu l'enfant pour la première fois, allaient être brisés et jetés pêle-mêle au creuset du fondeur ; il fallait faire de l'argent comptant.

Le lendemain, lorsqu'il descendit à cinq heures précises, il trouva devant la porte la voiture qui l'attendait depuis quelques minutes, car sans connaître le mot de Louis XIV, Cyrille ne se fut pas consolé que son maître eût failli attendre : une mèche neuve était tressée au bout du fouet, la peau de mouton pour les pieds était à sa place, la couverture de laine était retroussée avec le tablier, et les gants fourrés étaient posés sur le coussin. Pendant la première année, le curé avait fait ses courses tantôt à pied, tantôt en diligence, mais, quand le rayon de ses quêtes s'était agrandi, il avait acheté une voiture : cela était plus commode, plus économique, et en même temps, il le reconnut bientôt, plus productif, les bonnes âmes étant plus généreuses avec un prêtre qui descendait de sa voiture pour tendre une bourse, qu'avec un quêteur qui arrivait crotté et mouillé. Cette voiture, qu'il avait fait faire exprès pour lui et sur ses dessins, était le type de ce qu'on pourrait appeler le genre ecclésiastique, simple jusqu'à l'exagération, mais cependant confortable dans ses moindres détails et solide à sortir intacte d'un chemin de traverse datant des Gaulois ; par le large cabriolet qui se trouvait en avant elle tenait du phaëton, tandis que par le vaste coffre

posé sur l'arrière train elle rappelait la guimbarde du commis-voyageur. — « Qu'est-ce que le curé met dans son coffre ? » était la question que se posaient les curieux d'Hannebault quand celui-ci montait la rue au pas lent de sa jument percheronne. Les uns tenaient pour des trésors; les autres pour des paniers de comestibles, « parce que ces mâtins-là, comme chacun sait, sont sur leur bouche. » A vrai dire, ce coffre mystérieux ne renfermait ni trésors ni comestibles; mais, comme l'abbé Guillemittes connaissait la curiosité des gens de village qui épient jusqu'au tas d'ordure de leur voisin afin de deviner ce que celui-ci mange, il avait voulu un coffre fermé dans lequel il pût cacher aux yeux ce qu'il rapportait de Condé, ou ce qu'il ne rapportait pas, les deux alternatives donnant également lieu à des commérages sans fin. Le plus souvent le coffre était vide et il ne s'y trouvait qu'une boîte noire qui, ouverte aux yeux de tous, eût alimenté les langues pour plus d'un mois; car on y aurait vu une paire de bas de soie noirs, des souliers vernis à boucle d'argent, trois mouchoirs de batiste, deux rabats, une glace et un peigne. C'était l'en-cas pour la toilette du curé qui, lorsqu'il se présentait dans un château ou dans une maison élégante, prenait toujours grand soin de réparer sur sa personne les désordres du voyage. Car les ambitieux dans le monde ecclésiastique n'ont point le négligé, le débraillé, le malpropre sur soi des ambitieux du monde des affaires ou de la politique. Si pressé, si tourmenté,

si enfiévré qu'il fût, l'abbé Guillemittes n'oubliait jamais ces soins méticuleux de sa personne. Quand il faisait une visite, il trouvait le temps de rejeter en boucle ses cheveux derrière ses oreilles et de remettre en place son rabat, de même que chez lui il trouvait le temps aussi d'éviter le froid aux pieds ou le sang à la tête et de veiller à ce qu'on ne lui servît pour son premier déjeuner que du chocolat fait de la veille dans une casserole de porcelaine et réchauffé le matin au bain-marie. Le tout, bien entendu, sans aucune préoccupation de coquetterie ou de sensualité, mais simplement parce que c'est rendre hommage au Créateur que tirer tout le parti possible des avantages ou des biens que sa bonté divine met à notre disposition.

Pour aller d'Hannebault au château de la Villeperdrix, on compte trois lieues par Rougemare et six par Condé, à cause des contours de la rivière; ce fut cependant cette dernière route que prit l'abbé Guillemittes, qui, avant de faire sa visite, voulait recueillir à Condé quelques renseignements utiles à son succès. Le marquis était-il au château? Y avait-il société avec lui? Dans ce cas, quelle était cette société? Questions d'un intérêt décisif : une visite manquée et répétée ne retrouve pas une seconde fois les chances qu'elle aurait eue la première; prévenu, on se tient sur ses gardes; on prépare sa réponse ou son offrande qui, après réflexion, n'est jamais la même que sous le coup de la surprise ou de l'embarras; enfin, bien sou-

vent, on se fait absent en recommandant aux domestiques de dire « à ce prêtre qui s'est déjà présenté » qu'on est en voyage.

Pendant que chez l'orfèvre on pesait son argenterie et ses bijoux, il parcourut la ville pour procéder à son enquête ; et, des divers renseignements qu'il recueillit à l'hôtel du *Bœuf couronné*, où il avait mis sa voiture, chez un boulanger où il acheta un petit pain, auprès du facteur de la Villeperdrix qui sortait de la poste, il résulta que le marquis était au château, qu'il y était seul, et même qu'il s'y ennuyait à mourir.

Toutes les chances étant ainsi réunies de son côté, il continua sa route plein d'espérance : fils d'un père qui, malgré ses soixante-dix ans, avait été défendre Ancône avec M. de Quatrebarbes, l'héroïque gentilhomme angevin, et d'une mère dont les bonnes œuvres étaient célèbres dans le pays, appartenant à une famille dont la foi chrétienne s'était affirmée dans toutes les circonstances qui exigeaient des sacrifices, placé depuis peu à la tête d'une grande fortune, il était impossible que le jeune marquis de la Villeperdrix ne se montrât pas généreux pour l'église d'Hannebault : par éducation, par tradition, par position, de toutes les manières enfin, il y était obligé.

Le château de la Villeperdrix était un vaste manoir de construction ancienne, qui, depuis trois ou quatre siècles, n'avait reçu aucun des embellissements successivement à la mode pendant les âges qu'il avait traversés : ni jardins de Lenôtre, ni grilles Louis XV,

ni loges de concierge, ni saut de loup ; simple et nu, il se déployait au milieu d'une vaste prairie où, entre des bouquets d'arbres étalés çà et là, courait un chemin caillouté qui aboutissait devant un large perron. Le curé s'arrêta au bas de ce perron ; puis, comme personne ne venait prendre son cheval par la bride, il descendit de voiture, l'attacha lui-même à un anneau fixé dans le soubassement et monta d'un pas léger les marches moussues du perron. Une large porte vitrée ouvrait sur un immense vestibule ; au bruit que fit cette porte en grinçant avec tapage, un domestique parut.

— Je voudrais voir M. le marquis de la Villeperdrix, dit le curé ; voulez-vous lui demander s'il peut me recevoir.

Mais, au lieu de répondre, le domestique, qui était un vieux petit bonhomme cassé et ratatiné, resta immobile devant lui, le fixant avec deux petits yeux ronds et brillants comme des billes d'agathe.

— C'est le valet de chambre du vieux marquis, pensa le curé, le canon l'aura rendu sourd ; et il répéta sa demande d'une voix forte qui retentit dans le vide du vestibule comme sous la voûte d'une halle ou d'une église.

— Je ne sais pas si M. le marquis est au château, dit enfin le vieux valet de chambre, je vais m'en informer. Qui dois-je annoncer ?

— Un curé des environs qui demande cinq minutes d'entretien pour une affaire importante.

Le domestique s'inclina, fit entrer le curé dans un salon d'attente, et sortit. Quand il revint, quelques minutes après, l'abbé Guillemittes remarqua qu'il s'était mis sur le nez de grosses lunettes en argent qu'il n'avait point tout d'abord : à sa main, il tenait une serviette dépliée dans laquelle paraissait se trouver un objet qu'il regardait avec attention et voulait cacher.

— Eh bien? demanda le curé surpris de ne pas l'entendre parler et ne comprenant rien à ce manége.

— M. le marquis n'est pas au château.

— Rentrera-t-il pour déjeuner?

— M. le marquis est parti ce matin pour aller visiter un de ses amis dans les environs; il restera avec lui à chasser, et l'on ne sait pas quand il reviendra, peut-être dans quelques jours, peut-être dans une huitaine. Que devrai-je dire à M. le marquis?

— Rien, merci, j'écrirai. Seulement, comme ma demande est urgente, veuillez me dire chez qui est votre maître, pour que je lui envoie directement ma lettre à cette adresse.

— Je ne sais pas, mais si M. le curé veut envoyer sa lettre ici, l'intendant qui est sorti en ce moment la fera parvenir aussitôt.

Les preuves les unes après les autres arrivaient pour montrer qu'on ne voulait pas le recevoir. Pourquoi? C'était la question qu'il se posait et qu'il agitait en suivant tout dépité la route que quelques instants auparavant il avait parcourue souriant au succès cer-

tain, lorsqu'il dépassa un jeune homme qui lui dit un « bonjour monsieur le curé » d'une voix qu'il lui sembla reconnaître. Il arrêta sa jument, et se penchant en dehors de sa voiture, il vit que ce garçon, qui portait une veste de groom, était un enfant de chœur qu'il avait eu à Hannebault, d'où il était parti pour entrer au service du marquis de la Villeperdrix.

— C'est toi, Gaspard? dit-il.

— Oui, monsieur le doyen, je vais à Condé porter une lettre.

— Eh bien, monte près de moi, tu seras plus vite arrivé.

L'enfant se fit prier; bien qu'il fût domestique depuis trois mois et qu'il eût été à Paris, il n'avait point encore perdu le respect pour celui de qui il levait naguère la chasuble à l'autel avec une génuflexion. Cependant, à la fin il se décida.

— Eh bien, continua le doyen, es-tu content dans ta place?

— Ah! oui, monsieur le curé; par là que ma marraine est à la lingerie, je suis bien traité, j'ai 25 francs par mois et pas beaucoup de peine, je fais les commissions et à table je me tiens derrière M. le marquis pour répéter les ordres qu'il me donne. C'est comme ça que j'ai appris que vous deviez venir un de ces jours au château.

— Tu savais que je devais venir?

Mais Gaspard, craignant d'en avoir trop dit, était décidé à tenir désormais sa langue.

— Tout le monde va bien au pays? dit-il.

— Oui, mon garçon, et si j'avais su venir à la Villeperdrix, j'aurais demandé à ta mère si elle n'avait rien à t'envoyer. Mais alors que toi, tu savais mon voyage, moi je l'ignorais; aussi je suis curieux de savoir comme tu as appris que je ferais une visite au château ?

— Parce qu'on a parlé de vous devant moi, monsieur le curé.

— Et qui donc ?

Gaspard parut ne pas entendre cette question et regarda trois ou quatre poulains galopant en rond autour d'un groupe de bœufs qui ruminaient gravement couchés, sur un tapis d'herbe émaillé de pâquerettes et de boutons d'or.

— Mon enfant, dit le curé, qui sentait que le hasard venait de lui mettre à la main la clef de son incompréhensible réception, je comprends pourquoi tu te tais, et je t'en loue. Tu ne veux pas me répéter ce qu'on a dit de moi chez ton maître. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur; mais, je vous en prie, ne me faites pas causer, ce serait mal à moi.

— Ce qui serait mal à toi, ce serait de répéter ce qui regarde ton maître, mais ce qui me regarde, moi, c'est bien différent. Tu sens cela, n'est-il pas vrai ? Et puis il y a des distinctions à établir dans les paroles qu'on entend et qu'on répète. Que je cause avec ton maître et qu'il me dise : « Gaspard n'est pas soigneux,

Gaspard est gourmand ; » crois-tu que je devrai garder cela pour moi, et ne sens-tu pas, au contraire, que si je te le répète, je t'avertirai de tes défauts, et par là te mettrai à même de t'en corriger? Ainsi, de moi, mon enfant, ce que tu as entendu peut m'être utile à connaître, cela peut m'avertir de péchés que je commets sans en avoir conscience.

— Si c'est comme ça!

— Assurément, j'ai mes défauts comme un autre, je le sais bien et ne demande qu'à les connaître afin de m'en corriger.

— Alors, monsieur le doyen, puisque c'est pour votre bien, je vais vous dire ce qui en est. Avant-hier, au moment où M. le marquis se mettait à table et où j'allais me placer derrière sa chaise, voilà M. Bonport qui annonce M. le curé de Rougemare; M. Bonport, c'est le valet de chambre de défunt M. le marquis. Alors M. le marquis, pas le défunt, mais notre maître, se lève et embrasse M. le curé de Rougemare, parce qu'il faut vous dire qu'autrefois M. le curé de Rougemare a été curé à la Villeperdrix et même qu'il a fait faire la première communion de M. le marquis. — Curé, dit M. le marquis, vous allez dîner avec moi; vous arrivez comme mars en carême, je m'ennuie à sécher; qu'on mette un couvert. — On met le couvert et ils causent tout en mangeant; ce qu'on a mangé et ce qu'on a dit, je le passe, n'est-ce pas, parce que ça ne vous touche pas, puisque c'étaient des histoires de M. le marquis du temps qu'il était zouave de notre

saint-père le pape. Au dessert, voilà M. le marquis qui dit : — « Quoi de nouveau dans le pays pendant mon absence ? — Rien, répond M. le curé de Rougemare, si ce n'est l'église d'Hannebault. — On construit une église à Hannebault ? — Oui, une église superbe et qui même pourra vous coûter cher, si vous ne vous tenez sur vos gardes ; le curé, qui est un homme très-habile, trop habile, a mis à contribution toutes les personnes notables de la contrée et vous ne lui échapperez pas. — Si tout le monde a donné ! — Sans doute, vous devrez donner aussi ; par malheur, ce sera de l'argent perdu ; cette église est un gouffre sans fond ; elle ne sera jamais terminée ; le curé est à bout d'expédients et il sera obligé d'abandonner son entreprise, heureux encore s'il n'est pas contraint de fuir le pays. — Alors je ne tiens pas du tout à lui donner mon argent ? — Vous n'y tenez pas, mais il vous y forcera bien. — Je ne le recevrai pas. — Il entrera malgré vous. — Bonport, dit M. le marquis en s'adressant au valet de chambre, quand M. le curé d'Hannebault se présentera, tu ne le recevras pas. — Si vous croyez qu'il dira son nom, il est plus fort que cela ! — C'est donc le diable ? — Ce qu'il est, je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'il a eu l'adresse de délier des bourses dont les cordons étaient noués de triples nœuds ; malgré tout il pénétrera jusqu'à vous si on ne le repousse pas. — Comment le repousser, puisque Bonport et moi nous ne l'avons jamais vu ? — Je peux vous le montrer, car j'ai là précisément sa photogra-

phie. — Alors M. le curé de Rougemare tira de son portefeuille une carte qui était votre portrait. — Le reconnaîtras-tu avec cela? demanda M. le marquis à M. Bonport. — Je le pense. — Eh bien! garde la carte et sauve-moi de ce curé quêteur. Qu'est-il donc au juste? — M. le curé de Rougemare continua, je pense, de parler, mais, comme on passa au salon pour prendre le café et que je n'entre pas au salon, je n'ai pas entendu le reste.

Ainsi s'expliquaient maintenant les lunettes du valet de chambre et la serviette dans laquelle il cachait la photographie. Sa photographie entre les mains d'un valet comme le signalement d'un malfaiteur, l'abbé Guillemittes eut une crispation de colère. Mais, sans rien laisser paraître de ce qui se passait en lui, il continua à causer d'une voix douce avec Gaspard, et, sans donner un coup de guides ou un coup de fouet à sa jument, il descendit d'un train régulier jusqu'à Condé.

VII

Cependant, il était plein au fond du cœur d'une rage sourde, qui le dévorait. Comment se venger ? Comment se défendre ? Se venger, il pouvait attendre sachant que son heure viendrait ; mais se défendre, il y avait urgence ; les mille rets qu'on avait lentement tendus autour de lui commençaient à se resserrer les uns après les autres ; s'il n'en brisait pas quelques-uns par un effort énergique, ils l'envelopperaient sans qu'il pût faire un mouvement. Les illusions n'étaient plus possibles : ses ennemis, sortant de l'attente dans laquelle ils s'étaient longtemps enfermés, agissaient, la guerre était déclarée. Ses créanciers, lancés sur lui, au moment même où par d'adroites captations souterraines on tarissait les sources qui jusque-là avaient

alimenté ses dépenses, indiquaient suffisamment la situation dans laquelle de lentes manœuvres l'avaient placé. Mais cette situation n'était-elle pas plus grave encore qu'elle ne s'annonçait, et les deux coups qui, en deux jours, venaient de s'abattre sur lui n'étaient-ils pas seulement le signal d'autres coups qui, successivement, et de quelque côté qu'il se tournât, allaient l'assaillir ? Les mains d'où ils partaient étaient-elles isolées ou bien étaient-elles liguées? L'abbé Lobligeois était-il seul, ou bien agissait-il de concert avec le maire et l'évêque ? La question valait la peine d'être vidée, et, tout de suite, il résolut de faire une reconnaissance à l'évêché pour voir quelle part on prenait de ce côté à ces attaques.

Par cela seul qu'il était mal avec monseigneur Hyacinthe, il était bien avec M. Fichon ; l'hostilité de l'évêque avait fait l'alliance du premier vicaire général. Bien entendu ce n'étaient pas des raisons de sympathie qui avaient produit cette brusque évolution, mais seulement des raisons politiques ; ami de l'évêque, le meilleur des hommes devenait un ennemi pour son vicaire général ; ennemi, le dernier des intrigants, un ami.

Lorsque monseigneur Aurélien avait échangé sa robe violette contre une robe rouge, M. Fichon, vicaire général du diocèse de Condé depuis quinze ans, avait espéré devenir évêque ; malheureusement pour lui, à ce moment même, la bascule gouvernementale, après avoir penché du côté clérical, se relevait comme si

désormais elle devait incliner du côté opposé, et l'on avait dû mettre sur le siége de Condé un homme dont le nom ne fût point en opposition avec cette évolution; de sorte que M. l'abbé Bollot, professeur à la Sorbonne, investi d'une charge à la cour, était devenu monseigneur Hyacinthe, tandis que M. l'abbé Fichon, vicaire général du diocèse de Condé, qui avait commis l'imprudence de s'engager trop avant dans le parti ultramontain, était resté M. l'abbé Fichon. De là chez le vicaire un sentiment de haine pour son évêque, qui était tout aussi vivace, tout aussi ardent que celui de l'abbé Lobligeois pour l'abbé Guillemittes. En cherchant sa nomination au *Moniteur* et en trouvant celle de l'abbé Bollot, le premier mouvement de M. Fichon avait été d'envoyer sa démission. Mais ceux qui suivent leur premier mouvement sont assez rares parmi les ecclésiastiques. Avec lui le nouvel évêque amenait un second vicaire général, M. de Sintis, qui était sa créature et le complaisant du ministre. Si M. Fichon se retirait, que deviendrait ce diocèse qui, jusque-là, avait fourni plusieurs millions au denier de saint Pierre et qui entretenait plus de deux cents zouaves, sous le commandement du général Kanzler ? Il devait donc rester, et se dévouer pour paralyser l'action gouvernementale.

Il était resté, en effet, mettant pour seul prix à son dévouement, de faire payer à son évêque ses déceptions ambitieuses.

La démission imposée au vieux curé Pelfresne et le

choix de l'abbé Guillemittes avait été la première traite qu'il avait tirée sur son ennemi, et la façon dont elle avait été acquittée, l'avait presque consolé de son échec. Ce vieillard, que chacun aimait et estimait, brusquement remplacé sans motifs par un inconnu qui n'avait d'autres titres à cette cure importante que la faveur ou l'amitié personnelle, était devenu un martyr pour le clergé du diocèse blessé dans ses intérêts les plus chers, — ceux de l'avancement. On s'était plaint à voix basse, on avait murmuré les portes closes, et il s'était élevé contre le nouvel évêque un souffle d'hostilité que le vicaire général avait facilement activé. — « Il ne fallait pas accuser monseigneur, s'il avait été prendre un ami particulier pour lui donner une des cures les plus enviées du diocèse; il avait obéi aux usages de la cour où la faveur est tout et le droit peu de chose; quoi qu'on veuille, et si parfait qu'on soit, on ne s'affranchit jamais de son origine. »

Ce mot était devenu pour le malheureux évêque ce qu'est la bâtardise pour un homme. Son origine, tout s'expliquait par là. Il faisait bien, c'était pour racheter son origine. Il faisait mal, c'était la faute de son origine. Il ne faisait rien, encore et toujours son origine.

Pour qu'un mot porte loin, il faut qu'il parte d'un point juste, et c'est ce qui rendait celui-là terrible, c'était précisément qu'il y avait en lui un peu de cette justesse initiale.

Nommé par un gouvernement qu'il avait soutenu

alors qu'il était simple prêtre, monseigneur Hyacinthe n'avait pas cru qu'en montant sur un siége épiscopal, il s'élevait au-dessus des lois vulgaires qui régissent la fidélité aux idées et la reconnaissance aux personnes. L'exemple donné par plusieurs de ses confrères les plus célèbres ne l'avait pas entraîné, et, en quittant Paris, il s'était contenté d'aller s'agenouiller à Rome sans s'y mettre à plat ventre. Bourgeois de naissance et resté bourgeois pour tout, pour l'habileté comme pour la conscience, il avait voulu suivre sa route à égale distance des sommets et des abîmes par des chemins sinueux tracés sur des coteaux modérés. Mais cette route, difficile en tout temps pour les voyageurs politiques qui cependant ont le jarret souple et le pied adroit, était en ce moment impraticable pour un voyageur ecclésiastique. Un évêque qui osait se souvenir! A cette découverte une clameur s'était élevée, et, tandis que les journaux dévoués, étonnés d'une reconnaissance dont ils n'avaient pas l'habitude, l'encensaient de leurs éloges, les journaux cléricaux, indignés, bombardaient de leurs injures cet évêque ami de la chèvre et du chou, cet évêque chauve-souris. Assailli de tous côtés, étourdi, malheureux des éloges, désespéré des injures, également incapable d'audace ou de défaillance, il était resté immobile entre les deux pouvoirs qu'il avait voulu ménager, et bientôt il en était venu à n'oser rien faire ni dans un sens ni dans un autre. Pour ne pas pousser à bout les ultramontains, il avait laissé à la tête du diocèse M. Fichon,

dont il se savait haï, et, pour garder envers le gouvernement les ménagements qu'il lui devait, il avait, malgré les cabales, maintenu M. de Sintis. Alors on avait vu, dans les élections, le second vicaire général recommander les candidats officiels, et le premier user de tous ses moyens d'influence pour faire triompher ceux de l'opposition cléricale, tandis qu'au milieu d'eux l'évêque, bouche close, ne se décidait à dire ni oui ni non. Mais s'il n'avait rien dit, ses grands vicaires avaient parlé pour lui. — Sans son origine, disait M. Fichon, il serait avec nous. » — Son origine le range naturellement avec nous, répliquait M. de Sintis. » Et, dans ce conflit, les desservants, qui après une visite à l'évêché retournaient dans leur village, riaient entre eux et se moquaient de leur soliveau, qu'ils appelaient irrévérencieusement : Monseigneur Origine.

— Monsieur le doyen, dit M. Fichon en voyant entrer le curé d'Hannebault dans son cabinet, je suis bien aise de vous voir, et je vous aurais même écrit de venir à Condé, si je n'avais pensé que votre cérémonie d'hier nous vaudrait votre visite.

— Avez-vous donc reçu une dénonciation contre moi? répondit l'abbé Guillemittes en essayant un sourire qui s'arrêta sur ses lèvres.

— Vous savez que les dénonciations ne me regardent pas; monseigneur se les réserve ou les passe à M. de Sintis. Cependant c'est d'une sorte de dénonciation qu'il s'agit ou plus justement d'une insinuation mal-

veillante qui, par hasard, est venue à ma connaissance et que je vous communique pour que vous en fassiez votre profit s'il y a lieu. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que la succession de M. Thomé et quelle part avez-vous dans cette affaire?

— Mais M. Thomé n'est pas mort.

— Je le sais ; seulement, il est malade, et l'on prétend que vous voulez vous servir de cette maladie pour lui faire signer un testament et dépouiller des héritiers.

— Avant que je vous explique cette affaire, répliqua l'abbé Guillemittes après quelques secondes, affaire bien simple et dans laquelle je ne crois pas avoir le vilain rôle, voulez-vous que nous nous occupions d'abord du sujet qui m'amène près de vous? J'ai une si mauvaise mémoire qu'après vous avoir parlé de M. Thomé, je serais capable de m'en aller, sans vous avoir dit un mot à ce sujet.

Quand M. Guillemittes accusait sa mémoire, il poussait l'esprit d'humilité un peu loin ; elle était au contraire excellente cette mémoire, exacte et rapide ; mais c'était chez lui une habitude de se dire maltraité par la nature sous tous les rapports : — il avait de mauvais yeux, ce qui lui permettait de ne voir que ce qu'il voulait et que ceux qu'il voulait ; — il entendait difficilement, ce qui lui permettait d'entendre tout ce qui se disait, car les gens qui croyaient à ces oreilles dures ne se gênaient pas pour parler haut près de lui; — il dormait beaucoup, ce qui lui permettait, quand

il était en retard, de s'excuser sur ces sommeils invincibles dont il était victime ; — il digérait mal, ce qui lui permettait de ne manger que certaines choses ou certains morceaux, en réalité ce qu'il y avait de meilleur.

Au moment où M. Guillemittes avait parlé de sa mauvaise mémoire, M. Fichon avait posé ses deux mains sur son épigastre, car il ne pouvait entendre accuser une infirmité physique sans penser aussitôt à la sienne et sans en gémir ; près d'un malade tordu par le tétanos, il eut trouvé moyen de dire quelques mots de ses souffrances d'intestins.

— Le but de ma visite, continua le doyen fouillant dans son portefeuille d'où il tira un billet de mille francs pris à la liasse qui lui avait été remise par l'orfèvre, était de verser entre vos mains cette somme et de vous prier de la joindre à votre prochain envoi. Sans doute c'est une offrande bien au-dessous de celle que j'aurais voulu obtenir, mais j'ai fait ce que j'ai pu, voilà mon excuse.

— Eh, mon cher curé, ne vous excusez pas : de tous les prêtres du diocèse vous êtes celui qui a obtenu jusqu'à présent la plus grosse somme pour notre sainte cause. Et cela est d'autant plus méritant à vous que vous avez des besoins pour votre église. Votre zèle est connu, apprécié, et votre offrande d'aujourd'hui vous sera aussi comptée. Vous avez des ennemis actifs, puissants même, mais il faudrait que leurs paroles eussent plus d'autorité qu'elles n'en auront jamais pour prévaloir contre vos actions.

L'abbé Guillemittes s'inclina comme s'il recevait une bénédiction, puis, relevant bientôt la tête et prenant un air presque dégagé :

— Maintenant, dit-il, je suis prêt à vous expliquer mes rapports avec M. Thomé. Ce M. Thomé, dont vous avez sans doute entendu parler comme d'un savant, jouit d'une trentaine de mille francs de rente lui venant de son père, vieil usurier de campagne qui avait acquis cette fortune autant dans le trafic des biens nationaux que dans les prêts à la petite semaine; c'est-à-dire que, du premier au dernier sou, cette fortune a été mal acquise par son auteur, ceci est de notoriété publique. M. Thomé ne s'est jamais marié, il a aujourd'hui cinquante-sept ans et les seuls héritiers de cette fortune sont : 1° une fille naturelle qu'il a eue d'une servante maîtresse, et 2° un neveu officier de marine et une nièce veuve d'un notaire ruiné, madame Ripeyre. J'ai connu M. Thomé à l'occasion de la construction de notre église ; de tous les conseillers municipaux c'est lui qui a montré le plus de zèle pour décider cette construction, et, jusqu'à un certain point, on peut dire que c'est à lui qu'elle est due. Ceci est encore à la connaissance de tout le monde, et le registre des délibérations du conseil est là pour l'attester, ce qui, soit dit en passant, prouve une fois de plus, que cette construction n'est pas due uniquement à mon initiative ou à mes intrigues, comme certaines personnes m'en accusent.

— Vous savez que l'opinion de ces personnes n'est

d'aucun poids pour moi ; elles ont pris, dans le milieu où elles ont vécu, des habitudes de juger les hommes d'après certaines règles ou certains exemples, qui ne sont pas les nôtres.

— Je le sais, aussi je n'insiste pas ; cette plainte n'est que le cri d'une blessure encore saignante. Naturellement, des relations assez suivies s'établirent entre moi et M. Thomé ; il désira faire partie du conseil de fabrique, et j'en profitai pour tâcher de faire cesser le scandale de sa position. Mes efforts furent inutiles, il se refusa et depuis il s'est toujours refusé à épouser sa servante. Pourquoi ? Un peu parce qu'il aime cette femme encore jeune et qu'il veut la tenir dans sa dépendance ; beaucoup parce qu'il cède à l'influence de sa nièce. Ne voulant pas me trouver mêlé à ces luttes de femmes, je me suis alors tenu à l'écart autant que possible. Mais il y a quelques mois M. Thomé a désiré écrire une description de notre église, qu'il ferait vendre au profit de l'œuvre. Je ne pouvais m'opposer à ce désir qui, par un certain côté, m'était profitable, et, comme il avait besoin de mes communications pour beaucoup de détails, nous nous sommes vus plus souvent. Il y a environ six semaines, il fut frappé d'une attaque partielle de paralysie. Lorsqu'il eût recouvré sa pleine connaissance, je renouvelai mes efforts pour le décider à un mariage. Il refusa encore : — « Non, me dit-il, jamais ; si j'étais sûr de mourir demain, je me marierais peut-être aujourd'hui, mais, comme je ne suis pas sûr de cela, et, d'un autre

côté, comme je suis certain que du jour où je serai marié, je serai l'homme le plus malheureux du monde, je refuse. » — Mais, comme malgré cette obstination, il y a en lui un fonds de sentiments religieux, il voulut, ne pouvant mettre en paix sa conscience de ce côté, la mettre d'un autre, et il me proposa de me laisser une partie de sa fortune comme « homme de bonnes œuvres. » Je lui parlai de sa fille. Il me dit qu'il ne l'oublierait pas. Je lui parlai de sa nièce et de son neveu, il évita de me répondre directement et me dit seulement que, comme il y avait dans sa fortune des biens mal acquis et des domaines nationaux, il ne voulait pas paraître devant Dieu chargé de ces biens-là. Je n'aurais point eu l'expérience du testament de mademoiselle Lajeunesse, j'aurais peut-être accepté, mais ne voulant pas m'exposer une seconde fois à un procès, je refusai, lui donnant seulement le conseil de léguer la partie de sa fortune qu'il répudiait, au conseil de fabrique d'Hannebault, à la charge par celui-ci de l'employer aux travaux de l'église. Les choses en sont là ; M. Thomé revient chaque jour à la santé, et le moment où s'ouvrira sa succession, est, je l'espère, loin encore.

— Votre récit, mon cher doyen, montre une fois de plus comme on peut travestir la vérité. Ainsi, les insinuations dont je vous parle, prétendent qu'avec l'aide de la mère Saint-Alix, vous avez circonvenu M. Thomé pour lui faire faire un testament, et que celui-ci, dans un moment de désespoir, se serait

écrié : — « Qui me débarrassera de ces canailles-là ? »

— Il est possible que ce mot ait été prononcé, mais à qui s'applique-t-il : à la servante, à la mère, ou bien à nous ? La haine seule a pu croire qu'il s'adressait à moi, et cela me dit d'où vient la dénonciation que vous me signalez. Elle part d'une main confraternelle ; j'en suis aussi certain que si je voyais la signature. Au reste, je ne m'en plains pas ; elle vient à point, au contraire, pour me montrer dans son ensemble le plan d'attaque combiné contre moi.

Et tout de suite il raconta au grand vicaire sa visite chez le marquis de la Villeperdrix et sa conversation avec Gaspard.

Bien qu'une longue pratique lui eût fait connaître plus d'une traîtrise ecclésiastique, M. Fichon trouva celle de l'abbé Lobligeois un peu forte.

— Je verrai M. le curé de Rougemare et je vous promets que je lui ôterai l'envie de faire d'autres visites de ce genre. Je ne juge pas les sentiments qu'il peut entretenir à votre égard, ce n'est pas mon affaire, mais en parlant de vous, il parlait d'un prêtre, d'un supérieur, et cela me regarde. Quant à M. le marquis de la Villeperdrix, j'attends aussi sa visite pour un de ces jours. Quand je l'aurai vu, je vous préviendrai, et je crois pouvoir vous promettre encore que vous serez le bien-venu chez lui ; il est à nous.

Comme l'abbé Guillemittes se levait pour se retirer, le grand vicaire le suivit :

— A propos, dit-il, obligez-moi, je vous prie, de surveiller attentivement le curé de Saint-Réau. Il nous revient de lui d'étranges choses. Il ne parle jamais, il ne reçoit pas de journaux, il va mettre des lettres à la poste de Clevilliers. Au séminaire c'était déjà un esprit recueilli, taciturne, avec des accès d'enthousiasme ; à Hannebault, quand il était vicaire, il m'inquiétait déjà. Je crains pour lui et pour nous. Quel scandale pour notre diocèse si mes craintes se réalisaient ! La révolution nous déborde, Monsieur le doyen, nous avons beau lutter, elle nous envahit. J'ai peur que le curé de Saint-Réau ne soit une de ses victimes. Pauvre fou qui ne voit pas que notre monde est une pyramide qui ne peut avoir pour sommet que la tiare seule, comme un clocher la croix ! Vous me direz ce que vous pensez de lui. Je voudrais savoir surtout quels journaux il reçoit en cachette, et comment il les reçoit. Je le tiendrais. Tâchez donc, dans une de vos conférences, de le pousser sur le pouvoir temporel.

Tout en parlant, M. Fichon avait conduit l'abbé Guillemittes jusqu'à la porte ; voyant que celui-ci se préparait à descendre l'escalier au lieu d'enfiler un large vestibule qui conduisait chez l'évêque :

— Vous avez donc vu monseigneur ? dit-il en le retenant.

— Non, je n'ai rien à lui dire.

— Et votre cérémonie d'hier ? Ah ! je comprends, elle n'a point été ce que vous vouliez. Mais qu'importe

cela ? Elle n'en a pas moins été un succès pour vous. Voyez donc monseigneur, mon cher curé, et contez-lui tout en détail, c'est un succès pour vous, un grand succès, je vous assure.

VIII

Repoussé de chez le marquis de la Villeperdrix, l'intention de l'abbé Guillemittes avait été de s'adresser à M. Thomé. Mais, après la communication du vicaire général, il ne pouvait plus exécuter ce projet, car se faire donner une douzaine de mille francs en ce moment, c'était justifier l'accusation de vouloir s'emparer de la fortune du vieux savant, et par là s'exposer à la perdre entièrement.

Il modifia donc cette combinaison primitive, et au lieu de douze mille francs comme don, il résolut de lui demander vingt-cinq mille francs comme prêt remboursable dans deux ou trois mois. Sans doute il eût été préférable de ne rien demander, ni don, ni prêt, car ce prêt pouvait faire naître des soupçons, mais dans les conditions où il se trouvait, il n'avait pas le choix

de ses moyens: à tout prix il lui fallait de l'argent; il en cherchait là où il avait quelques chances d'en obtenir, et, comme il avait toujours eu la précaution de ménager M. Thomé, afin de l'avoir sous la main dans une circonstance critique, c'était à la porte de celui-ci qu'il frappait.

Dans le but de s'arranger un bon accueil, il avait pris à Condé, chez l'imprimeur de l'évêché, la première épreuve de *l'Histoire et description de l'église d'Hannebault*, et ce fut avec cette feuille dans sa poche qu'il se dirigea vers la maison de M. Thomé. C'était une habitation de belle apparence, moitié ferme, moitié maison bourgeoise, qui se trouvait dans la partie du village occupée par les herbagers, c'est-à-dire à peu de distance du presbytère. Une vaste cour-masure, comme on dit dans le pays, l'entourait de tous côtés, descendant d'un bout jusqu'à la rivière et de l'autre touchant à la grande rue, dont elle était séparée par une claire-voie en bois. A travers cette claire-voie on apercevait les bâtiments de l'exploitation agricole, les écuries, les étables à vaches, le pressoir, les poulaillers qui étaient disséminés aux extrémités de la cour, puis çà et là, se promenant sous les pommiers aux cimes arrondies, des juments poulinières, des vaches, des poules et quelques paons que M. Thomé appelait des « oiseaux de Junon, » au grand étonnement de ses gens de service qui n'avaient pas pu se mettre d'accord sur la question de savoir, si ce « Junon » était un vieux propriétaire, ou bien si c'était un pays étranger.

Au moment où le doyen arrivait à la barrière qui s'ouvre dans la claire-voie, il aperçut le docteur Chaudun qui sortait de la maison. Alors il s'arrêta un instant de manière à laisser celui-ci venir jusqu'à lui.

— Eh bien, docteur, comment va notre malade?

— Il va, voilà tout ce qu'on en peut dire, mais c'est déjà beaucoup. Voyez-vous, M. le doyen, quand d'une paraplégie, c'est-à-dire d'une paralysie des extrémités inférieures, on tombe dans une hémiplégie ou paralysie d'une moitié du corps déterminée par une congestion cérébrale, on ne va guère.

— Le trouvez-vous donc dans un état désespéré?

— Ma foi, non; seulement, il ne faudrait pas que les congestions cérébrales se reproduisissent bien souvent.

— Est-ce que vous ne pensez pas que dans cet état les nombreuses visites qu'il reçoit peuvent le fatiguer?

— Elles le distraient au contraire.

— Sans doute quand elles sont agréables, mais quand elles sont de nature à faire travailler son cerveau qui aurait besoin de repos, ne deviennent-elles pas dangereuses? Ainsi sa nièce, qui tourne sans cesse autour de lui; d'autres personnes mêmes, comme Madame Prétavoine, qui se montre d'une assiduité assez inexplicable, ne peuvent-elles pas exaspérer son mal? Naturellement, je parle de cela en profane; cependant je tiens à vous signaler ses visites qui sont fréquentes, qui sont longues, parce qu'un mot de vous pourrait les faire cesser, dans le cas où vous jugeriez bon de faire le calme autour de lui.

— Mais ce calme-là, c'est l'isolement, et c'est bien grave d'isoler un bonhomme qui n'a plus de ressort intérieur, plus d'activité propre.

— Mon Dieu, cet isolement serait relatif, en ce sens que je pourrais le voir tous les jours et aussi lui envoyer les sœurs.

— Alors ce seraient toujours des visites.

— Assurément; mais les sœurs sont habituées aux malades; elles ont des soins, des précautions que les gens du monde n'ont pas.

— Je crois, comme vous, que le bonhomme aurait besoin de repos, mais j'entends un repos d'un autre genre; soyez rassuré sur son cerveau, ce n'est pas la partie de son individu qui travaille trop. Je ne vous demande pas ce que vous prescrivez dans vos visites, mais je crois que nous sommes juste aux antipodes; car si vous, prêtre, vous lui recommandez au nom de la morale, de se marier avant de mourir, moi médecin, je lui recommande, pour ne pas mourir, et au nom de la santé, de flanquer mademoiselle Euphémie à la porte. Voilà, mon cher doyen, comment la médecine et la religion sont souvent séparées par des abîmes. Sur ce, je vous serre la main.

Le curé trouva M. Thomé dans une salle du rez-de-chaussée qui, depuis la maladie de celui-ci, avait été transformée en chambre à coucher, au moyen d'un grand lit, enveloppé de rideaux d'indienne rouge dont les médaillons en s'alternant représentaient l'*Amour passant le Temps* et le *Temps passant l'Amour*. Assis dans

un fauteuil ganache devant une fenêtre close, il se réchauffait aux rayons d'un ardent soleil de printemps dont les vitres concentraient la chaleur. Près de lui, un journal à la main qu'elle lisait haut, se tenait une jeune fille de quinze ans à cheveux roux, sa fille Héloïse; puis, plus loin, dans un coin et placée de manière à voir ce qui se passait dans la cuisine par la porte entre-bâillée, une femme de trente-deux ou trente-trois ans, large de poitrine, colorée de carnation, belle d'une beauté campagnarde, à l'air résolu et provoquant, mademoiselle Euphémie, mère de la jeune fille.

— Vous voilà, monsieur le doyen, dit le malade; sans reproche, je vous ai attendu hier toute la journée; hier et avant-hier, ça fait deux jours.

— Hier, je suis allé à Condé, et avant-hier vous savez que j'avais une cérémonie.

— Ah! oui, pour notre église; bien sûr, vous êtes libre; seulement je me disais : M. le doyen me néglige.

— Je ne vous ai pas négligé, mon cher ami, et vous allez voir que j'ai pensé à vous.

— Vous avez reçu des nouvelles? interrompit mademoiselle Euphémie.

— Quelles nouvelles? demanda M. Thomé.

— Des nouvelles de votre neveu, vous savez bien que M. le doyen avait promis d'écrire à l'aumônier qui est embarqué sur le même navire que votre neveu.

— J'ai reçu effectivement une réponse de mon cher

confrère l'aumônier, mais j'ai pensé à vous d'une autre manière encore.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il dit votre ami? Mon neveu accomplit-il ses devoirs? fait-il son salut? Il faut faire son salut; s'il ne le fait pas, il n'est pas mon neveu.

— Hélas! vous lirez la lettre que voici; mais il ne faut pas l'accuser, il est jeune encore, il s'amendera.

— Il est jeune; moi aussi j'ai été jeune, et j'ai toujours fréquenté l'église, hors l'église point de salut. Enfin, nous en reparlerons. Mais vous me disiez que vous aviez pensé à moi d'une autre manière encore?

Sans répondre directement, le curé tira de sa poche une grande feuille de papier qu'il déplia et mit sous les yeux de M. Thomé.

— Qu'est-ce que c'est que cela, un journal?

— Cela, c'est l'épreuve, la première épreuve de l'*Histoire et description de l'église d'Hannebault*, que j'ai été prendre hier à Condé pour vous l'apporter ce matin.

M. Thomé n'était pas absolument vierge des caresses de l'imprimerie, car il avait fait paraître quelques bouts d'articles et quelques lettres çà et là dans les journaux du département, en attendant la publication de son grand ouvrage; mais c'étaient là des caresses banales : il n'avait jamais eu la joie immense de serrer entre ses mains une véritable épreuve, une épreuve en placard d'un livre de lui.

Sous le coup de cette joie orgueilleuse, sa main à

moitié paralysée s'agita comme sous une décharge électrique et il saisit l'épreuve.

— Héloïse, dit-il en tournant les yeux vers sa fille, ceci est une épreuve : on m'envoie cela pour que je cherche, moi l'auteur, si les imprimeurs n'ont point fait de fautes. Monsieur le doyen, je vous remercie, votre attention me fait plaisir, vraiment plaisir.

En disant ces derniers mots sa voix s'adoucit. Jusque-là il avait parlé au curé sur le ton qu'il eût employé avec un domestique négligent, car le temps était loin où il était aux petits soins avec le doyen, se faisant son complaisant et son flatteur. Depuis qu'il était question de son testament, il avait pris les airs impérieux d'un homme à qui tout est dû, semblant toujours dire à l'abbé Guillemittes : « Vous savez que vous êtes mon obligé et que, par suite, vous me devez une reconnaissance active. »

— Il faudrait corriger ces épreuves, dit-il ; malheureusement je suis peu disposé à ce travail. J'ai la tête fatiguée. Si le docteur était là je lui demanderais la permission de mettre mon bonnet fourré, parce que, quand j'ai mon bonnet, le sang, et par conséquent les idées, me montent à la tête.

— Voulez-vous que je vous aide? demanda l'abbé Guillemittes.

— Je n'osais vous en prier, mais cela me rendra service ; Héloïse vous lira le manuscrit et vous suivrez sur l'épreuve en corrigeant les fautes de typographie; moi j'écouterai et rectifierai, s'il y a lieu, ce qui

au point de vue littéraire peut être défectueux.

L'abbé Guillemittes avait autre chose à faire que de perdre son temps à corriger des épreuves, cependant il accepta cette proposition.

— Veillez à ce qu'on ne fasse pas de bruit dans la cuisine, dit M. Thomé en s'adressant à Euphémie, nous avons besoin de silence, je dirai même de recueillement. A cette table, M. le doyen, vous trouverez des plumes et de l'encre. Là, c'est bien ; maintenant, Héloïse, tu peux commencer, j'écoute. Lis avec lenteur en t'arrêtant suivant la ponctuation, comme si tu comprenais ce que tu lis.

La jeune fille avait pris le manuscrit, et la première page qu'elle tenait entre ses mains tremblait comme une feuille sèche secouée au bout d'une branche par une rafale d'hiver. Elle n'avait rien de l'assurance de sa mère, mais naturellement douce et craintive au contraire, elle avait été rendue plus timide encore par trois années passées dans un pensionnat de Condé, où tout le monde s'était moqué de sa naissance autant que de ses cheveux roux, sans que jamais une voix amie lui eût dit qu'une bâtarde pouvait être une honnête fille, et qu'une rousse pouvait être admirablement belle ; ce qu'elle était en réalité. Au moment où elle allait commencer sa lecture, son père l'arrêta :

— Surtout, monsieur le doyen, de la franchise, n'est-ce pas? S'il est des phrases qui ne satisfassent point votre purisme, votre goût ou seulement votre oreille, je vous prie de me les signaler. Dans le feu de l'ins-

piration il échappe bien des choses dont un étranger saisit tout de suite la défectuosité. Je ne suis point un écrivain à la mode du jour; je supporte, j'aime les observations. Va, Héloïse.

D'une voix que l'émotion étranglait, elle commença sa lecture.

« Là où se dresse aujourd'hui superbement la nouvelle église d'Hannebault... »

— Que pensez-vous de superbement? interrompit M. Thomé, c'est le mot propre. Allons, pas de modestie, c'est le mot propre, superbement.

— ... « S'élevait autrefois, continua la jeune fille, à une époque qui se perd dans la nuit des âges, un temple consacré à un culte sanguinaire, celui du druidisme, qui était celui de nos ancêtres les Gaulois, plongés, jusqu'à la révélation divine du christianisme, dans une superstition qui n'était pas moins sanguinaire qu'impuissante. »

— Pardon, interrompit l'abbé Guillemittes, est-ce qu'il n'y a pas un peu de qui et de que?

— Cela donne du nombre à la phrase. Au début il est important de dire que ce livre n'est point écrit en petites phrases courtes et sèches. D'ailleurs Racine n'a-t-il pas dit :

Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse
Il ne voit à son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

— Parfaitement; mais, d'un autre côté, pour citer vos auteurs, Molière a dit aussi, je crois :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

— Molière n'est pas mon auteur; il était négligé ; Boileau le blâme. Si nous trouvons d'autres *qui*, nous les noterons ; continue.

— ... « Vers le quatrième siècle, saint Cénéri parut dans nos contrées, et après une bienheureuse prédication, l'idolâtrie se dissipa sous la chaleur de sa foi, le pays fut converti et toutes les idoles détruites... »

— Ne faudrait-il pas répéter le verbe, hasarda le curé, et le mettre au pluriel ?

— Ah ! mon Dieu, comme vous voudrez; cependant, je crois que ma phrase peut passer ainsi; elle renferme peut-être une licence, mais où en serait la littérature française, si quelques licences n'étaient pas tolérées? Je vous le demande.

L'abbé Guillemittes était un homme de sens, l'histoire de l'archevêque de Grenade et de ses homélies lui revint à la mémoire. Pendant une heure, la correction de l'épreuve continua sans qu'il se permît la plus légère observation. Après saint Cénéri et son église modeste, vint l'église en *grison,* « le grison, cette pierre dont la monographie a été écrite par l'auteur de cette histoire, » puis enfin, après l'église en *grison*,

l'église présente. Arrivé à la fondation de son église, le curé s'arrêta :

— Si vous le permettez, dit-il, nous reverrons à demain; le style est travaillé, serré, et ce n'est pas trop d'une attention toute fraîche pour le suivre. D'ailleurs une affaire me rappelle au presbytère. Seulement, avant de partir, je voudrais vous entretenir quelques instants en particulier.

Héloïse se leva, et comme elle n'était qu'une enfant, en sortant elle ferma tout à fait la porte sans remarquer que sa mère l'avait laissée entre-bâillée.

M. Thomé s'était mis en si belle humeur par l'audition de son œuvre que le curé n'hésita pas à lui adresser franchement sa demande : il avait besoin de vingt-cinq mille francs et il comptait sur lui pour les lui prêter. Mais une parcelle du sang du vieux Thomé, l'usurier, avait passé dans les veines de son fils; au mot prêter, celui-ci, malgré sa paralysie, se souleva presque dans son fauteuil. Prêter, bon Dieu, prêter vingt-cinq mille francs, mais les fermiers ne payaient pas, mais les bœufs ne se vendaient pas, mais le foin était cher; en un mot, il n'avait pas un sou, et de plus il était malade, incapable de s'occuper d'affaires.

— Après moi, dit-il, ce qui est promis se fera. Héloïse aura sa part, sa part légitime, et ce qui est juste reviendra au bon Dieu, parce que je veux des messes, et ne veux pas paraître devant lui avec de l'argent qu'on dit mal acquis, quoiqu'il ait été acquis comme bien d'autre; mais tant que je ne parais pas à son tribunal

je n'ai pas à me dépouiller: il sera temps au dernier moment.

Et comme le curé insistait encore, il pencha la tête sur son fauteuil et refusa de répondre un seul mot.

Dans la cuisine, l'abbé Guillemittes trouva mademoiselle Euphémie qui l'attendait. Elle voulut le reconduire jusqu'à la rue.

— Eh bien, M. le doyen, dit-elle, quand ils furent assez éloignés de la maison pour qu'on ne pût pas entendre ses paroles, avez-vous été plus heureux aujourd'hui? Ah! je voudrais si bien devenir une femme comme toutes les autres, lever la tête et regarder tout le monde. Et pour ma fille? Si elle était légitimée par le mariage, elle serait comme toutes les autres; elle a été en pension; elle est instruite; elle aurait trente mille francs de rente. Et si vous vouliez, M. le curé? qui sait? Elle n'a que seize ans; M. Hubert, votre neveu, tourne autour d'elle; tous ces jours encore il a rôdé de l'autre côté de la rivière, en face de notre prairie. Moi je n'aurais rien à refuser à celui qui lui aurait fait avoir son nom et sa fortune.

Ils étaient arrivés à la claire-voie.

— Ma chère dame, dit le curé en ouvant la barrière, je ne peux vous répéter que ce que vous savez déjà: j'ai employé tous les moyens pour décider M. Thomé à accomplir ses devoirs; mais il y a des influences toutes puissantes qui pèsent sur lui; tant qu'il n'en sera pas débarrassé, il résistera.

Et saluant légèrement du bout des doigts, il remonta vers le presbytère à grands pas.

A moitié chemin, il se croisa avec la nièce de M. Thomé, et celle-ci l'aborda; c'était une femme doucereuse, mielleuse, confite en politesse, qui semblait toujours prête à sauter au cou des gens.

— Eh bien! dit-elle, vous avez vu mon cher oncle, M. le doyen; comment le trouvez-vous?

— Bien, madame; au moins, beaucoup mieux. Mais M. Chaudun me paraît encore inquiet.

— M. Chaudun! M. Chaudun! C'est votre sentiment qui me touche, M. le doyen, parce que vous, vous qui jugez de haut.

— M. Chaudun juge en médecin, et pour un malade, c'est la meilleure manière d'être jugé. Ce qui inquiète surtout M. Chaudun, c'est que M. votre oncle soit soumis à de certaines habitudes, dont il faudrait à tout prix le débarrasser. Au reste, voyez-le, causez avec lui et suivez ses avis; c'est un homme de grande expérience et de bon conseil. Voyez-le, madame.

Et saluant tout bas, il rentra vivement chez lui.

IX

Mademoiselle Euphémie s'était crue très-habile en glissant sa proposition au curé.

— Quand son intérêt sera uni au mien, s'était-elle dit, il décidera mon mariage, et alors il ne se fera rien donner, par testament, d'une fortune qui sera un jour celle de son neveu.

Mais ce calcul, qui eût pu être tout-puissant avec un homme avide, exclusivement dirigé par l'intérêt personnel, ne pouvait avoir aucune prise sur l'abbé Guillemittes, dominé par son idée. Que lui importait que son neveu eût ou n'eût pas trente mille francs de rente? il avait en tête un bien autre but, plus grand, plus haut.

Aussi avait-il hâte d'interroger Hubert et de savoir

ce qu'il y avait de vrai dans les paroles de la servante-maîtresse. Son neveu, il est vrai, n'avait pas dix-huit ans, et Héloïse n'était encore qu'un enfant, mais ces raisons, jusqu'à un certain point rassurantes pour un honnête bourgeois, étaient sans valeur pour un ancien professeur de morale, qui, depuis qu'il n'analysait plus en théoricien le fumier humain, confessait au moment de leur première communion les enfants des fabriques, garçons et filles.

Depuis qu'il avait fait venir son neveu à Hannebault, l'abbé Guillemittes n'avait guère trouvé le temps de s'occuper de lui. Dans les premiers temps, il est vrai, il avait eu l'intention de le diriger ; mais, empêché par les mille difficultés de son entreprise, il avait été obligé de négliger peu à peu cette tâche, puis, entraîné par le courant irrésistible de ses propres affaires, de l'abandonner tout à fait, et sa surveillance n'avait plus été qu'un contrôle sur les rares personnes que fréquentait le jeune homme ; pour le reste, c'est-à-dire pour son état moral, sa situation intellectuelle, son développement intérieur, il avait eu la liberté d'un poulain lâché à qui tout est permis, hormis de franchir les clôtures.

Élevé doucement et tendrement par un père qui n'avait jamais été qu'un grand enfant, Hubert, en abandonnant la maison natale fermée par la mort, avait cru qu'il retrouverait chez son oncle un peu de la tendresse paternelle, et il était arrivé à lui le cœur et les bras ouverts. Mais une fois près de cet oncle tou-

jours occupé, n'ayant sur les lèvres que des paroles d'affaires, dans l'esprit que des combinaisons qui toutes roulaient sur le même objet, toujours froid, souvent impatient, quelquefois dur, exigeant de lui un travail régulier comme d'un employé, sans un de ces mots ou un de ces regards qui par leur douceur payent toutes les peines et calment tous les chagrins, il s'était tristement replié sur lui-même, comprenant qu'un père ne se remplace pas et que l'orphelin est à jamais orphelin.

Libre de s'organiser comme il lui plaisait, il avait choisi dans les combles du presbytère, une immense pièce dont il avait fait à la fois un atelier et une chambre. Adroit de ses mains, il s'était lui-même fabriqué les meubles qui ne lui avaient point été donnés, — des traiteaux avec une table pour dessiner debout, des escabeaux, un dressoir pour des échantillons de pierres et une bibliothèque formée de planches de sapin pour ranger ses quelques volumes, ses plans et ses croquis. Puis, pour orner les murs, il les avait couverts de vieilles gravures italiennes qui, lui venant de son père, avaient une certaine valeur artistique, et çà et là de modèles en plâtre ou en terre qui lui étaient offerts par les sculpteurs de l'église. Deux hautes fenêtres en mansarde éclairaient cette pièce, et, par leurs ouvertures à travers un encadrement de glycines enroulées aux bois de la charpente, la vue courait librement sur une immense étendue de pays qui commençait aux arbres du château de la *Haga* pour finir à huit ou dix

lieues dans un lointain confus. C'était là qu'il passait une grande partie de son temps, car, son travail terminé, il aimait à rester dans sa chambre, à lire, à dessiner pour lui, ou bien, appuyé sur la fenêtre, les yeux perdus dans l'horizon infini, à se souvenir du temps où on lui souriait, à espérer, à rêver en écoutant la chanson intérieure de ses dix-huit ans.

Ordinairement le curé ne montait pas à la chambre de son neveu, et, chaque fois qu'il avait besoin de lui, il le faisait descendre; mais, en ce moment, il n'était pas en disposition d'endurer des lenteurs, il gravit l'escalier d'un pas qui avait oublié les règles du séminaire.

Hubert, debout devant la table et le dos tourné à la porte, travaillait à un dessin à la plume.

— Que faites-vous donc là? demanda son oncle en se penchant par dessus son épaule; qu'est-ce que ces minarets, ces vasques, et toute cette architecture orientale?

— C'est le palais d'Alcine; au moins j'ai voulu me représenter à moi-même le palais dont parle l'Arioste; mais j'avoue que mon dessin ne représente pas grand'chose.

— Vous lisez donc l'Arioste?

— Oui, mon oncle; est-ce qu'il y a du mal à cela?

Le doyen évita de répondre.

— Où donc avez-vous eu un *Roland furieux?*

— C'est M. Chaudun qui me l'a prêté; je lui ai demandé aussi le Tasse et Boccace, mais il m'a refusé Boccace, en me disant de m'adresser à vous. Au reste

je n'y tiens pas, attendu que quand j'ai fini *Roland furieux*, je le recommence; voilà la quatrième fois que je le lis.

— Désormais quand vous voudrez lire une œuvre d'imagination, vous me consulterez auparavant; je ne proscris pas absolument ce genre d'ouvrages, mais en général c'est un aliment dangereux pour un esprit comme le vôtre. A votre âge il est mauvais de se nourrir de fictions.

— Mais, mon oncle, l'Arioste est un grand poëte.

— La poésie n'est pas la vie, et en tous cas si votre esprit sent le besoin de s'élever au-dessus de notre monde terrestre, il trouvera dans notre sainte religion des ailes qui l'élèveront plus haut. Mais ce n'est point pour discuter cette question que je suis monté à votre chambre. J'ai à vous parler sérieusement, mon enfant.

A cette appellation Hubert tressaillit; c'était la première fois que depuis la mort de son père il entendait cette parole qui avait été la dernière de celui-ci : mon enfant ! Il leva sur son oncle ses yeux émus; mais, en rencontrant un visage froid comme à l'ordinaire et un regard posé sur lui qui n'avait aucune tendresse, il comprit que ce mot était celui d'un prêtre et non celui d'un père.

— Mon enfant, continua le doyen, depuis votre arrivée ici nous n'avons jamais causé de votre avenir, je voudrais que vous me disiez avec franchise quels sont vos désirs.

— Mes désirs, mon oncle ?

— Au moins quelles sont vos intentions ? Voulez-vous rester avec moi, ou bien voulez-vous aller travailler à Paris?

— Vous ai-je donc déplu ou fâché?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Quand je vous ai fait venir près de moi, je croyais que vous n'étiez qu'un enfant que je prenais à ma charge parce que je suis votre seul parent; mais il n'en est pas ainsi; bien qu'étant enfant encore, vous travaillez utilement, et vous pouvez très-bien subvenir seul à vos besoins. Donc, si vous souffrez ici, si mon caractère qui, sous la pression de certaines difficultés, n'est pas toujours facile, j'en conviens, vous blesse, vous pouvez reprendre votre liberté, je vous la rends, et vous permets de faire ce que vous jugerez bon pour votre avenir. Bien entendu je ne vous renvoie pas, je suis content de vous, vos services me sont utiles, et même je ferai mon possible pour que désormais ils soient payés comme ils le méritent. Ce que je veux, le but de cet entretien, c'est de vous mettre à même de décider ce que vous croyez le meilleur pour vous.

Hubert réfléchit un moment se demandant ce que voulait dire ce langage si nouveau dans la bouche de son oncle. Le consulter, lui qui avait toujours été traité comme une machine!

— Mon oncle, dit-il enfin, vous voulez que je vous parle avec franchise, cela est facile, seulement ce qui m'est difficile c'est de vous parler clairement de choses que je ne vois que confusément. Mon désir est d'aller

à Paris, cela est chez moi bien net, et je vous le dis tout de suite.

— Il ne l'aime pas, pensa le doyen.

— Mais ce désir est-il possible à réaliser en ce moment, voilà ce que je ne sais pas.

— Il l'aime donc?

— Si je veux aller à Paris, continua Hubert, c'est pour travailler à l'école des Beaux-Arts et arriver un jour au prix de Rome. Mais, en ce moment, je ne suis pas en état de passer l'examen d'admission à l'école, j'ai encore des matières à préparer, surtout les mathématiques. Et puis, enfin, je n'ai pas de quoi vivre à Paris.

— Je pourrais peut-être vous aider, insinua l'abbé Guillemittes, voulant le pousser jusqu'au bout.

— Je vous suis bien reconnaissant pour votre générosité, mais, dans mes projets, je ne comptais pas y recourir.

— Vous êtes fier ?

— Je ne sais pas; cela ne m'était pas venu à l'esprit parce que j'espérais gagner moi-même ce qui me serait nécessaire.

— Et comment cela?

— Dans les travaux de l'église je prends l'habitude de la surveillance des ouvriers; en même temps j'apprends beaucoup de pratique; avant un an je crois que je serais en état d'entrer chez un architecte ou chez un entrepreneur et tout en suivant les cours de l'école, de gagner ce qu'il me faudrait pour vivre. Au moins j'ai

un ami qui fait cela. Voilà, mon oncle, comment j'arrangeais mes plans : je restais avec vous tant que vous aviez besoin de moi, je préparais en même temps mon examen, et quand je ne vous étais plus utile, j'allais à Paris.

— Alors vous désirez en ce moment rester à Hannebault.

— Oui, mon oncle, si vous le permettez.

— Et ce sont les seules raisons que vous venez de me donner qui vous retiennent ici ? N'hésitez donc pas; si vous en avez d'autres, avouez-les.

— Je trouve qu'en me prenant chez vous, vous m'avez imposé une dette, dont je voudrais m'acquitter, dit vivement Hubert, le visage empourpré et les yeux troublés.

Il y avait bien des choses dans cette réponse ; mais le curé, tout à son interrogatoire qu'il dirigeait vers un but unique, n'y fit pas attention.

— Ce n'est pas de cela que je veux parler, mais des raisons d'une autre sorte.

— Non, mon oncle.

Malgré son envie de se tenir habilement dans des questions détournées, l'abbé Guillemittes se trouvait obligé de préciser ses demandes. Il le fit brusquement et en regardant son neveu en face.

— On me dit cependant que vous tournez autour de mademoiselle Héloïse Thomé, pour me servir des expressions mêmes de ceux qui m'ont parlé de vous. N'est-ce point elle qui vous retient ici ?

— Ah ! mon oncle, elle est rousse.

Ce mot naïf et cru convainquit le curé mieux que ne l'eussent fait les protestations les plus habiles, car ce n'est pas à dix-huit ans qu'un amant voudrait détourner les soupçons en chargeant de défauts celle que, au fond du cœur, il pare de toutes les qualités.

— C'est bien, dit-il, je n'insiste pas davantage et je crois votre parole. Seulement, puisque vous restez ici, ce dont je suis quant à moi satisfait, tâchez par votre conduite de de pas donner prise à la critique.

— Mais mon oncle, je vous assure, je vous jure...

— Je vous ai dit que je vous croyais, cela suffit.

Et il laissa le pauvre garçon qui, tout honteux, se demandait comment on avait pu l'accuser de penser à une fille rousse, lui qui précisément n'avait jamais rêvé que de femmes aux cheveux noirs. Assurément Héloïse avait une carnation admirable de fraîcheur et de transparance, son regard était plein de douceur, son sourire charmant, mais enfin elle avait les cheveux roux, les sourcils roux aussi, et puis ce n'était qu'une petite fille, ce n'était pas une femme.

Rassuré sur son neveu, c'est-à-dire quant à l'avenir, l'abbé Guillemittes n'en restait pas moins aux prises avec les difficultés présentes qui, depuis deux jours, s'étaient singulièrement aggravées. Le cercle de ses espérances s'était successivement rétréci; à quelles portes frapper maintenant? Il fallait attendre. Mais Suchard n'attendrait pas lui; sur ses talons marcheraient les huissiers, et un seul huissier, tirant la son-

nette du presbytère, faisait écrouler toute son œuvre, sous les décombres de laquelle il serait fatalement pris et broyé. Et cependant, vingt-cinq mille francs n'étaient pas une grosse somme; combien de fois déjà les avait-il trouvés et dépensés?

Lorsqu'il était sous l'obsession d'un embarras qui l'arrêtait, il tâchait de s'en distraire par une occupation matérielle. Dans la décoration murale de son église, il s'était réservé la peinture en bleu d'azur parsemée d'étoiles d'or, travail assez facile qui ne demande pas un long apprentissage et auquel il s'était façonné très-promptement. Il se rendit donc à l'église, et endossant une grande blouse par dessus sa soutane, il monta à son échafaudage; ses mains en activité, son esprit s'échauffait et devenait plus subtil.

Il y avait à peu près deux heures qu'il travaillait fiévreusement, cherchant, trouvant des combinaisons financières qu'il abandonnait aussitôt pour en chercher de nouvelles, lorsqu'en se penchant machinalement par dessus la galerie de son échafaudage, il aperçut une femme agenouillée devant l'autel dans l'attitude de la prière la plus passionnée : les mains jointes et tendues vers la statue de la vierge, elle tenait son front appuyé sur ses poignets; aux mouvements qui soulevaient ses épaules on sentait l'ardeur de son invocation. Quelle était cette femme? Grande autant qu'il en pouvait juger, elle avait la taille longue et flexible, sur son cou d'un blanc mat serpentaient deux

grosses tresses de cheveux noirs; sa toilette n'était point d'une provinciale, mais plutôt d'une étrangère élégante et riche. Une femme qui priait avec tant d'élan devait avoir une foi vive; peut-être était-elle généreuse. Qui sait si la Providence ne la lui envoyait pas pour le sauver? Il ôta sa blouse de peintre pour descendre auprès d'elle; mais, au même instant, elle se releva et sortit. Si l'échelle de l'échafaud eût été libre, il eût bien vite gagné le sol, mais précisément au moment où il arrivait pour descendre, un ouvrier, lourdement chargé d'un modèle en plâtre, montait à pas lents. Il dut attendre que celui-ci eût achevé son ascension, ce qui demanda assez de temps, et, quand il put enfin sortir, il ne vit nulle part la plume blanche qui flottait sur la toque de paille de son inconnue. Vivement il fit le tour de l'église, mais sans l'apercevoir. Des ouvriers qu'il interrogea répondirent contradictoirement; et encore seulement après de longues explications, selon les uns elle était descendue à la ville, selon les autres elle s'était au contraire dirigée vers le château de la *Haga*. Une discussion s'engagea qui n'aboutit à rien de précis.

Désappointé, le doyen s'en alla faire une promenade furieuse dans les prairies; il avait besoin d'user son inquiétude nerveuse par une fatigue physique. Lorsqu'il rentra, il trouva l'abbé Colombe qui lisait son bréviaire en marchant dans la grande allée du jardin, car, en proie à d'atroces douleurs d'estomac, le vicaire ne pouvait guère rester assis.

— Monsieur le doyen, dit-il, il est venu une dame pour vous faire visite.

— Une dame avec une plume blanche à son chapeau, un manteau gris...

L'abbé Colombe, qui croyait que les femmes étaient « des vases de perdition, » ne levait jamais les yeux sur elles. Quand, pour son malheur, il était obligé de leur parler, il était si troublé qu'il ne savait jamais s'il s'adressait à une petite fille ou à une vieille duègne; l'être qu'il avait devant lui portait une jupe au lieu d'un pantalon, voilà tout ce qui le touchait; le reste, jeunesse, vieillesse, beauté, laideur, n'existait pas. Il croyait, parce que des personnes respectables le lui avaient affirmé, que certaines femmes ajoutaient à leurs cheveux des cheveux étrangers qu'elles appelaient « un chignon; » mais, malgré toute l'envie qu'il avait de contrôler ce fait invraisemblable, il n'avait jamais osé s'en assurer de ses propres yeux; que fut-il devenu si son regard avait rencontré celui d'une femme! A cette pensée seule, le chapelet de saintes médailles, dont sa poitrine était cuirassée, sonnait agité par un tremblement de frayeur. En entendant son curé parler de plume blanche, il rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ah! mon Dieu, dit-il, je ne l'ai pas regardée; d'ailleurs, j'étais en train de faire ma méditâââtion

Cette façon de prononcer lui était particulière, et il l'employait pour certains mots « méditâââtion, prièèère, » qui, ainsi allongés, prenaient pour son

oreille un caractère plus sacré; c'était une sorte de génuflexion qu'il faisait devant eux. Étant l'homme, par excellence, du cérémonial religieux, il professait hautement que nous devons nous conformer en toutes choses à l'étiquette; là-dessus, il ne souffrait pas la discussion; et le seul grief qu'il eût contre son curé, tenait à la manière leste dont celui-ci disait « l'*Ite missa est.* »

— Comment avez-vous su que c'était une dame? demanda le doyen, moins patient que de coutume.

— J'ai entendu le bruissement de sa jupe. Elle a parlé à Cyrille.

Sur ce dernier mot, le domestique parut.

— Une dame est venue? demanda vivement l'abbé Guillemittes.

— Oui, monsieur, c'est mademoiselle Pinto-Soulas.

— Mademoiselle Pinto-Soulas à Hannebault?

— Elle est arrivée dans la nuit au château, et elle est venue faire sa visite à M. le doyen.

L'abbé Guillemittes était un caractère ferme qui savait supporter avec un calme égal les bonnes comme les mauvaises nouvelles; mais, en apprenant que mademoiselle Pinto-Soulas était à Hannebault, il ne put retenir un soupir de soulagement. Mademoiselle Pinto-Soulas, en qui il avait mis autrefois tant d'espérances, et qu'il avait toujours vainement attendue, c'était la femme qui venait de prier si ardemment dans son église. Il était sauvé!

X

Jamais peut-être, depuis trois ans, le dîner n'avait été si gai au presbytère. Le doyen, qui le plus souvent lisait son journal pendant le repas, sans dire un seul mot, montra un entrain devant lequel Hubert et l'abbé Colombe restèrent stupéfaits. Il riait, causait, mangeait à pleine bouche et voulait qu'on mangeât comme lui, si bien que le vicaire, n'osant pas n'être point joyeux quand son curé l'était, se donna ce jour-là, par bonté d'âme, une indigestion qui lui fit passer une nuit cruelle. Au dessert Cyrille apporta une lettre en disant qu'elle venait de lui être remise par un domestique du château de la Haga. Le curé la prit avec un sourire de triomphe :

— Bien, se dit-il, voilà que cela commence par une invitation à dîner.

Et pensant à ses ennemis, l'abbé Lobligeois, l'évêque, le maire, il haussa joyeusement les épaules, mais

après avoir ouvert la lettre et jeté les yeux dessus, il se leva vivement et passa dans son cabinet de travail sans dire un mot.

C'était bien en effet une invitation, mais non pas une invitation à dîner, comme il l'avait cru trop tôt.

« Mademoiselle Pinto-Soulas présente ses respec-
» tueux compliments à M. le curé et le prie de vou-
» loir bien venir demain dire la messe à la chapelle
» du château, à 8 heures. »

Que signifiait un pareil billet? Voulait-on se moquer de lui ou l'insulter? Il le lut, le relut encore en pesant tous les mots, mais sans arriver à une explication satisfaisante. Mlle Pinto-Soulas était pieuse, tout le monde le savait; lui-même l'avait vue prier; lorsqu'elle lui avait écrit à l'occasion des verrières qu'elle donnait a l'église, elle l'avait fait avec une politesse affable et gracieuse; en arrivant à son château, sa première visite avait été pour le presbytère; tout cela était en contradiction avec cet incompréhensible billet.

Quel mystère se cachait dessous? C'était ce qu'il fallait éclaircir. Mais, comme à chercher soi-même des explications de ce genre dans des circonstances aussi délicates on risque souvent de se compromettre, il résolut d'envoyer Hubert à la découverte : si celui-ci faisait quelque maladresse, on pourrait facilement le désavouer et rejeter ses sottises sur son jeune âge.

— Vous allez vous rendre tout de suite au château de la Haga. Vous demanderez à voir mademoiselle Pinto-Soulas de ma part, et vous lui direz, — retenez

bien mes paroles : — « Mon oncle regrette de ne pas pouvoir se rendre à votre invitation, mais il dit demain sa messe à l'église paroissiale, à huit heures. » Vous noterez exactement ce qu'elle vous répondra ; il est très-important que mes paroles, comme les siennes, soient exactement répétées par vous.

Hubert fut enchanté que son oncle le chargeât de cette commission, car, bien qu'il fût depuis longtemps à Hannebault, il ne connaissait pas encore le château, et il allait avoir ainsi une occasion de le visiter.

Si le domaine de la Haga remonte au treizième ou quatorzième siècle, le château date seulement de ces dernières années. Il a été bâti par M. Pinto-Soulas, père de mademoiselle Isabelle. Lorsque ce riche banquier acheta la terre d'Hannebault, il trouva une vieille ruine délabrée bonne au plus pour abriter des gentilshommes, mais indigne d'un financier. Il la rasa et à sa place il construisit un admirable château Renaissance, d'autant mieux réussi que, pour l'extérieur, il est la reproduction à peu près exacte du célèbre palais de justice de Rouen : bâtiment principal avec une tourelle octogonale qui le divise en deux parties égales, et à chaque bout de ce grand bâtiment une aile en retour d'équerre.

Jusqu'à l'époque de cette construction, les bois de la Haga, qui s'étendent dans un rayon de plusieurs lieues sur les collines que longe la rivière, avaient été ouverts à tout le monde ; mais M. Pinto-Soulas, ayant le sentiment de la propriété très-fortement pro-

noncé, et n'aimant que les choses qui lui appartenaient en propre, n'avait pas pu supporter que les paysans ou les curieux vinssent se promener librement jusque sous ses fenêtres, comme au temps des comtes d'Hannebault. Il avait donc découpé dans ces bois un vaste parc qu'il avait fait enclore de murs et de sauts de loups, de manière à ce qu'on ne pût pénétrer jusqu'au château que par quatre entrées fermées de grilles, dont l'une donnait sur l'esplanade de l'église. Dessiné par un paysagiste intelligent qui s'était contenté de faire tomber les arbres selon les accidents naturels du sol, ce parc descendait du haut des collines jusque dans les prairies. Les eaux, qui de place en place sourdaient sur ces collines, avaient été soigneusement captées et après avoir formé un lac devant le château et çà et là quelques petits étangs elles circulaient partout au moyen de rigoles d'irrigation ; cette humidité, en pénétrant l'humus profond du sol, donnait à la végétation une vigueur et une intensité extraordinaires ; nulle part, aux environs, les arbres n'avaient une pousse aussi luxuriante, et, pour trouver des gazons aussi verts, où l'herbe foisonnât aussi haute et aussi drue, il eût fallu aller en Angleterre dans ses beaux parcs des côtes du Sud. Mais ce qu'on n'eût pas rencontré dans les parcs de ce pays et ce qui se voyait à chaque pas sur les pelouses et sous les arbres de la Haga, c'étaient les groupes, les statues, les vases de toutes sortes que M. Pinto-Soulas avait pris vanité à y entasser avec profusion ; car, pendant les der-

nières années de sa vie, envahi tout à coup par la contagion des beaux-arts, il lui avait paru digne de sa position de faire inscrire son nom sur les registres du commissaire-priseur, Pillet, entre ceux du duc d'Aumale et du marquis de Hertford : les tableaux et les curiosités ainsi achetés avaient été entassés dans le château ; les bronzes, les marbres, les faïences avaient été dispersés dans le parc. Bien souvent Hubert avait souhaité visiter ce parc ; mais, comme pour cela il fallait demander une permission à l'un des quatre cerbères qui veillaient aux entrées dans d'adorables cottages anglais, il s'était toujours contenté de se promener mélancoliquement devant les sauts-de-loup aux endroits ou l'on avait vue sur le château. Une permission à demander à un concierge c'est peu de chose, mais pour lui c'était beaucoup ; aussi, partagé entre une timidité d'enfant qui ne s'était pas encore émancipée, et une hauteur de caractère d'homme qui s'affirmait déjà, il n'avait jamais osé franchir ces grilles derrière lesquelles il entrevoyait tout un monde de trésors.

Ce soir-là, il se présenta la tête haute et avant que le concierge lui adressât la parole, il répondit fièrement qu'il avait à parler à mademoiselle Pinto-Soulas.

Le parc s'étendait devant lui et le chemin, s'enfonçant entre des bouquets d'arbres espacés çà et là, allait aboutir à un mamelon élevé sur lequel le château déployait sa masse imposante au milieu d'un tapis vert. Le soleil descendu à l'horizon passait sous les branches des sapins et au loin par-delà la plaine les

ombres du soir s'abaissaient déjà, tandis qu'au-dessus du cours de la rivière, entre les lignes de saules et de peupliers, montait un léger brouillard qui se contournait au caprice de l'eau comme un long serpent blanc. Par grandes troupes tapageuses, les corneilles arrivaient de tous côtés pour se percher sur les hêtres, où depuis des siècles leurs ancêtres étaient venues de génération en génération s'abriter et dormir chaque nuit. Une chaleur tiède semblait sortir de la terre échauffée ; sous les taillis on respirait le parfum des jacinthes et des violettes, et dans l'air, emportée par la brise du soir, passait une fraîche senteur de séve et de fleurs qui s'exhalait des lilas, des ribes et de tous les arbustes printaniers formant bordure aux grands bois.

Hubert s'avançait lentement les yeux charmés par les objets d'art qu'il rencontrait à chaque pas sur sa route, l'âme épanouie par cette belle et chaude journée d'avril. Un moment il se figura qu'il parcourait l'un de ces jardins enchantés dont il avait lu la description dans son poëte. C'était au bord du lac, dans une allée de mélèzes dont les aiguilles tombées à l'automne et tassées par les neiges de l'hiver, avaient formé comme un tapis moelleux sur lequel ses pieds glissaient sans bruit, en dégageant une odeur résineuse. A ses côtés, sur les eaux du lac qu'il longeait, une flottille de cygnes blancs semblait l'accompagner, tandis que devant lui les fenêtres du château resplendissaient des derniers rayons du soleil couchant comme pour lui dire qu'une fête l'attendait et qu'on avait illuminé en

son honneur. Un domestique qui se montra au haut du perron l'éveilla de ce rêve.

— Est-ce bête, se dit-il, et ne suis-je vraiment pas un beau paladin?

Puis, tout de suite, en simple mortel qu'il était, il demanda à voir mademoiselle Pinto-Soulas « de la part de M. le curé. »

Au moment où il entrait, une femme portant le costume d'une riche paysanne, traversait le vestibule.

— Madame Françoise, dit le domestique, voici un monsieur qui est chargé d'une commission pour mademoiselle, de la part de M. le curé.

— Quel curé? demanda madame Françoise, revenant sur ses pas et regardant Hubert des pieds à la tête de l'air d'une personne d'importance qui a le droit de faire des questions, — M. l'abbé Pelfresne ou le nouveau curé?

— Mon oncle, M. Guillemittes.

— Eh bien, monsieur, entrez là, mademoiselle viendra tout à l'heure, vous pourrez lui parler.

Et elle ouvrit devant Hubert une porte qu'elle referma aussitôt qu'il fut entré.

La pièce dans laquelle on l'avait introduit était une longue galerie, très-haute de voûte, qui prenait jour sur le lac par quatre grandes fenêtres, et sur la muraille opposée se trouvaient des tableaux dans de larges cadres dorés; c'étaient des paysages, et les noms des auteurs qu'on lisait au bas des bordures étaient ceux des maîtres de l'école française contemporaine.

— On peut me faire attendre tant qu'on voudra, se dit Hubert en se mettant à regarder les tableaux, que les lueurs du couchant éclairaient encore un peu.

En suivant la muraille et en passant d'un tableau à l'autre, il arriva bientôt au bout de la galerie. Par une large porte ouverte à deux battants ses yeux se perdirent dans la pièce voisine. C'était un immense salon; mais tandis que la galerie était encore assez claire, ce salon était déjà obscur, car les rideaux en tapisserie drapés aux fenêtres ne laissaient pénétrer du dehors qu'une lumière douce, et, comme le plafond était formé de caissons en bois de chêne, comme les lambris étaient tendus de cuirs de Cordoue, comme le parquet était recouvert d'un tapis de Smyrne de nuances sombres, cette lumière était aussitôt absorbée et ne pouvait pas dissiper les ombres qui tombaient de tous côtés.

— Si je m'étais plus pressé, se dit Hubert, j'aurais vu ce beau salon.

Et il regretta les quelques minutes données aux statues du parc. Il eût voulu se faire une idée nette de l'ornementation et des dispositions de cet ameublement; en réalité, qu'étaient ces tables sculptées, ces siéges, ces dressoirs, ces consoles, ces bronzes auxquels les illusions de l'obscurité donnaient des apparences féeriques? Cependant ses pieds n'avancèrent point d'un pas et seuls ses regards curieux franchirent la porte de la galerie.

Tout à coup, il vit une forme blanche surgir à l'extrémité du salon, dans la partie la plus sombre, et glisser lentement sur le tapis en s'avançant de son

côté. Aussitôt, il se retourna vers le mur et regarda, comme s'il eût pu les voir, des nymphes de Corot, qui dansaient dans le brouillard au bord d'un étang.

— C'est mademoiselle Pinto-Soulas, se dit-il en se récitant mentalement les paroles de son oncle, de manière à les répéter sans erreur. Mais, après avoir attendu quelques instants sans que personne vînt, il se pencha de nouveau du côté du salon : l'ombre s'était assise devant un piano, entre deux fenêtres, et il la voyait de profil : elle était vêtue d'une tunique de laine blanche, qui, n'étant point retenue à la taille, tombait librement autour d'elle, en gros plis ; sur la blancheur de l'étoffe se détachaient deux torsades de cheveux noirs; par la position de ses mains sur les touches du piano, sa taille se creusait, tandis que sa poitrine se modelait en avant et que sa tête se renversait légèrement en arrière dessinant son galbe d'un trait net et fin.

Hubert avait cent fois entendu parler de mademoiselle Isabelle, mais sans jamais prêter attention à ce qu'on en disait : pour lui c'était une personne très-riche qui n'était pas mariée, c'est-à-dire quelque chose comme une vieille fille; il fut bien surpris de trouver une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, jeune et belle. Devait-il entrer dans le salon, devait-il faire du bruit pour marquer sa présence dans la galerie ?

Au moment où il s'adressait cette question embarrassante, mademoiselle Isabelle frappa quelques accords incertains sur le piano; puis elle se mit à jouer une mélodie d'une tristesse pénétrante, que, par l'ex-

pression qu'elle lui donnait, elle rendait plus triste encore. C'était une berceuse de Chopin qu'Hubert avait étudiée autrefois, mais qu'il reconnut à peine tant l'expression passionnée de mademoiselle Isabelle différait de celle qui lui avait été enseignée. Il savait assez de musique pour sentir qu'il avait un maître devant lui. Mais, au moment où penché en avant il était tout âme et tout oreilles, le piano se tut. Mademoiselle Isabelle cacha sa tête entre ses mains, puis elle murmura à deux reprises :

— Mon Dieu, ah! mon Dieu!

Jamais Hubert n'avait entendu voix si émue, si désolée. Instinctivement il se leva, mais au bruit de ses pas sur les dalles sonores, mademoiselle Isabelle se leva aussi et s'avança vers la galerie.

— Qui est là? dit-elle d'une voix dure.

Hubert balbutia quelques mots, puis se remettant bientôt, il répéta textuellement les paroles de son oncle.

— Pardon, dit mademoiselle Pinto-Soulas lorsqu'il se tut, je ne comprends pas du tout, ou peut-être j'ai mal entendu. Voulez-vous avoir la bonté de me répéter ce que vous venez de me dire?

Il recommença sa récitation. Durant quelques secondes elle le regarda, puis secouant la tête sans répondre, elle tira le cordon d'une sonnette.

— Priez M. Mario de descendre, dit-elle au domestique qui se présenta.

Presque aussitôt celui qu'on avait été chercher arriva : c'était un jeune homme d'une vingtaine d'an-

nées, extrêmement brun, cheveux noirs, yeux noirs, peau bistrée.

— Vous avez écrit à M. le curé? demanda mademoiselle Isabelle.

— Oui, mademoiselle, dit-il, avec un accent méridional très-prononcé.

— Où est la copie de votre lettre?

— Je n'ai pas fait de copie; je me suis servi de la formule ordinaire?

— Comment la formule ordinaire?

— Vous m'aviez dit d'inviter M. le curé à venir dire demain la messe à la chapelle.

— Et alors, comment avez-vous tourné cette lettre?

— J'ai écrit : « Mademoiselle Pinto-Soulas présente ses compliments à M. le curé et le prie...

— Vous êtes un sot, dit-elle sans en écouter davantage. Vous pouvez remonter.

Hubert fut stupéfait; il ne croyait pas qu'on pût dire à quelqu'un : « Vous êtes un sot, » avec autant de dignité. Au reste, cette leçon lui parut méritée ; ce M. Mario lui était antipathique.

— Est-ce que monsieur votre oncle est chez lui ce soir? dit mademoiselle Isabelle en s'adressant à lui.

— Oui, mademoiselle.

— Alors, si vous voulez m'accompagner, je vais aller tout de suite lui faire mes excuses.

Au moment où ils traversaient le vestibule, madame Françoise les arrêta.

— Est-ce que tu sors, mademoiselle? dit-elle.

— Oui, nourrice.

— Il faut te couvrir chaudement ; nous ne sommes plus en Italie, le brouillard de notre pays est froid, tu sais bien.

Et, sur l'ordre de la nourrice, une femme de chambre apporta une capuche et un manteau de laine.

Hubert, marchant à côté de Mlle Pinto-Soulas, pensait qu'il était de son devoir de dire quelque chose, parce que selon ses idées un homme qui accompagne une femme doit l'entretenir. Mais il avait beau se creuser la cervelle, il ne trouvait rien, si ce n'est une phrase, toujours la même : « Il fait beau temps, ce soir, » qui lui paraissait insuffisante. Heureusement, mademoiselle Isabelle lui tendit une corde de sauvetage.

— C'est M. votre oncle qui fait votre éducation ? demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, je suis employé par mon oncle aux travaux de l'église ; je les surveille.

— Vous êtes architecte ?

— Pas encore, mais je travaille pour le devenir ; quand mon oncle n'aura plus besoin de moi, j'espère pouvoir aller à Paris à l'École des beaux-arts.

— Vos parents habitent les environs ?

— Mon oncle est mon seul parent ; j'ai perdu ma mère étant encore enfant, et mon père l'année dernière.

— Pardonnez-moi, dit-elle d'un ton plein de sympathie, je vous ai fait de la peine ; je connais la douleur d'avoir perdu ceux qu'on aime.

Il y eut un moment de silence pendant lequel ils

marchèrent côte à côte sans rien dire; mais bientôt mademoiselle Isabelle, ne voulant pas laisser le jeune homme aux idées qu'elle avait fait naître, reprit la parole.

— Alors, vous voulez être architecte? dit-elle.

— A vrai dire, il y a deux ans, je voulais être artiste, j'avais envie d'étudier la sculpture. Mais la sculpture c'est un art, et la mort de mon père m'oblige à prendre un métier. Après tout, l'architecture aussi est un art.

— Et très-grand, très-noble, quand il est bien compris.

— N'est-ce pas, mademoiselle? s'écria Hubert qui, muet quelques instants auparavant, était maintenant entraîné malgré lui; les architectes ne bâtissent pas seulement des maisons, ils ont quelquefois le bonheur d'élever des monuments; et celui qui a construit la cathédrale de Strasbourg, ou Saint-Ouen de Rouen, est, il me semble, un artiste aussi grand que celui qui a sculpté une fontaine ou un tombeau.

— Assurément, et l'architecte alors ne peut rencontrer de rival que dans le poëte et le musicien; encore est-il certain, au moins pour moi, que la poésie ou la musique n'élèvera jamais une âme aussi haut que l'art qui a créé nos belles cathédrales. Quand nous demandons d'être émus, ce n'est pas la poésie, ce n'est pas la musique qui peuvent produire des sensations ou des idées comparables pour la force et la grandeur à celles qui naissent en nous, en entrant par une matinée de soleil dans Saint-Ouen, ou par un

jour de tristesse dans la cathédrale de Strasbourg.

Qui donc parlait ainsi? une femme, une muse? Où était-il? Un croissant de lune qui brillait sur les collines, le brouillard au-dessus des prairies, le clapotement de l'eau dans les vannes, le parfum des fleurs printanières, l'âpre senteur des herbes et des feuilles nouvelles, le silence de la terre, les ombres indécises du soir, l'approche de la nuit avec son trouble mystérieux, cette femme qui l'accompagnait et le tenait suspendu à ses lèvres, en lui parlant la langue de ses espérances et de ses rêves, tout cela le transportait dans un monde féerique; est-ce que pour nos sentiments il y a comme pour les choses de la nature un printemps, où tout à coup, sous un souffle extérieur, ils naissent à la vie?

La porte du presbytère en ronflant sur ses gonds le ramena dans la réalité.

— Monsieur le curé, dit mademoiselle Pinto-Soulas avec une politesse pleine de grâce, je viens vous présenter mes excuses pour la sotte lettre que vous avez reçue. Cette lettre, est-il besoin de le dire, n'est pas de moi, mais de mon secrétaire. C'est un jeune homme, un enfant, le fils de mon homme d'affaires en Italie, que j'ai recueilli chez moi et dont j'ai fait mon secrétaire pour en faire quelque chose. Vous voyez comme il s'acquitte de son travail.

L'abbé Guillemittes daigna agréer ces excuses. Et le surlendemain, il alla dire une messe basse dans la chapelle du château.

TROISIÈME PARTIE

I

C'était le chagrin qui avait chassé mademoiselle Pinto-Soulas du château de la Haga, c'était l'ennui qui l'y ramenait.

La mort du marquis de Rosselange, au moment même où elle allait l'épouser, avait été pour elle un coup terrible, car seule, et n'ayant d'autres parents que des oncles qu'elle redoutait, elle avait fait de ce mariage l'espérance de sa vie jusqu'alors triste et malheureuse.

Enfant, elle avait vu successivement disparaître ceux qu'elle aimait et qui l'aimaient :

Sa mère d'abord, que la mort lui avait enlevée avant qu'elle eût quatre ans et dont elle avait gardé néanmoins un souvenir vivace, sentant toujours sur ses épaules les étreintes passionnées de la pauvre femme

et sur ses joues ses baisers chauds de larmes, alors qu'après une scène cruelle avec son mari, elle venait demander aux doux yeux de sa fille la force de la résignation ;

Puis après, sa nourrice, renvoyée quand elle atteignit sa septième année, parce que, disait le banquier, il ne voulait pas qu'on favorisât chez sa fille les dispositions détestables qu'elle tenait de sa mère, à la crédulité, à la tendresse exagérée pour tous et pour tout, à la sentimentalité, au merveilleux, à la curiosité et à toutes les balivernes qui formaient le faible caractère de celle-ci. Puisqu'il n'avait qu'une fille, il voulait qu'elle fût digne de lui, sensible seulement aux choses vraies, sérieuses et utiles de ce monde; et, pour atteindre ce but, il lui avait donné une institutrice anglaise qui était le type le mieux réussi du pédagogue puritain.

Aussi, lorsqu'elle était entrée au Sacré-Cœur, avait-elle eu un mouvement de joie quand la porte du couvent s'était refermée sur elle. Tandis que les jeunes filles de son âge pleuraient ou restaient accablées dans un coin, elle avait respiré comme un souffle de liberté. Elle ne savait pas encore ce que serait la règle du couvent, mais elle devinait qu'elle serait moins dure et moins froide que celle de la maison paternelle. Peut-être la punirait-on plus souvent, peut-être la ferait-on travailler davantage, mais au moins elle ne sentirait plus peser sur elle les lunettes de miss Marwyn et son éternel doigt levé. Dans ses oreilles ne bour-

donnerait plus sans cesse le « miss Isabelle » de la gouvernante, qui, dans ces deux mots nettement articulés, mettait tant de reproches et tant de menaces. Plus de repas silencieux dans la grande salle à manger où le maître d'hôtel en habit noir la servait seule. Plus de promenades monotones au bois avec le valet de pied marchant devant elle et mis Marwyn derrière. Elle aurait des camarades avec lesquelles il lui serait permis de jouer. Elle aurait le droit de rire. Et si dans son lit le soir elle voulait rester les yeux ouverts à suivre le déroulement de son caprice, on ne se pencherait plus entre ses rideaux pour lui dire : « Miss Isabelle, vous ne dormez pas, vous rêvez. »

Au couvent, elle put rêver en toute liberté. Pendant les heures de classe, elle laissa son imagination courir, ses doigts s'occupant à tourner les feuillets d'un atlas ou les pages d'un dictionnaire qu'elle ne regardait pas. Et sur quoi? Sur son avenir, sur ses lectures, sur les choses, les idées, les pays qu'elle ne connaissait pas, sur ce qu'elle n'avaitpas. Née riche, très-riche, elle ne voyait le bonheur que dans la pauvreté. Ses héroïnes étaient pauvres, les histoires qu'elle se racontait se passaient aux champs sous des toits de chaume. Avait-on jamais vu des gens heureux sous des plafonds dorés? Pas son père, à coup sûr, pas sa mère. Madame de Latour était pauvre, Paul et Virginie étaient pauvres; pauvres aussi les personnages du *Robinson suisse*, pauvres ceux des *Exilés*. Quelle joie d'avoir des moutons, quel plaisir de les mener

paître sur la montagne *prochaine* et de rentrer le soir au village *voisin*. Et vous aussi, naïve Atala, plaintive Elvire, Albaydé « aux beaux yeux de gazelle », vous vîntes prendre votre part, les unes après les autres, dans ces rêveries.

Elle fut donc une mauvaise élève, non qu'elle manquât d'intelligence, mais parce qu'elle eut horreur du devoir, de la régularité et de la discipline. Tout ce qui ne la touchait point ou ne lui donnait point une émotion immédiate, une sensation, était non avenu pour elle. Chose étrange chez la fille d'un banquier sortant d'une famille qui s'était élevée par le commerce de l'argent, elle se montra d'une incapacité radicale pour tout ce qui tenait au calcul. On ne put jamais lui enseigner l'arithmétique, et si elle comprit l'addition qui est un fait, elle ne put pas aller plus loin.

Dans une autre maison d'éducation, on eût peut-être désespéré d'elle, mais au Sacré-Cœur pouvait-on se fâcher sérieusement contre une élève qui était toujours la première dans les exercices religieux et qui, au mois de Marie, chantait avec une expression si tendre et si pure qu'elle eût rempli de larmes les yeux d'un athée? Son confesseur était fier d'elle; et, dans le nombreux troupeau qu'il dirigeait d'une main de velours, personne n'avait l'enthousiasme de mademoiselle Pinto-Soulas, personne ne priait avec son élan; il fallait toute l'autorité qu'il avait sur elle pour l'empêcher de s'imposer des mortifications. Si le sang des Pinto-Soulas était muet quant aux choses d'argent,

son origine portugaise s'affirmait au moins dans cette dévotion passionnée.

Elle alla si loin dans cette voie qu'à seize ans M. Pinto-Soulas jugea prudent de la retirer du couvent: il n'avait point envie qu'après sa mort sa fortune allât à une congrégation religieuse. Parti de Bordeaux avec deux louis qu'un ami prodigue lui avait prêtés, et arrivé à être l'une des puissances de la Bourse, il avait au plus haut point l'orgueil et l'ostentation de cette fortune; il voulait qu'elle lui fît honneur, et sa fille, comme ses châteaux, comme ses tableaux, devait concourir à ce but. Le jour même où il la prit au Sacré-Cœur, il y avait une première représentation à l'Opéra, il l'y mena, et, du fond de sa loge, lui montrant la salle : « Tu as sous les yeux, lui dit-il, ce qu'on appelle tout Paris; ce monde t'appartient, tu peux y choisir le mari que tu voudras; ta fortune te fait reine, il n'y a pas un homme qui ne soit ton esclave. »

Esclave de sa fortune ! Quelle chute et combien était-elle dure la première atteinte de la laide réalité !

Pour détourner sa fille de la dévotion, le banquier, qui était un homme pratique, essaya de la jeter dans le plaisir en donnant pour la première fois des fêtes dans son hôtel de la rue de Clichy. D'une pierre c'était faire ainsi deux coups: il occupait sa fille et il faisait connaître son hôtel, car enfin ce n'était pas pour se promener seul dans ses salons qu'il avait construit cette splendide demeure, la plus belle de ce quartier, et ce n'était point pour les admirer seul qu'il avait payé des

Decamps 70,000 fr. et des Delaroche 50,000; si son argent lui rapportait de l'argent, ses tableaux et son hôtel devaient lui rapporter de la gloire : tout doit travailler ici-bas.

Ce fut une singulière position que celle de cette jeune fille de seize ans, sans mère, sans parents, sans femmes auprès d'elle, faisant les honneurs de la maison de son père. Heureusement, comme le banquier, absorbé par ses grandes affaires, lui laissait toute liberté, elle put donner à ces fêtes la direction qui lui plut, et avec l'aide d'un commensal de la maison moitié journaliste moitié coulissier, elle en fit des fêtes musicales qui devinrent bientôt célèbres. Les journaux en parlèrent. On fit des « indiscrétions » sur M. Pinto-Soulas, qui eut la satisfaction de voir les feuilles qu'on appelait alors « informées » s'occuper de ses cuisines et de ses écuries.

Il est évident que, pour un banquier parvenu, c'est là une joie réelle, mais pour l'âme tendre d'une jeune fille, c'est peu de chose. Isabelle, devenue peu à peu maîtresse de sa volonté, fit revenir sa nourrice à Paris. Et alors on eut autour du lac le spectacle singulier d'une jeune fille à la mode qui se promenait dans l'un des équipages « les plus corrects » du bois, ayant à ses côtés une paysanne normande parée de ses atours villageois. Cela fournit quelques chroniques aux feuilles « informées, » et M. Pinto-Soulas qui tout d'abord s'était fâché de cette manie ridicule, trouva que décidément sa fille lui faisait honneur.

Cependant il arriva un jour où cette satisfaction orgueilleuse reçut une atteinte aussi douloureuse qu'imprévue. Parmi les jeunes gens qui se pressaient autour d'elle éblouis par le rayonnement de sa fortune, Isabelle en avait distingué un qui précisément la traitait comme une simple mortelle, sans que les millions paternels parussent être pour rien dans ses attentions. Il se nommait le marquis de Rosselange ; il avait vingt-cinq ans, des yeux de poitrinaire, des cheveux noirs frisés, et il était célèbre depuis le *ring* de Longchamp jusqu'à l'hippodrome de Vincennes, en passant par le Jockey et le Conservatoire. Au *ring*, il était un des parieurs les plus habiles. Au Jockey, il restait à une table de jeu jusqu'à huit heures du matin sans la moindre faiblesse d'estomac. Au Conservatoire, il avait fait exécuter, à ses frais, une ouverture. Enfin, à Vincennes, il disputait au vicomte Talon la gloire de la banquette irlandaise. Isabelle avait été peu sensible à ces mérites divers, dont quelques-uns, d'ailleurs, lui étaient inconnus, mais qu'il eût fait jouer une ouverture de sa composition avec un succès honorable, cela l'avait touchée au cœur : « Il n'est donc pas nul et plat comme ceux qui m'entourent, s'était-elle dit. » Et elle avait pris pour lui un intérêt qui l'avait vite tirée du vide dans lequel elle tournoyait. Deux mois après elle annonçait à son père que son choix était arrêté et qu'elle désirait épouser le marquis de Rosselange.

— C'est de la folie, s'écria le banquier hors de lui.

— Mon père, depuis que j'ai quitté le couvent, j'ai

beaucoup lu et hier j'ai rencontré un mot qui doit plaider pour moi : « Dans quelles folies l'amour ne nous fait-il pas trouver le bonheur? »

— Il est bien question d'amour, c'est de ta position et de ton avenir qu'il s'agit.

— Pour moi, il n'y aura jamais position ou avenir sans amour.

— Je ne demande pas mieux, seulement tâche de placer ton amour sur un homme qui a position ou avenir, ce n'est pas difficile.

— On ne place pas son amour comme on place son argent.

— Ton M. de Rosselange n'est rien et ne sera jamais rien.

— Il est marquis et de la vieille famille des Rosselange; il n'y a pas en Anjou de nom plus noble. Son père était l'ami du roi Charles X.

— Charles X est mort, et ce n'est pas son héritier qui règne.

M. Pinto-Soulas ne savait du marquis que ce qu'en disait le monde. Il fit faire sur lui une enquête rigoureuse et chaque matin il répéta à sa fille, en déjeunant avec elle, ce que ses agents avaient appris la veille : — Le marquis avait perdu 45,000 fr. dans la nuit. — Il s'était présenté chez un usurier pour un misérable prêt de 2,000 fr. qui lui avait été refusé. — Un bijoutier de la rue de la Paix venait de le faire assigner en payement de 32,000 fr., prix d'une parure offerte à la petite Balbine du Palais-Royal.

Livré à lui-même, cet intérêt qu'Isabelle avait pris pour le marquis se serait peut-être dissipé ; contrarié, il devint de l'amour. Les obstacles qu'on lui opposait firent pour lui ce que font les barrages qu'on jette à travers un ruisseau ; plus on élève ces barrages, plus l'eau qui s'accumule contre eux gagne en profondeur. Au premier rapport que lui fit son père, elle fut troublée et resta inquiète ; au cinquième, elle commença à douter ; au dixième, elle crut absolument le contraire de ce qu'on lui disait.

M. Pinto-Soulas, à son tour, s'alarma ; sa fille était un caractère décidé ; elle était exaltée, elle était romanesque et, par suite, capable de toutes les extravagances que lui inspirerait son cœur. Un père peut-il avoir une fille romanesque? Quel sang coulait donc dans ses veines ? Était-elle vraiment sa fille ? Pour la première fois, depuis trente ans, cet homme heureux, à qui tout avait réussi, fut réellement malheureux. Sa fille épouserait un marquis, qui n'était ni de la cour, ni de l'armée, ni du monde politique, quand la fille d'Isaac Hirtz avait épousé un prince, un vrai prince de vieille noblesse française. Il alla exprès un lundi de la Pentecôte aux courses de Vincennes dans l'espérance de voir le marquis de Rosselange se casser le cou ; mais celui-ci ne se cassa rien du tout, et courant contre Lamplugh et Cassidy, il eut l'honneur de battre ces deux gloires des steeple-chases. C'était à désespérer de la Providence.

Sous le coup de cette déception, le banquier partit

pour Hannebault; là au moins ils ne se verraient point. Mais, comme par l'entremise de madame Françoise, la nourrice, ils purent s'écrire, l'absence produisit un effet diamétralement contraire à celui qu'il attendait. Malgré ses succès dans le monde à la mode, le marquis n'était point un sot; il mit dans ses lettres une expansion que la gravité anglaise ne lui permettait pas dans la conversation, et Isabelle lui découvrit mille qualités nouvelles. Forcé par l'intimité continue d'entrer chaque jour en discussion avec sa fille, le banquier n'attendit plus de secours que du seul hasard. Mais ce hasard tant invoqué se tourna contre lui et le frappa d'une attaque de goutte qui l'emporta subitement : Isabelle touchait à ses dix-neuf ans.

Quand les convenances le permirent, le marquis envoya sa mère au château de la Haga, et le mariage fut fixé au moment où cesserait le deuil d'Isabelle.

Ces six mois furent les plus beaux de sa vie : le marquis voyageait en Égypte d'où il lui écrivait par tous les courriers; le soleil du désert avait fait fondre son vernis parisien et ses lettres étaient charmantes; sous une bonne humeur constante se montraient à chaque ligne les qualités sérieuses d'un homme de cœur. Seule au château de la Haga, elle mettait son bonheur à tout préparer pour le jour prochain de son mariage; elle avait consulté la marquise sur ses goûts et les habitudes de son fils, et, en grand secret, elle lui faisait disposer un appartement où il devait retrouver ce qu'il aimait, ses armes, ses livres, son fumoir; dans les écuries on

clouait aux portes des plaques en porcelaine où se lisaient en lettre noires les noms de ses chevaux. Quelle surprise, quelle joie au retour !

Huit jours après ce retour et six semaines avant le mariage, eut lieu la catastrophe qui coûta la vie au marquis de Rosselange.

Pendant un an, mademoiselle Pinto-Soulas qui avait été cacher sa douleur en Italie, resta enfermée dans sa villa du lac de Côme sans recevoir personne et sans ouvrir une seule lettre. Elle ne sortit jamais ; toujours ses fenêtres restèrent closes, et si du dehors on n'avait pas entendu chaque jour l'orgue ou le piano, on eût pu croire que cette villa était inhabitée.

A la fin cependant un de ses oncles, frère de son père, força la porte et arriva jusqu'à elle, mais la réception qu'elle lui fit n'encouragea point ses autres parents à renouveler cette tentative.

— On m'assure que vous voulez me voir, lui dit-elle ; me voici ; vous voyez que je suis en bonne santé physiquement ; intellectuellement, je suis mieux encore ; donc, si l'on voulait me faire interdire afin de gérer ma fortune, comme certains de mes parents en ont, paraît-il, l'idée, on perdrait son temps ; il est notoire que je jouis de ma raison et que je n'ai jamais eu mal à la tête, c'est la partie de mon corps la plus solide.

Lorsqu'elle recommença à sortir, elle fit quelques voyages à Venise, à Milan, à Florence, à Rome ; et autour de cette jeune femme vêtue de noir qu'on rencontrait seule dans les églises et dans les musées, tandis

qu'une paysanne au costume bizarre et un valet de pied, bâti en Hercule, semblaient de loin veiller sur elle, il s'éleva un bruit de commérages et d'indiscrétions ; on parlait de sa fortune, on racontait comment son mariage avait manqué, on discutait sa beauté qui, sans être éclatante, était au moins étrange, dure et tendre à la fois avec quelque chose de profond et de mystérieux qu'on ne pouvait oublier.

A Rome, un jeune duc, que sa naissance avait fait colonel d'un des régiments de l'occupation française, se crut autorisé à lui adresser des propositions de mariage : il avait été l'ami du marquis de Rosselange, et à ce titre, elle l'avait accueilli presque intimement ; mais au mot mariage elle ne vit plus en lui qu'un intrigant.

— Si je me mariais jamais, écrivit-elle dans une lettre qu'elle savait devoir être colportée, ce serait sous le régime de la séparation de biens, c'est-à-dire en gardant la disposition de ma fortune, et l'homme qui accepterait une pareille condition n'aurait que mon mépris.

Ne voulant plus s'exposer à de pareilles propositions, elle se referma de nouveau dans sa villa, et sa seule distraction à sa douleur fut la musique ; il fallait l'arracher à son piano.

— Allons, mademoiselle, va dîner, lui disait sa nourrice, tu vas encore te donner un crise nerveuse comme hier soir ; s'il y a du bon sens ; tu te rendras tout à fait malade. Ah ! oui, je sais bien, c'est soi-

disant ton confesseur, ton piano, tu lui contes tout et il te répond; mais au confessionnal on y va une fois de temps en temps, on ne le *tarabuste* pas toute la journée et toute la nuit.

Si quelquefois elle se départit de sa règle de ne recevoir personne, ce fut pour inviter de temps en temps quelques artistes qu'elle avait connus à Paris et qu'elle savait de passage à Milan. Parmi eux se trouva un jeune violoncelliste dont le talent la toucha si vivement qu'elle l'invita plusieurs fois et le retint même plusieurs jours à Varenna. Le hasard voulut que, pour tout ce qui n'était pas son art, M. Samadet fût un véritable sot. Au lieu de comprendre le sentiment tout idéal qui animait mademoiselle Pinto-Soulas lorsqu'elle faisait de la musique avec lui, il se figura qu'elle était fascinée par ses yeux mélancoliques qu'il manœuvrait presque aussi habilement que son archet. Il était méridional, on lui avait dit qu'il était beau, il savait calculer; un soir, il tomba aux pieds d'Isabelle. Ce fut un coup de foudre. Mais elle ne fut étourdie qu'un instant.

— Je vous demande pardon, dit-elle, la faute est à moi; je croyais que nous n'étions que deux artistes.

Il ne se tint point pour battu, et se traînant à genoux, il protesta qu'il était un homme de cœur, de passion.

Isabelle devint implacable.

— Moi aussi, dit-elle, je suis une femme de cœur, mais une femme au cœur fier; retournez-donc à Milan.

Ce fut en route seulement qu'il comprit la cruauté de ce mot : il parcourait l'Italie avec une femme dont il était, disait-on, l'amant entretenu.

Cette aventure ne détourna point Isabelle de la musique, mais elle la dégoûta des musiciens. Les hommes ne pouvaient-ils donc pas voir une femme seule sans lui parler d'amour? Sa porte ne s'ouvrit plus que pour ceux qui se présentaient la main tendue : ceux-là au moins n'étaient pas dangereux.

Cependant, à la longue, l'ennui la prit : l'apaisement de la douleur s'était fait peu à peu en elle, et un jour elle fut toute surprise de sentir qu'elle n'avait plus horreur des lieux où elle avait été heureuse. D'ailleurs, il était temps qu'elle quittât l'Italie dont le climat lui était mauvais. Elle commençait à éprouver des troubles dans sa santé, que les médecins qu'elle consultait étaient impuissants à guérir : des maux de tête, des bouffées soudaines de chaleur, des tremblements irréguliers, des palpitations et même quelquefois de la syncope. Cet état n'était pas grave, lui disait-on, mais à condition cependant de ne pas le laisser s'établir d'une façon régulière; pour cela, il fallait se distraire ou tout au moins ne pas rester sous les mêmes influences extérieures et s'y abandonner.

Alors, quittant le lac de Côme, elle revint à Hannebault.

II

Dans la position critique où se trouvait l'abbé Guillemittes, l'arrivée de mademoiselle Pinto-Soulas était un coup de fortune.

C'était une mine d'or qui s'ouvrait inespérément devant lui, juste au moment où, après avoir exploré et fouillé le pays dans tous les sens, il en était à craindre qu'il ne fût entièrement épuisé pour jamais. Maintenant il n'avait plus qu'à prendre possession de cette mine; mais pour cela il devait l'attaquer de manière à pouvoir, dans l'avenir, l'exploiter jusqu'au bout fructueusement : sortir des embarras et des dangers présents était bien; s'assurer contre des aventures nouvelles était mieux encore.

L'homme qui veut s'emparer d'une femme ne trouve

rien de mieux le plus souvent que de tâcher de se faire aimer d'elle; mais c'est là un procédé qui, pour être efficace quelquefois, est presque toujours dangereux, car si la femme cède tout d'abord elle ne tarde pas à se relever, et alors il y a de grandes chances pour que les termes soient renversés et que celui qui voulait prendre soit pris lui-même : avec un peu d'intelligence on sait cela, et si l'on n'est pas infatué de son propre mérite au point d'en être aveuglé, on sait aussi qu'en amour la force appartient aux faibles.

L'abbé Guillemittes avait cette expérience des choses de la vie, et de plus par toutes sortes de raisons personnelles aussi bien que professionnelles il ne pouvait lui convenir de se lancer dans une aventure de cette espèce : que Mazarin eût séduit Anne d'Autriche pour la gouverner et avec elle gouverner la France, ce n'était pas là un exemple capable de l'entraîner. Mazarin était Mazarin, Italien, cardinal; lui était simple curé, et le clergé du dix-neuvième siècle n'a pas les idées, la liberté et les mœurs du haut clergé du dix-septième.

D'ailleurs, sans recourir à des intrigues de ce genre, n'avait-il pas aux mains un outil autrement fort et sûr : n'était-il pas prêtre? Isabelle n'était-elle pas pieuse? Qu'il devînt son confesseur, il était maître d'elle.

Jusqu'à ce jour il n'avait employé au profit de son œuvre que d'une manière très-restreinte ces ressources du confessionnal, et seulement sur quelques femmes qui pouvaient lui venir en aide dans son plan :

ainsi, madame Maridor dont il avait su faire une pénitente soumise qui, par un dévouement aveugle envers son confesseur, croyait racheter les hostilités de son mari; ainsi encore trois ou quatre autres femmes ou jeunes filles qui, en rentrant au foyer, répétaient avec docilité la leçon qu'il leur avait apprise de manière à incliner vers ses secrets desseins, l'esprit de leurs pères ou de leurs maris. Mais maintenant l'heure était venue de recourir sérieusement à cette puissance redoutable et de lui faire donner son maximum de force : seulement les difficultés qu'il allait rencontrer étaient grandes, aussi bien celles qui tenaient à lui-même que celles qui pouvaient venir de mademoiselle Pinto-Soulas.

Confesser madame Maridor et les dévotes d'Hannebault était aussi simple que facile : c'était le confessionnal qui les attirait et les retenait, ce n'était pas le confesseur : pour celui-ci il n'avait qu'à répondre à ce qu'on lui racontait par les grands mots d'enfer, de peines éternelles, de Dieu terrible, et, s'il concluait par une bonne grosse pénitence matérielle, il calmait parfaitement ces âmes primitives, de même qu'avec une médaille ou une image de sainteté il récompensait pleinement leur zèle et leur vertu; mais avec Isabelle cette méthode serait bien certainement tout à fait insuffisante.

Autant qu'il en pouvait juger c'était une âme délicate et maladive qui devait être traitée savamment, avec l'adresse et la finesse d'un maître directeur; or,

comme il ne se faisait aucune illusion sur lui-même, il savait très-bien qu'il n'était pas cet homme-là : le travail du confessionnal avait toujours répugné à son esprit pratique, et rester de longues heures l'oreille tendue derrière un guichet pour écouter le plus souvent des puérilités ou des niaiseries lui avait toujours paru la plus fastidieuse des besognes. Homme d'affaires avant tout, il n'avait du goût que pour les affaires et les combinaisons réalisables dans un temps donné : les petits moyens qui n'avaient d'autre but qu'une petite intrigue l'ennuyaient, et dans ces querelles de femmes, ces rivalités, ces jalousies, ces haines si fréquentes en province, il se faisait bien vite remplacer par l'abbé Colombe, qui pataugeait, au milieu de ces toiles d'araignée, avec la légèreté d'un éléphant sacré. Au temps de son premier vicariat, dans une petite ville du Midi, il avait pratiqué la confession des femmes et l'expérience qu'il en avait faite lui avait appris ses difficultés et ses périls : il avait à cette époque vingt-sept ans, et ses cheveux noirs, ses ongles propres, ses yeux à la saint Louis de Gonzague, son attitude grave autant que discrète, lui avaient dès son arrivée donné un troupeau de brebis repentantes; mais il n'avait su ni mener, ni garder ce troupeau changeant; pour les coquettes de religiosité sa main n'avait été ni assez caressante, ni assez légère; avec elles il n'avait point trouvé ces soupirs pudiques, ces chuchottements vagues, ces silences attendris qui délicatement forcent une conscience à s'entr'ouvrir

et lui font une douce violence; pour les âmes franches, il n'avait point eu davantage cette poigne vigoureuse qui fouille les replis les plus sensibles de nos plaies et les cautérise profondément avec le fer rouge de la pénitence; aussi sa vogue avait-elle été de courte durée; peu à peu on s'était retiré de son confessionnal, et bientôt il ne lui était plus resté que ces pénitentes expérimentées qui cherchent les jeunes prêtres pour se jouer de leur naïveté et se donner la joie de les confesser elles-mêmes : les leçons qu'il avait reçues là comptaient parmi ses plus douloureuses et ne lui donnaient nulle envie d'en reprendre de semblables.

A laquelle de ces natures féminines, mademoiselle Pinto-Soulas appartenait-elle? A celle des curieuses qui se cherchent dans la confession? A celle des sincères qui lui demandent l'expiation? A celle des avisées qui veulent le trouble et l'émotion du confesseur comme un ravissement de plaisir aux aveux qu'elles lui apportent?

Comme il savait qu'avec les femmes tout est possible, il résolut de mettre à profit les facilités qu'il avait de voir mademoiselle Pinto-Soulas chaque jour, pour l'étudier à fond; quand il la connaîtrait, il disposerait son plan et prendrait, sans crainte de s'égarer, la route qui devrait le mener à son but.

Évidemment, c'était une âme religieuse, mais d'une religion toute personnelle qui ne se pouvait point ranger dans telle ou telle catégorie. Pour ce qui était

pratique matérielle, elle avait accepté l'éducation qu'elle avait reçue et elle l'avait gardée; mais pour le reste, c'est-à-dire pour le fonds même des croyances intimes, elle était d'une indépendance qui n'avait rien de catholique : jamais assez, toujours au delà, paraissait être la règle de son esprit inquiet, et volontiers elle allait faire des emprunts d'idées ou de systèmes aux religions qui pouvaient ajouter quelque chose à ses aspirations. En ce qui touche l'invisible, l'infini, l'inconnu, le surnaturel, le christianisme était trop étroit; en ce qui touche les peines éternelles, il était trop dur; enfin, en ce qui touche l'immortalité de l'âme, il était incomplet; frappée deux fois par la mort qui lui avait enlevé sa mère et son fiancé, elle se refusait à admettre, sous la pression d'une douleur vivace, que nous disparaissons entièrement de ce monde; pour elle, pour ses espérances comme pour ses regrets, les âmes des justes et des bons habitent le ciel, mais elles n'y sont pas étroitement retenues et dans de certaines circonstances décisives, elles ont la permission de revenir sur la terre pour aider ou protéger ceux qu'elles aimaient.

Était-il possible d'imposer une direction religieuse véritablement efficace à un caractère ainsi fait? Ce fut la question que l'abbé Guillemittes se posa avec inquiétude; si incertaines ou si contradictoires que fussent les découvertes qu'il faisait en elle, il se disait que ce qui restait d'obscur dans cette âme mystérieuse s'éclaircirait bien vite le jour où il la tiendrait

en pleine lumière agenouillée dans son confessionnal; mais comment l'amener à ce confessionnal? Au premier mot n'allait-elle pas s'effrayer, se révolter et pour l'avenir le tenir en suspicion?

Elle ne se révolta pas; mais quand il effleura ce sujet d'une manière détournée, elle répondit simplement qu'elle avait un directeur à Paris, le père Labutte, de la Compagnie de Jésus; il avait été celui de sa mère, et il était le sien depuis son enfance; si en ces derniers temps elle l'avait vu moins souvent, c'est parce qu'il avait voulu intervenir dans de certaines affaires pour lesquelles elle ne prenait conseil que d'elle-même.

A la rigueur, cette direction d'un père jésuite n'était point un empêchement absolu à ce qu'elle se confessât au curé de son village, car directeur et confesseur sont deux : dans le monde, une femme a très-souvent à la fois un directeur et un confesseur et elle fait bon ménage avec l'un et l'autre : le directeur donne la ligne à suivre et décide quels péchés peuvent être avoués au confesseur ordinaire et quels peuvent être cachés, de sorte que quand c'est un missionnaire qui ne fait sa tournée qu'une fois par an, une femme souvent chargée de grosses fautes passe la tête haute devant son confident de tous les jours, qui ne connaît d'elle que de simples peccadilles. Tandis que le confesseur n'est bien souvent qu'un messager entre l'homme et Dieu, une sorte de boîte à péchés, un accessoire pour ainsi dire du confessionnal faisant corps avec lui, inerte et noir comme le bois dont il est con-

struit; le directeur est toujours un être personnel, un homme qui pense pour nous; nous le consultons sur nos affaires, nous lui disons tout ce qui nous touche, nous, nos femmes, nos enfants, nos amis, nos domestiques, nos voisins, et lorsqu'il s'agit du mariage de nos filles ou de notre testament, nous sommes tranquilles s'il veut bien nous couvrir de sa responsabilité.

Malgré cette prépondérance du directeur, l'abbé Guillemittes se fut résigné à n'être que le confesseur de mademoiselle Pinto-Soulas, si ce directeur n'avait point été le père Labutte; mais l'homme aussi bien que l'ordre auquel il appartenait, lui donnèrent sérieusement à réfléchir.

En rapprochant ce qu'Isabelle lui avait dit de l'intervention du père Labutte dans ses affaires personnelles, de certains bruits qui couraient sur les prétentions matrimoniales du marquis de la Villeperdrix, il n'était point difficile de conclure que les jésuites voulaient le mariage du jeune marquis leur protégé, avec la riche héritière leur pénitente : or, quand on est prêtre, on y regarde à deux fois avant de se mettre en opposition avec la formidable compagnie.

Et quelle opposition que de vouloir lui disputer une conscience et une fortune dont elle prétendait disposer seule pour le mieux de ses intérêts : il eût fallu être le plus naïf des cuistres de séminaire pour ne pas connaître la juste célébrité que le père Labutte s'était

acquise dans ce genre de direction pratique et aussi les mariages qu'il avait faits « *ad majorem Dei gloriam* » pour la gloire de Dieu et les convenances de la société; les tribunaux avaient appris au monde entier quels étaient ses moyens d'action; et le souvenir du dernier procès dans lequel il avait comparu comme témoin était encore trop récent pour qu'on eût oublié la façon triomphante dont il avait roulé le président, collé au mur le procureur impérial et réduit au silence le plus insolent avocat du parti libéral.

Contre un pareil adversaire, appuyé sur une toute-puissante compagnie, que pouvait un simple curé de campagne, n'ayant d'autres secours à attendre que ceux qu'il tirerait de lui-même? entreprendre une lutte serait folie. Après avoir pesé le pour et le contre, il renonça donc à ce moyen réellement trop dangereux, et avec sa fertilité d'expédients et sa souplesse d'esprit il se tourna d'un autre côté.

L'étude qu'il avait faite d'Isabelle l'avait amené à cette conviction que ce qui causait son ennui et jusqu'à un certain point son état maladif, c'était le vide de la vie : si elle avait eu quelqu'un à aimer ou même tout simplement une chose qui l'occupât en l'obligeant à un effort de volonté et de travail, elle eût repris intérêt à tout ce qui la laissait indifférente. Cela était de toute évidence pour qui savait regarder et comprendre, et s'il avait pu avoir des doutes sur ce point, l'entourage de mademoiselle Pinto-Soulas les eût dissipés par ses commérages.

—Voyez-vous, monsieur le curé, disait madame Françoise la nourrice, ce qu'il faudrait à mademoiselle, ce serait, quand elle est dans ses jours de tristesse ou de souffrance, de tasser son bois au bûcher ou bien de prendre un mari, parce que quand on est occupé on n'a pas de chagrin. Est-ce que j'ai jamais eu du chagrin moi? est-ce que j'ai jamais perdu une bouchée? mais j'avais les enfants, c'était une affaire par ci, une affaire par là; et puis le soir quand l'homme rentrait fatigué, s'il m'avait vu les yeux rouges, ça ne l'aurait pas fait rire; alors, si j'avais une contrariété, je prenais une figure des jours de fête, et, sans m'en apercevoir, je la gardais tout bonnement parce que je l'avais prise.

Son plan fut conçu d'après ces observations : habilement mené il devait la lui livrer pieds et mains liés : il n'avait pas de temps à perdre, car l'échéance de Suchard approchait à grands pas, et sur 15,000 fr. qu'il devait payer il lui en manquait 12,000.

Jusqu'alors il ne s'était jamais expliqué franchement avec elle sur la situation de ses affaires, et même il avait toujours eu soin, par prudence autant que par vanité d'auteur, de présenter cette situation comme meilleure qu'elle n'était en réalité; mais décidé à l'attaque, ce système changea, et il arriva chez Isabelle portant sous son bras les livres et les pièces de sa comptabilité; puis, après lui avoir demandé un entretien, pour lui de la plus sérieuse importance, il se mit à lui expliquer longuement l'histoire de la construction

de son église : dans tous les détails, sans rien dissimuler, en insistant même sur les dettes et les poursuites qu'elles allaient amener dans un délai rapproché, il fit un exposé complet de son état financier, exactement comme s'il l'eût présenté à un associé arrivant de voyage.

Mademoiselle Pinto-Soulas avait l'horreur des chiffres, et rien ne la mettait de plus maussade humeur que d'avoir à s'occuper des comptes que lui rendaient ses hommes d'affaires : huit jours à l'avance elle en avait la migraine, et huit jours après elle en restait nerveuse et agacée. Elle voulut tout d'abord interrompre son curé, en lui disant qu'elle n'avait rien à voir dans cette affaire, et que, s'il avait besoin d'argent, elle était disposée à lui venir en aide. Mais ce n'était point ainsi qu'il l'entendait; visant l'avenir, il ne pouvait se contenter du présent.

Alors il l'interrompit pour lui dire que, s'il avait cru devoir se permettre de venir troubler son repos, c'était dans un but plus élevé et plus saint que de lui demander une misérable somme d'argent; connaissant sa générosité comme il la connaissait, sachant son détachement des richesses et des choses mondaines, il fût tout simplement venu à elle, la main ouverte, s'il n'avait voulu que de l'argent, et comme toujours elle eût rempli cette main. Mais il demandait plus, il voulait plus, et cela aussi bien pour elle-même, bien qu'il ne fût pas son directeur, que pour son église. Le temps n'était plus où Tertullien pouvait dire :

« que ce que nous avions de mieux à faire en cette vie était d'en sortir au plus vite; » ce que nous avons de mieux à faire aujourd'hui, c'est de nous rendre utiles aux autres et par là à soi-même.

Puis, après ce préambule, il en vint à son sujet qui était de démontrer que rien ne pouvait être plus utile dans le sens large qu'il avait donné à ce mot que d'achever la construction de l'église d'Hannebault. Quelles joies, quelles satisfactions, quelles espérances il y avait pour lui dans cette construction ! C'étaient ces joies qu'il venait lui proposer de partager avec elle : c'était à ce bonheur qu'il venait lui demander de s'associer. Quel changement alors dans sa vie inoccupée et vide ! Plus de tristesses, plus de chagrins, plus de dégoûts ! et jamais rien de ces douleurs que donnent les déceptions ou l'ingratitude; car chaque pierre du monument serait une récompense et un souvenir. Ce serait une sorte d'enfant; mais sans les inquiétudes et les soucis que l'enfant porte avec soi. La plus grande félicité pour l'homme et pour la femme c'est de créer à leur image un enfant dans une parfaite union d'âme et d'esprit, mais combien cette union est grossière par le côté matériel qui l'attache et la retient à la terre ! c'est ce que les humains appellent l'amour. Au contraire, combien est belle et pure, cette félicité de deux êtres qui s'unissent dans un commun effort pour créer ensemble une chose idéale, effort qui ne puise son plaisir que dans l'âme, sa récompense que dans l'avenir !

Tout cela fut développé avec cette abondance de paroles, à double sens, que les prêtres emploient si habilement lorsqu'ils veulent donner une sensation matérielle, tout en se tenant rigoureusement par le fond sur le terrain idéal.

Avec une autre femme que mademoiselle Pinto-Soulas, ce projet d'association n'aurait eu guère de chance de réussir, car en somme cette association, pour elle, consistait surtout dans un apport de fonds; mais, en spéculant sur son mépris de l'argent et en même temps sur son besoin d'activité intellectuelle et physique, l'abbé Guillemittes avait calculé juste. Lorsqu'il lui avait parlé de cet enfant à créer à deux, sa délicatesse et sa pureté s'étaient tout d'abord effarouchées : il y avait là comme une grossièreté qui blessait ses plus intimes sentiments. Ce prêtre à figure rasée, à tête tonsurée, qui avait des mâchoires de paysan et des pieds de lourdaud et qui se servait du langage de l'amour, lui avait donné une sorte de frisson et de dégoût; mais elle était vite revenue de ce sentiment trop prompt à s'effrayer. S'il était homme, avant tout il était prêtre, et sa robe couvrait ou tout au moins devait couvrir ce qui restait en lui de matériel. De ce qu'il avait dit en un mauvais langage maladroit et gauche, il ne devait subsister qu'une seule chose : l'idée de maternité. Pourquoi ne serait-elle pas la mère de cette église qui sans secours allait rester abandonnée? C'était des soins, du temps, de la tendresse, de l'argent à donner,

c'est-à-dire jusqu'à un certain point se donner soi même.

Puisqu'elle ne serait jamais mère, puisqu'elle n'avait plus personne à qui se dévouer, pourquoi ne pas faire cette épreuve? pourquoi ne pas aimer cette église? pourquoi ne pas se donner à elle?

III

Cet entretien avait eu lieu le vingt-neuf avril ; quand le trente, à midi. Suchard arriva chez l'abbé Guillemittes, il trouva celui-ci travaillant dans son cabinet.

— Veuillez attendre un peu, dit le doyen sans lever la tête.

Le maître carrier resta debout ; puis après deux minutes, voyant que le doyen continuait d'*écrire* :

— C'est que je suis pressé, dit-il d'un ton de mauvaise humeur ; je n'ai pas le temps de m'asseoir.

— Je ne vous demande que quelques minutes.

— Si l'argent est prêt, il ne vous faut pas longtemps pour me le donner et moi j'ai fait mon reçu d'avance ; s'il n'est pas prêt, il vaut mieux le dire tout de suite d'un mot ; je n'ai pas des heures pour causer.

— Alors ne causez pas ; laissez-moi achever ce que je fais et je suis à vous.

Le carrier arrivait la tête montée ; croyant ne pas toucher son argent, il avait pris ses précautions pour rester ferme et ne pas se laisser arracher des concessions dans une conversation qu'il redoutait : de là son attitude.

Malgré son piétinement et ses brusques mouvements d'impatience, l'abbé Guillemittes continua la lettre qu'il était en train d'écrire ; puis, après l'avoir soigneusement cachetée, il sonna son domestique ; et ce fut seulement après avoir fait à celui-ci de longues et minutieuses recommandations qu'il se tourna vers son créancier.

— Maintenant je suis à vous, dit-il ; vous venez pour votre argent.

— Bien sûr, puisque vous avez donné votre parole de me payer aujourd'hui ; c'est le trente.

— Je le sais bien.

— Alors voilà mon reçu.

— Donnez.

Disant cela, l'abbé Guillemittes ouvrit le tiroir de son bureau et en tira un paquet de dix billets de mille francs, mis d'avance en liasse, puis après ce paquet il en prit un autre qu'il détacha pour en retirer cinq billets.

— C'est quinze mille francs que je vous ai promis, n'est-ce pas ?

— Oui, M. le doyen.

— Les voici; comptez.

Suchard était immobile devant le curé, la main tendue et présentant son reçu ; quand il vit les billets de banque comptés sur le bureau, au lieu de les prendre, il ramena la main vers la poche de sa veste.

— Voyons, monsieur le curé, dit-il d'une voix qui s'était singulièrement adoucie, est-ce que je vous ai fait de la peine? vous m'offrez votre argent comme si vous étiez fâché contre moi.

Puis s'asseyant brusquement :

— Voyons, voyons, il faut s'expliquer si vous voulez bien : j'ai besoin d'argent, c'est vrai, mais si ça doit vous fâcher que je vous en demande, pas de ça ; on a encore du crédit, Dieu merci, et on trouvera bien quinze mille francs ; fâcher un brave homme comme vous, si c'est possible!

— On ne me fâche pas en me demandant ce que je dois ; c'est la façon de demander qui est tout ; celle que vous avez prise avec moi fait qu'il ne doit plus y avoir d'affaires entre nous ; prenez ces quinze mille francs ; le 31 mai, ainsi que nous en sommes convenus, je solderai votre mémoire.

— Comment, plus d'affaires entre nous! c'est à moi que vous dites cela, à moi votre premier entrepreneur qui vous ai fourni la pierre de votre église ; reprenez vos billets, monsieur le curé, et serrez-les dans votre tiroir ; ils ne viendront pas dans ma poche, et il y aura encore des affaires entre nous ; il vous faut tout autour de votre église un dallage de sept à huit mètres de large

et devant un parvis ; je veux vous fournir la pierre, j'ai ce qu'il vous faut, ça ne verdira pas, ça ne gèlera pas, ce sera joli comme marbre et blanc comme neige, c'est fait exprès pour vous.

— Et vos besoins d'argent?

— Si vous acceptez mon dallage et me montrez par là que vous n'êtes pas fâché ça peut s'arranger; vous me faites cinq billets de cinq mille francs chacun à trois mois d'échéance, et avec vos billets je trouverai de l'argent; certain qu'ils seront payés, je n'aurai pas peur de les mettre en circulation ; si dans trois mois vous n'êtes pas en fonds, nous les reporterons à trois mois plus tard ; et ainsi jusqu'au moment où vous pourrez les acquitter.

— Vous avez donc eu cette crainte de n'être pas payé?

— Je l'ai eue et je ne l'ai pas eue, à vrai dire ; car vous n'êtes pas un homme à qui on peut cacher la vérité, on me l'a donnée. Oui, monsieur le doyen, on a répandu des bruits sur votre compte ; vous n'aviez plus de ressources, vous étiez à bout, enfin tout ce qu'on dit de quelqu'un qu'on veut ruiner. Alors, quand j'ai entendu cela, j'ai été pris de peur.

— Comme cela, sur un simple bruit en l'air, sans vous souvenir que je vous avais toujours exactement payé.

— C'est qu'il y a bruit et bruit, monsieur le doyen, selon qu'il vient de celui-ci ou de celui-là.

— Et ce bruit sur ma ruine venait de quelqu'un qui vous inspirait confiance ?

— Confiance ! c'est-à-dire qu'il me semblait venir de quelqu'un que je croyais à même de bien savoir les choses ; car, pour affirmer qu'il venait précisément d'une personne, ce qui s'appelle de la bouche à l'oreille, je ne pourrais pas.

— Je ne vous demande pas cela, maître Suchard, et même si vous vouliez me donner un nom, je vous prierais de le taire ; il est de certaines choses qu'il est bon d'ignorer, et si j'ai le malheur de m'être fait des ennemis, je ne veux pas les connaître.

— Moi je cherche les miens, et quand je les ai trouvés je leur ferme la bouche avec ça, — il leva sa large main fermée, — mais chacun ses idées. Ce que je veux dire, c'est que puisque vous pouvez payer et qu'il n'y a rien à perdre, je ne veux pas votre argent ; acceptez mes dalles, signez-moi des billets, — il tira des feuilles de papier timbré de son portefeuille, — et parlez-moi comme vous m'avez toujours parlé.

L'abbé Guillemittes se défendit :

— Si vous n'avez pas les fonds à l'échéance, s'écria Suchard, prévenez-moi quelques jours à l'avance et je les ferai.

Il avait été très-dur pour l'abbé Guillemittes de commencer son association par une levée de vingt mille francs sur la caisse de mademoiselle Pinto-Soulas, et il avait fallu que l'impitoyable nécessité lui tînt le couteau sur la gorge pour le contraindre à cette extrémité ; le refus de Suchard lui permettait de réparer cette faute : qu'il restituât à Isabelle ses vingt

mille francs, et si celle-ci avait eu la pensée qu'on voulait exploiter sa fortune, cette pensée s'évanouirait aussitôt devant cette preuve de délicatesse.

— Si vous ne me signez pas ces billets, répétait le carrier en frappant sur la table, ma parole d'honneur vous me désobligez.

Pendant longtemps, le doyen se fit prier; il avait les fonds, il voulait payer.

— Mais ce n'est plus une affaire d'argent, s'écria Suchard, qui tenait à la fourniture de dalles depuis que la confiance lui était revenue, c'est une affaire d'estime; me rendez-vous votre estime, monsieur le doyen, ou ne me la rendez-vous pas? tout est là.

L'abbé Guillemittes résista longtemps; à la fin pourtant il daigna rendre au maître carrier cette estime si instamment demandée.

— Lundi prochain, dit Suchard en serrant les billets dans son portefeuille, les dalles commenceront à arriver; vous pouvez embaucher les scieurs de pierre.

Quand, le soir, mademoiselle Isabelle vit revenir intactes ses deux liasses de billets de banque, elle laissa paraître une surprise qui montra au curé combien le délai accordé par le carrier arrivait à propos; assurément, l'idée d'exploitation s'était présentée à son esprit, et, si elle avait donné ces vingt mille francs, c'était parce qu'il n'entrait pas dans son caractère de refuser, quoique bien souvent elle fût mécontente qu'on lui demandât.

— C'était un prêt, dit le doyen, ce n'était pas un

don; je ne dis pas que je ne ferai point appel à votre fortune, mais ce sera le moins souvent que je pourrai; en acceptant tout de vous, je dénaturerais l'esprit de notre création, qui doit être le monument de la piété de tous et non pas de quelques personnes seulements et puis, ce qui est aussi grave, je dénaturerais encore l'esprit de notre association en y introduisant un élément matériel qui lui enlèverait son caractère élevé; c'est votre temps, vos soins, votre intelligence que je vous demande de mettre en œuvre, et c'est par la peine que vous prendrez que vous viendront la satisfaction et la récompense. En parlant ainsi ne croyez pas que je fasse fi de la puissance que nous pourrons trouver dans votre fortune; cette puissance, au contraire, nous rendra les plus grands services, mais ces services doivent être purement moraux, si je peux m'exprimer ainsi: c'est-à-dire que cette fortune doit inspirer confiance dans notre œuvre, elle doit être une sorte de garantie pour ceux qui participeront à nos travaux; en même temps elle aura une immense influence sur nos donateurs : précisément parce que nous n'aurons pas besoin, on nous apportera; ce qu'on aurait refusé ou marchandé à un pauvre curé de village, on le donnera largement à une œuvre qui s'appuie sur la richesse de mademoiselle Pinto-Soulas. Sans doute l'offrande qui n'est inspirée que par le seul amour de Dieu est préférable, mais, dans ces temps d'indifférence, c'est un acheminement vers le mieux que de se décider à une offrande de quelque nature qu'elle soit;

Lorsqu'on sut dans la contrée que mademoiselle Pinto-Soulas apportait un actif concours à la construction de l'église d'Hannebault, il y eut une recrudescence de charité : ce fut comme un regain vigoureux après une première moisson : des bourses jusque-là fermées ou qui semblaient épuisées s'ouvrirent, et l'ostentation de se montrer riche aux yeux de cette jeune femme dont la fortune était célèbre, fit ce que n'avaient pu faire la persévérance et l'habileté du curé : on donna par cela seul qu'elle devait savoir qu'on avait donné.

Le plus généreux de ces nouveaux donateurs fut le marquis de la Villeperdrix. Un matin que l'abbé Guillemittes sortait du presbytère pour aller à l'église dire sa messe, il se trouva, en ouvrant sa porte, en face d'un cavalier qui descendait de cheval.

— M. le curé d'Hannebault, demanda le cavalier en saluant respectueusement.

— C'est moi, monsieur.

— Je suis le marquis de la Villeperdrix et je viens vous demander quelques minutes d'entretien.

Mais au même moment la cloche de l'église tinta, et le marquis, engagé sous le porche, s'arrêta.

— N'est-ce pas votre messe qui sonne, monsieur le curé?

— Oui, monsieur le marquis.

— Eh bien, alors je vais entendre votre messe, et après, si vous le voulez bien, nous causerons un moment.

Puis, ayant dit au groom qui l'accompagnait de promener les chevaux sur la *Haga*, il suivit le curé dans l'église.

La messe de l'abbé Guillemittes était celle qui réunissait la plus nombreuse assistance, d'abord parce qu'elle était la messe de « monsieur le curé » et aussi parce qu'elle était la plus rapidement expédiée, l'abbé Colombe ayant l'habitude de faire durer la sienne bien au delà du temps ordinaire, par suite de la lenteur majestueuse qu'il mettait dans ses génuflexions et des modulations qu'il introduisait avec béatitude dans la prononciation de certains mots pour lui sacrés. Aux dévotes de la ville se joignaient les religieuses de l'école des filles et tout le personnel du patronat.

Quand le marquis de la Villeperdrix entra dans l'église, il y eut un mouvement de curiosité; ses éperons avaient sonné et c'était un bruit tellement insolite à Hannebault, que tout le monde, même la mère Sainte-Alix, leva les yeux sur lui. Il n'en fut point intimidé; il avait reçu une éducation pieuse, et plus d'une fois à Rome, au moment où il était zouave pontifical, il avait ainsi supporté des bordées de curiosité féminine sans le moindre embarras; il n'y a que les incrédules ou les indifférents pour considérer les églises comme des endroits exclusivement réservés à la prière. Il prit une chaise, s'inclina avec une désinvolture gracieuse, puis s'étant assis, il se mit à lorgner les vitraux et les peintures de l'église. Son nom ayant circulé de proche en proche, on attendit avec impatience l'entrée

de mademoiselle Pinto-Soulas, car cela ne fit de doute pour personne, dans cette dévote assistance, qu'il était venu à l'église pour la voir. Quelle serait son attitude à l'arrivée d'Isabelle ? et comment celle-ci supporterait-elle les regards de cet élégant jeune homme? Mais on en fut pour l'attente et les conjectures, mademoiselle Pinto-Soulas ne parut pas ce jour-là à la messe.

Lorsque le curé sortit de la sacristie, il trouva le marquis de la Villeperdrix qui l'attendait, et lui aussi eut la même idée que ses pénitentes ; il est venu pour mademoiselle Pinto-Soulas, il veut que je sois son intermédiaire auprès d'elle.

Mais en cela il se trompait, ou tout au moins, il pesait mal les raisons qui avaient déterminé la visite que le marquis lui faisait.

—Monsieur le curé, dit celui-ci lorsqu'il fut assis dans le cabinet de travail du doyen, j'ai appris d'une façon incidente que vous étiez venu pour me voir, il y a quinze jours ou trois semaines. Si je veux être sincère, et je le suis toujours, je dois vous avouer que je suis heureux de ne point m'être trouvé ce jour-là à la Villeperdrix.

— Comment cela?

— Mon Dieu, c'est bien simple : si je ne me trompe, vous veniez, n'est-ce pas, me demander mon concours à l'œuvre généreuse que vous avez eu la foi d'entreprendre ; est-ce cela ?

— Monsieur le marquis !

— Notez, monsieur le curé, que je me considère comme vous devant ce concours dans une large, dans une très-large mesure : mon nom, mes ancêtres, mes croyances, mes principes, les services que j'ai pu jusqu'à présent rendre à notre sainte religion, tout me faisait une loi de vous accorder ce concours. Eh bien ! la vérité est, monsieur le curé, que le jour où vous m'avez honoré de votre visite, j'aurais été obligé de vous le refuser, ou en tous cas de le remettre. Vous savez, on ne donne pas quand on veut et ce qu'on veut, mais, hélas, quand et comme on peut; or, ce jour-là, je n'aurais rien pu, ce qui s'appelle rien.

— C'est ce qu'on fait au delà du possible qui est tout.

— Je ne veux pas dire que j'ai été au delà du possible, cela ne conviendrait point à mon nom, mais enfin aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous apporter une offrande qui n'est point dérisoire. Je ne sais si ma sainte femme de mère en serait satisfaite, mais enfin j'espère qu'elle verra que je n'ai point oublié ses leçons.

Disant cela, il tira de son porte-cigare un chèque de vingt mille francs qu'il mit sur le bureau du curé.

— J'aurais voulu vous offrir mieux, dit-il, mais j'ai quelques dettes à Rome qui m'ont un peu gêné : ce chèque est sur la banque Charlard, à présentation il vous sera payé : je ne me permets pas de parler de l'emploi ; qu'il serve à l'achèvement de votre église, c'est tout ce que je désire, avec l'anonymat bien entendu.

L'abbé Guillemittes attendait toujours que le nom de mademoiselle Pinto-Soulas arrivât ; mais ce nom il

fut pas prononcé, et le marquis ayant allumé un cigare se leva pour se retirer ; alors le curé l'arrêta :

—Monsieur le marquis, dit-il après des remercîments proportionnés à l'offrande, il ne faut pas, lorsque j'irai vous raconter comment j'ai employé votre admirable cadeau, que je ne puisse pas pénétrer jusqu'à vous, comme cela m'est arrivé il y a quelques semaines ; alors, j'en ai la certitude, votre vieux valet de chambre m'a pris pour un autre, et il m'a refusé votre porte ; permettez-moi donc de vous remettre cette photographie qui, dit-on, me ressemble ; vous la lui donnerez, et alors il verra que vous voulez bien me faire l'honneur de me compter au nombre de vos amis et que je ne dois pas être consigné.

Puis, reconduisant le marquis jusqu'à la porte du jardin :

— M. l'abbé Lobligeois vous a, je crois, donné votre première instruction religieuse, dit-il, je lui ferai tous mes compliments ; c'est une bien douce récompense pour un prêtre de compter parmi ses élèves un homme tel que vous, monsieur le marquis.

Quand le lendemain l'abbé Guillemittes, encore tout fier de ce triomphe, raconta cette visite à mademoiselle Pinto-Soulas, celle-ci ne partagea pas son enthousiasme :

— Si M. le marquis de la Villeperdrix vous eût offert cinq ou six mille francs, dit-elle, j'aurais cru à de la piété ou à de la générosité ; ses vingt mille francs ne me font croire qu'à de la spéculation.

IV

Son crédit rétabli auprès des entrepreneurs, la confiance rendue à ses ouvriers, la source des offrandes recommençant à couler au moment où elle paraissait desséchée pour jamais, ses ennemis désarmés dans le présent et déconcertés pour l'avenir, tout cela se produisant coup sur coup, formait un ensemble d'avantages inespérés qui rendait sa situation à Hannebault plus belle qu'elle n'avait jamais été. Ce ne fut pas tout cependant et il dut encore à l'appui de mademoiselle Pinto-Soulas de pouvoir relever la tête et s'affranchir de quelques servitudes auxquelles, dans son besoin de chercher partout des secours, il s'était insensiblement soumis.

Depuis que M. Thomé était entré dans la correction

de ses épreuves, il avait pris l'habitude d'envoyer chercher le curé à tout propos et même hors de propos : tantôt pour le consulter sur un point de grammaire, tantôt pour lui demander s'il se rangeait du côté de Corneille, ou bien s'il adoptait au contraire l'exemple de Racine, alors que les deux poëtes avaient fait un usage différent d'un participe ou d'une locution douteuse. Lui, Thomé, tenait généralement pour Racine, parce que Racine était de l'Ile-de-France, pays du beau langage, tandis que Corneille était de Normandie, et qu'il est notoire que les Normands sont généralement incorrects, notamment dans les participes ; ce qui lui donnait quelquefois des scrupules venait de ce que Corneille ayant vécu dans une étroite intimité avec son frère Thomas, à ce point que celui-ci passait souvent des rimes à son grand frère par un judas, on ne pouvait pas savoir si ce mot appartenait à l'auteur du *Cid* ou bien à l'auteur de *Don Bertrand de Cigarral;* s'il était de Pierre il fallait s'en défier ; au contraire, s'il était de Thomas on pouvait l'adopter, parce que Thomas n'était pas seulement un poëte dramatique, ce qui signifie peu de chose, mais encore il était le commentateur de Vaugelas, ce qui donne une bien autre autorité ; on est savant ou on ne l'est pas.

A chaque instant, le matin, le soir, dans le milieu de la journée, qu'il fût occupé ou non, l'abbé Guillemittes devait tout quitter pour aller soutenir, durant des heures entières, des discussions grammaticales avec « son modeste savant. » Puis, en traversant la

cour, il lui fallait encore répondre aux instances de mademoiselle Euphémie qui avait toujours un prétexte pour parler de son mariage, et, dans la rue en remontant, il lui fallait aussi répondre à madame Ripeyre qui ne manquait jamais de l'attendre au passage pour lui demander si son oncle se décidait enfin à renvoyer sa servante. Ah! que cette espérance de succession était dure à entretenir et lourde à ménager!

A peine le marquis de la Villeperdrix avait-il quitté le presbytère que le messager ordinaire de M. Thomé vint prier le doyen de descendre tout de suite auprès de son maître. Ce messager, qui d'ailleurs était une messagère, appartenait à la même espèce que la servante du bonhomme Chrysale et elle n'avait nul souci d'offenser la grammaire.

— Qu'a donc votre maître? lui demanda le curé.

— Il avons rien.

M. Thomé avait essayé maintes fois de lui faire perdre ces façons de parler en lui expliquant que *il* est un singulier et *avons* un pluriel, et que de plus *il* appartient à la troisième personne et *avons* à la première, elle avait toujours répondu en riant :

— Ousque vous voyez des personnes?

— C'est bien, dit l'abbé Guillemittes. J'irai ce soir.

Mais, dix minutes après, elle était revenue en courant: « C'était tout de suite, tout de suite que M. Thomé il avons besoin de M. le curé ; » et il avait fallu que celui-ci s'exécutât: après tout, la chose était peut-être

urgente, peut-être le bonhomme, se sentant plus mal, voulait-il faire son testament ou bien se marier *in extremis*.

Mais, du plus loin qu'il aperçut son savant, il vit que celui-ci n'était nullement *in extremis*.

— Eh bien, curé, vous êtes donc bien occupé qu'il faut aller vous chercher deux fois?

— Et vous, mon cher monsieur, vous êtes donc bien pressé?

— Assurément, et vous allez voir tout à l'heure que je ne vous ai pas dérangé pour rien.

— De quoi s'agit-il?

— D'une chose importante, très-importante, capitale même, puisque mon honneur et ma réputation sont en jeu; qu'avons-nous de plus cher que l'honneur?

Mademoiselle Euphémie et Héloïse étaient dans la chambre; il se tourna vers elles et d'un ton d'autorité:

— Qu'on nous laisse, dit-il.

Les deux femmes sortirent et le doyen commença à croire qu'il était question d'une affaire sérieuse.

— Mon cher curé, dit M. Thomé, vous voyez en moi un homme bien embarrassé, hésitant et perplexe en face d'une résolution qui me coûte beaucoup à prendre et que cependant le moment est venu de trancher: voilà pourquoi je vous ai fait appeler ayant besoin de vos conseils et de vos lumières.

— Vous connaissez mon sentiment, répondit le curé qui pensait à mademoiselle Euphémie, faites ce que vous devez.

— Sans doute, c'est ce que je veux, il y va de mon intérêt ici bas et de ma mémoire dans l'éternité, mais que dois-je? là, précisément gît l'embarras.

— Comment ce que vous devez?

— Sans doute : Voici l'espèce : j'ai écrit cette phrase...

— C'est d'une phrase qu'il s'agit?

— Et que supposez-vous donc? Quoi de plus important, je dirai mieux, quoi de plus grave, mieux encore, quoi de plus sérieux que le mérite ou le vice d'une phrase. Je sais qu'il est des écrivains peu scrupuleux qui vont à la légère, sans nul souci de la forme; moi je pèse, monsieur, je pèse tout. Voici donc cette phrase : elle n'est pas longue, elle n'a rien d'extraordinaire en soi et cependant elle est capitale ; jugez-en : « Dans l'une et l'autre église elle (la religion) sera également vénérée. » Voilà.

— Eh bien?

— Comment? Eh bien? c'est ce que je vous demande moi-même. Quoi? Que pensez-vous? Faut-il « dans l'une et l'autre » ou bien ne faut-il pas « dans l'une et dans l'autre? » Notez la nuance, la différence, la considérable différence. Plus je réfléchis et plus je corrobore mes réflexions avec les exemples tirés des maîtres, plus je suis embarrassé : d'un côté Corneille a dit:

> Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne?
> De pareilles frayeurs mon âme est alarmée;
> Comme elle je perdrais dans l'une et l'autre armée.

tandis que d'un autre côté, je trouve...

— Sans doute, s'écria le doyen qui se vit menacé d'un déluge de citations, le sujet est intéressant; mais en vous entendant parler des difficultés que vous aviez à prendre une résolution, je vous avoue que j'ai pensé à un tout autre sujet. En effet, mon bon monsieur Thomé, le moment est venu de vous décider à sortir d'une situation qui n'est plus tolérable : c'est non-seulement comme prêtre que je vous parle, non-seulement comme ami, mais encore comme président du conseil de fabrique dont vous faites partie.

— Vous savez...

— Je sais que votre position est devenue une cause de scandale, qu'il me serait impossible de tolérer.

— Mais vous connaissez mes intentions, mon excellent doyen; mon testament prouvera que je suis religieux, que j'ai des principes.

— C'est notre vie qui prouve ce que nous sommes et non notre testament; je crois donc devoir vous prévenir que vous ne me reverrez ici que lorsque le scandale dont vous donnez l'exemple, aura cessé d'une façon ou d'une autre.

— Mais mon ouvrage sur notre église...

L'abbé Guillemittes s'était levé.

— Est-ce que vous ne m'aviez pas dit, s'écria M. Thomé en se soulevant tout à fait, que vous aviez besoin de quelques fonds? Précisément j'ai reçu hier trois mille francs.

— Je vous remercie ; ces besoins n'existent plus.

Quand le doyen poussa la porte de la cuisine, il trouva derrière mademoiselle Euphémie qui sans doute avait écouté leur entretien.

— Ah ! monsieur le doyen, combien je vous suis reconnaissante !

— Et de quoi, mademoiselle ? J'ai expliqué à M. Thomé que la situation dans laquelle il s'obstinait ne pouvait pas se prolonger plus longtemps sous mes yeux ; mais je ne sais à quel parti il s'arrêtera.

— Ce qui est dit est dit ; votre neveu verra que je suis une femme de parole.

Pour remonter de chez M. Thomé au presbytère, il devait passer devant madame Ripeyre, qui, continuellement à l'affût à sa fenêtre derrière un pot de réséda et une giroflée, le vit venir de loin et sortit sur sa porte pour l'arrêter.

— Eh bien, monsieur le doyen, vous sortez de chez mon malheureux oncle ; comment est-il ?

— Toujours le même.

— Ce n'est pas cela que je veux dire ; vos pieux efforts ont-ils réussi, vos prières l'ont-elles touché, se décide-t-il enfin à chasser cette malheureuse ?

— Je ne sais ; mais je lui ai signifié que s'il ne l'épousait pas ou ne la renvoyait pas, je serais obligé de rompre toutes relations avec lui.

— L'épouser, mon Dieu ! vous voulez qu'il l'épouse ?

— Je ne veux rien qu'une chose ; la fin d'un scandale qui afflige ma paroisse.

Et sans écouter les exclamations de madame Ripeyre, il continua son chemin, les yeux levés, regardant droit devant lui, respirant légèrement.

Il ressemblait si peu à l'homme accablé d'affaires, de soucis et d'embarras qu'il était ordinairement, qu'un vieil herbager en passant près de lui s'arrêta pour lui dire :

— Vous avez bon air, monsieur notre doyen ; pour lors ça va bien.

— Oui, mon ami, très-bien ; la journée est superbe.

— Bon temps pour l'herbe, monsieur le doyen, vrai bon temps ; il y aura du foin.

V

Mademoiselle Pinto-Soulas n'avait accepté les idées d'association de l'abbé Guillemittes qu'avec la plus grande tiédeur ; et même, s'il ne s'était point mêlé une question d'argent à ce projet, elle l'eût nettement repoussé. Mais comme argent voulait dire pour elle bienfaisance ; comme elle avait horreur de refuser, et honte de paraître compter avec sa fortune, elle avait cédé. — « Ce sera un ennui de plus, s'était-elle dit, mais je m'arrangerai pour m'occuper des affaires de l'église le même jour que je vérifie les comptes du régisseur ; comme cela je ne me donnerai mal à la tête qu'une seule fois ; un peu plus, un peu moins, qu'importe ? »

Cependant insensiblement elle avait pris plaisir à

ce qui, tout d'abord, lui avait paru devoir n'être qu'une lourde charge.

Il est vrai que l'abbé Guillemittes, qui chaque jour apprenait à la mieux connaître, avait eu souci de la diriger de manière à ne pas l'effrayer. Décidée un peu malgré elle à concourir à cette œuvre qui n'avait d'autre mérite à ses yeux que d'être de son pays, elle s'attendait à des chiffres, à des discussions de marchés, en un mot à tout ce qui tenait pour elle dans ce qu'on appelle « les affaires ; » tandis qu'au contraire il ne lui avait parlé que de ce qui touchait la partie élevée de son œuvre, de sculpture, de peinture, d'archéologie ; si bien qu'au lieu de l'ennui qu'elle prévoyait, elle avait eu l'agréable surprise de trouver l'intérêt et la curiosité.

Et puis, pour suivre les plans du curé et comprendre ses explications, il lui avait fallu travailler, et ce travail continu avait été pour elle la révélation d'un plaisir tout nouveau. Dans le monde où elle avait vécu près de son père, bien plus que par son éducation, elle avait reçu sur les diverses branches de l'art des connaissances supérieurs à celles qui forment le fonds ordinaire des femmes ; mais il y a loin du savoir qu'il faut pour prendre intérêt, dans un salon, aux entretiens d'un membre de l'Académie des beaux-arts ou des inscriptions, à celui qui est nécessaire pour étudier une question pratique, avec un statuaire ou un architecte discutant dans son atelier. Quand le curé lui avait esquissé à grands traits ses idées pour le pavage

en mosaïques de ses chapelles ou bien pour l'ornementation des boiseries sculptées de ses stalles, elle l'avait parfaitement compris ; mais, lorsque de l'esquisse générale il en était arrivé aux détails de l'exécution, elle n'avait plus su le suivre. Avait-elle une préférence pour la mosaïque en pâte de verre, ou bien pour le pavé à la vénitienne ? Pour les stalles fallait-il adopter les modèles de la chapelle Saint-Laurent à Sens, ou bien s'inspirer des portes de la cathédrale d'Aix ? Comme elle ne voulait pas répondre à la légère, elle avait entrepris la lecture des ouvrages spéciaux sur ces matières, et cette étude régulière succédant tout à coup à un système de lectures superficielles, prises aujourd'hui, quittées demain, selon le caprice du moment, avait donné à son esprit une nourriture saine et fortifiante. Pour la première fois elle avait eu une tâche à remplir, et pour la première fois aussi elle avait ressenti cette satisfaction profonde qu'on ne trouve que dans le travail utilement entrepris et méthodiquement pratiqué.

Ce genre d'occupation, tout nouveau pour elle, ne fut pas le seul qui vint remplir ses journées, jusque-là livrées vides et longues aux hasards changeants de l'ennui. Quand elle eut pris l'habitude de travailler trois ou quatre heures par jour, elle trouva que ce n'était point assez, car ce n'est pas seulement pour l'estomac qu'il est vrai de dire que l'appétit vient en mangeant. Elle voulut plus ; mais, comme pour tout ce qui était construction, le curé ne lui laissait guère

la possibilité de trouver du neuf, elle chercha dans un autre ordre d'idées, et en se laissant naturellement guider par ses instincts et ses goûts, elle pensa à la musique. Pourquoi ne fonderait-elle pas une maîtrise? elle réunirait bien sans aucun doute douze enfants de chœur assez intelligents pour recevoir ses leçons de chant; sous la voûte de la nouvelle église, leurs voix claires et argentines produiraient un effet qui ajouterait singulièrement à la pompe du culte.

Absorbé par le côté « bâtiment » de son œuvre, l'abbé Guillemittes, devenu un véritable architecte, avait complétement négligé le côté « spirituel » de son église; et, pour ce qui était cérémonie du culte, il avait conservé les usages et le personnel de l'abbé Pelfresne : dans l'église neuve, les offices se célébraient tout aussi simplement que dans la vieille église de grison. Le lutrin était toujours occupé par les trois mêmes vieux chantres, dont l'un, qui savait tant bien que mal ânonner le plain-chant, ne savait pas lire la lettre imprimée; de sorte que se contentant le plus souvent de oh, oh, ah, ah, qui s'enchaînaient comme les grains d'un chapelet, il ne prononçait complétement que quelques mots que son oreille croyait avoir retenus; mais, comme cette oreille inexpérimentée au latin était peu sûre, elle lui faisait commettre les erreurs les plus drôles; ainsi le passage du *Veni Creator :*

Ascende lumen sensibus
Infunde amorem cordibus,

était traduit par lui de cette manière :

Ascende lumen *cent six bœufs*.
Infunde *encore dix bœufs*.

De même que l'*ab incursu* du psaume devenait pour lui un *ab insurcu* qui réjouissait les esprits forts de la contrée et fournissait un thème inépuisable de plaisanterie sur les *cent seize bœufs* additionnés (106 et 10) dans le *Veni Creator* par le chantre d'Hannebault.

La seule innovation de l'abbé Guillemittes à ces pratiques d'un autre âge, avait consisté dans l'introduction d'un suisse; encore ce suisse devait-il être considéré bien plutôt comme un cicerone destiné à montrer l'église aux étrangers et les disposer à la générosité que comme un assistant liturgique : le cicerone était parfait, on ne pouvait pas désirer mieux en se plaçant au seul point de vue de la recette; le suisse, au contraire, était moins heureusement choisi, ce qui s'expliquait d'ailleurs aisément lorsqu'on connaissait ses antécédents. Un soir, l'abbé Guillemittes avait été appelé auprès d'un voyageur en train de rendre son âme à Dieu, disaient les commères, pour avoir été écrasé sous sa voiture, qui avait versé dans la côte d'Hannebault. Amené près du moribond qu'on avait transporté à l'auberge, il avait trouvé un colosse et le plus bel homme pour l'ampleur et la vigueur des formes qu'il eût jamais vu. C'était cette vigueur qui avait sauvé le malheureux, car tout autre à sa place eût été écrasé par la voiture; mais lui, avec ses larges épaules et son torse

de taureau, l'avait soutenue assez longtemps pour qu'elle glissât et allât tomber dans un fossé où elle s'était effondrée en tuant le cheval. Comme il faillit mourir plusieurs fois pendant une longue maladie de six semaines, le doyen en le visitant apprit son histoire. C'était un charlatan qui parcourait la France pour vendre ce qu'il appelait « l'invention des Anglais, » c'est-à-dire une eau qui, par ses vertus électriques, guérissait toutes les maladies de l'humanité; il avait commencé par être hercule; mais, ayant eu trois côtes cassées dans un fameux *coup de la chancellerie*, il s'était fait arracheur de dents; puis, pris de pitié en voyant combien sa poigne disloquait de mâchoires, il avait abandonné la chirurgie pour la médecine : « Si je ne faisais pas de bien, disait-il lui-même, au moins je ne faisais plus de mal. » Lorsqu'il avait quitté son lit après sa maladie, il était venu demander au doyen un certificat affirmant la vérité de son malheureux accident : « Je suis ruiné, car je n'avais que ma voiture et mon cheval; il faut que je tâche de tirer parti de la seule chose qui me reste à peu près propre, je veux dire de ma peau ; je vais essayer de me faire admettre comme tambour-major dans la garde nationale, et, sans me flatter, il me semble que j'en serai un à faire honneur à n'importe quel bataillon. » Depuis quelque temps l'abbé Guillemittes pensait à se donner un suisse qui contribuât à l'ornementation de son église, et, bien que la contrée fût riche en grands gaillards solidement bâtis, il n'avait point encore trouvé ce qu'il voulait : de

superbes carcasses on en rencontrait par douzaines, mais ce n'étaient que de simples blocs d'os et de viande sans tenue et sans majesté. En voyant devant lui ce colosse sculpté comme une figure antique et campé comme un matamore, il se dit que le hasard lui envoyait enfin le personnage décoratif qu'il avait vainement cherché, et il lui proposa la place de suisse. Le pauvre diable accepta avec reconnaissance, et il ne fit pas un plus mauvais suisse qu'un autre, car, malgré les cascades de sa vie aventureuse, il était resté une bonne et simple nature : le chapeau à plumes sur la tête, le baudrier d'or sur la poitrine, la rapière dans les jambes et la grosse canne au poing, il était vraiment superbe, c'était l'idéal du suisse de cathédrale ; il ne laissait quelque chose à désirer que lorsqu'il ouvrait la bouche, parce qu'alors, subissant l'influence de ses anciens métiers, il tombait trop souvent dans la banque et le boniment; en l'écoutant faire la démonstration de l'église et accompagner ses discours des évolutions circulaires de sa canne on se demandait si bientôt n'allait pas éclater un discordant : *Tara ta ta dzing, dzing, boum.* Mais, pour la recette, ce mélange de bénignité pateline et de boniment funambulesque avait des mérites particuliers.

Quand mademoiselle Pinto-Soulas communiqua au doyen son idée de créer une maîtrise, celui-ci applaudit des deux mains, heureux de la voir si bien dévouée à son œuvre, qu'elle cherchait déjà à le devancer. Sa seule objection porta sur la dépense que cette création

allait entraîner; il faudrait un orgue d'accompagnement, et peut-être aussi, pour forcer les enfants de chœur à la régularité, faudrait-il leur attribuer un léger traitement.

Mais, comme à l'ordinaire, elle leva cette objection avec la plus grande facilité.

L'orgue elle le payerait; quant à la maîtrise, son intention était de fonder une rente pour son entretien; on ne sait pas assez quels secours les maîtrises peuvent apporter à la propagation de la musique et quelles pépinières d'artistes elles peuvent être; n'est-ce pas d'une maîtrise que Félicien David est parti? et Haydn n'a-t-il pas commencé par être enfant de chœur à Vienne?

Ces deux points réglés, il en restait un troisième : qui instruirait les enfants de chœur? Mademoiselle Pinto-Soulas ne pouvait pas se charger de cette besogne fatigante; les faire travailler oui, mais non les dégrossir et leur inculquer les éléments de la musique.

Alors, en attendant le grand orgue qui prendrait place un jour dans l'église et nécessiterait un organiste de talent, l'abbé Guillemittes proposa Hubert comme maître élémentaire.

Hubert, croyait-il, était doué d'une remarquable organisation musicale, et même, s'il ne s'était point tourné vers la musique, cela devait tenir à ses excellents sentiments de famille; en se faisant architecte, il avait voulu venir en aide à son père malade. Ses premières études avaient été poussées assez loin dans la

musique, et bien qu'il eût été forcé de les interrompre en ces dernières années, il jouait du piano et de l'orgue d'une façon très-convenable et il chantait agréablement : au moins c'était ce qu'on disait, car pour lui, abbé Guillemittes, ayant le malheur d'être un profane en ces matières, il ne pouvait donner son propre sentiment.

— Eh bien, dit mademoiselle Pinto-Soulas, soyez assez complaisant pour prier M. Hubert de venir me faire une visite ce soir ; j'ai une certaine expérience musicale, je verrai immédiatement, si, comme je n'en doute pas, il veut bien s'y prêter, à quoi il peut nous être bon.

VI

Depuis le retour de mademoiselle Pinto-Soulas à Hannebault, un changement très-sensible s'était produit dans le caractère et dans les habitudes d'Hubert ; mais, telle est la routine qu'on apporte généralement dans les choses ordinaires de la vie, qu'on fut assez longtemps sans remarquer ce changement.

Les premiers qui s'en aperçurent furent les ouvriers employés aux travaux de l'église. Sous l'influence des sentiments de délicatesse et de fierté que lui avaient inspiré ses relations avec son oncle, Hubert avait mis, à remplir la tâche qui lui était confiée, un soin méticuleux que n'eût point eu un simple employé : c'était une manière à lui de s'acquitter, au delà du prix légitimement dû, de ce que son oncle faisait en

sa faveur. Arrivé le premier au chantier, parti le dernier, il ne laissait pas perdre une minute aux ouvriers et il n'y avait pas le moindre détail qui ne subît sa surveillance : s'il paraissait tout le monde s'appliquait à la besogne exactement comme si l'on eût entendu sur les dalles sonores les pas glissés de l'abbé Guillemittes lui-même. Aussi, lorsqu'on le vit distrait, répondant à côté de la question, laissant les manœuvres et les garçons jouer sur les échafaudages, le contraste de ce nouvel état avec l'ancien, frappa nécessairement l'attention des plus grossiers.

— Qu'a donc M. Hubert ? Il vient de m'accepter un *loup*, sans rien voir.

— Ah ! maintenant il n'y a pas besoin de se gêner avec lui, il regarde en dedans.

Cependant malgré ce dégoût évident pour ce qui naguère l'occupait si complétement, il n'avait point cessé de venir avec assiduité à l'église, seulement il y venait ou plutôt il s'y conduisait d'une façon étrange. Presque tout son temps se passait dans le clocher ou bien sur un échafaud qui était dressé pour poser la croix du chevet. Lorsqu'on le surprenait là, on le trouvait accoudé et regardant les yeux perdus dans les profondeurs de l'horizon par-dessus les combles pointus du château de la Haga : toujours dans cette direction et jamais dans une autre.

Quand il descendait de cet observatoire c'était pour se réfugier dans une baraque en planches, qui servait de bureau. Cette baraque construite sur l'esplanade,

derrière le chœur, ne recevait de jour que par la porte : bien qu'on fût au mois de mai, c'est-à-dire à une époque où les portes peuvent rester ouvertes sans inconvénient, il prétendit que cette disposition lui était incommode et il fit percer une fenêtre du côté opposé, puis il arrangea sa table de telle sorte que, par cette fenêtre, la vue s'étendait librement sur l'esplanade jusqu'à la grille du château. Ainsi placé, il restait là de longues heures, comme si le plus délicieux des plaisirs consistait pour lui à voir pousser l'herbe de l'esplanade ou bien à suivre la marche quotidienne de la feuillaison sur les arbres du parc de la Haga. Et si parfois il prenait la plume ou le crayon, ce n'était pas pour se mettre au travail en étudiant des détails d'ornementation ou en réglant des mémoires, mais pour dessiner des caprices étranges qui ne tenaient par aucun côté à la construction de l'église : des paysages orientaux ou les palmiers plongeant jusque dans la mer produisaient les effets les plus fantaisistes, — des gorges romantiques avec des sapins prodigieux, — des châteaux gothiques au bord d'un lac alpestre, et se dirigeant vers le château au milieu d'une troupe de cygnes, une barque portant une femme mélancolique qui, la tête levée vers la lune, laissait tremper dans l'eau les longues tresses de sa chevelure. Alors les sculpteurs qui venaient lui demander un modèle l'entendaient chanter des airs tendres et tristes et non de ces chants joyeux qui accompagnent si bien le travail

Après les remarques des ouvriers de l'église vinrent celles du vicaire, car l'abbé Colombe, qui n'avait jamais eu personne à aimer, s'était laissé aller à une vive et profonde affection pour son jeune camarade, et cette affection lui ouvrit les yeux et les oreilles ; ce qui, à vrai dire, grâce à son détachement des choses de la terre, n'était pas facile. Mais à la fin, en voyant Hubert rester à table sans manger; en le trouvant quelquefois couché sur l'herbe du jardin, la tête entre les mains; en l'entendant à chaque instant se plaindre de l'existence et déclarer gravement que « la vie était tout de même joliment triste » ; il s'était pris à s'inquiéter et l'avait interrogé : — Souffrait-il de l'estomac? il ne fallait pas laisser le mal s'enraciner, parce qu'une fois qu'on a une maladie de l'estomac on est un pauvre homme. Mais Hubert ne souffrait pas de l'estomac. « Alors, c'était le printemps, terrible saison! »

Cependant, comme le printemps n'était pas une explication suffisante, il en chercha une autre, et il arriva à cette conclusion, qui n'était pas mal trouvée pour lui, que c'était un besoin d'affection qui tourmentait Hubert. — « C'est un cœur tendre, se dit-il, il a perdu ses parents, il aurait besoin d'aimer quelqu'un et surtout de se sentir aimé ; sans doute, M. le doyen l'aime, cela est évident, puisqu'il l'a recueilli; mais emporté par ses grandes idées il n'a pas le loisir de s'occuper de lui, et il y a des âmes exigeantes qui veulent qu'on s'occupe d'elles, c'est une maladie morale, toute maladie mérite qu'on la soigne... »

Comment soigner Hubert? L'abbé Colombe avait la ferme croyance que la foi qui n'agit pas n'est pas une foi sincère ; il lui fallait donc agir autrement que par des paroles, par quelque chose de matériel, qui fût une preuve palpable que lui, Colombe, avait dans le cœur une véritable amitié pour son camarade. Mais comment agir? Ah ! si Hubert pouvait tomber à l'eau, comme il s'y jetterait après lui pour le sauver, bien que ne sachant pas nager : s'il se cassait un bras, ou encore s'il avait la petite vérole, comme il le soignerait avec joie ! Malheureusement on ne tombe pas à l'eau tous les jours, et la petite vérole ne vous arrive point par ordre. Il fallait autre chose, en attendant.

Il demanda un congé d'un jour à l'abbé Guillemittes et il s'en alla à Condé-le-Châtel, d'où il revint le soir avec une caisse plate. Puis, après dîner, il monta à la chambre de son jeune ami.

Celui-ci était devant sa fenêtre regardant si attentivement dans une longue-vue posée sur un pied, qu'il n'entendit point le vicaire entrer.

— Bonsoir, Hubert ; est-ce que vous étudiez l'astronomie ?

— Non, dit celui-ci d'un ton mécontent.

— Alors c'est donc l'architecture du château de la Haga, car votre lunette est braquée de ce côté ; dans ce cas j'aimerais mieux cela ; l'astronomie est une mauvaise science, si science il y a, en rendant l'homme vain de ses découvertes : parce qu'il voit des astres

partout et ne voit Dieu nulle part, il croit que Dieu n'existe pas, quel beau raisonnement! Mais ce n'est pas pour causer de ces sujets que je suis venu vous rendre une petite visite amicale, très-amicale, car vous savez, n'est-ce pas, que j'ai de l'amitié pour vous, beaucoup d'amitié.

— Je sais que vous êtes le meilleur des hommes.

— Un pauvre homme, un bien pauvre homme, mais enfin, un ami; donc, parce que je vous aime beaucoup, j'ai voulu vous donner un souvenir, un témoignage d'affection, quelque chose qui vous parle aux yeux et au cœur quand vous êtes seul dans votre chambre pour vous dire que vous n'êtes pas seul. Moi, quand je suis dans ma chambre au-dessous de vous, je vous entends marcher, et tout en travaillant, je me dis : Hubert est là-haut, il fait ceci, ou bien il fait cela; ce qui me rend heureux. Vous, naturellement, vous ne m'entendez pas. Alors, pour me rappeler à vous, j'ai pensé à vous offrir un *memento*, et, puisque vous prenez plaisir à orner votre atelier, j'ai cru qu'une gravure vous serait agréable. La voilà.

Disant cela, il alla dans l'escalier et il en rapporta un cadre doré.

— C'est un portrait de la très-sainte Vierge que je vous demande d'accepter par amour de moi.

C'était, en effet, un portrait de la très-sainte Vierge, et non une de ces vierges de Raphaël ou de Murillo que quelques éditeurs font graver avec soin pour les honnêtes gens qui savent concilier le sentiment artistique

et le sentiment religieux. Doué de ce dernier senti ment et non de l'autre, dévot au cœur de Marie, habitué à la pieuse imagerie telle que la comprend et la pratique le commerce, l'abbé Colombe, sans oser critiquer les gravures des maîtres, trouvait que les Vierges de Raphaël étaient trop grasses et celles de Murillo trop noires, ce n'étaient point des saintes vierges, mais des femmes, « des personnes du sexe ; » ce qu'il lui fallait c'était une vierge dans une attitude séraphique sans os et sans chair, avec un cou de torticolis, une bouche mignarde et des yeux pâmés. C'était donc sur une gravure de ce genre que son choix avait porté, et il avait eu la satisfaction de se voir confirmer dans son goût par M. Fabreguette, imprimeur-libraire de l'évêché, qui l'avait assuré qu'on ne pouvait prendre rien de mieux, ce qui était parfaitement vrai au point de vue de l'art jésuite.

Quand Hubert aperçut cette niaise gravure, il eut envie de dire au vicaire de la remporter bien vite, mais le contentement de celui-ci était si parfait, il y avait tant de satisfaction dans son attitude, tant d'amitié dans son regard qu'il fut heureusement retenu par la crainte de le peiner.

— Sincèrement, dit-il, je vous remercie de tout cœur; votre intention me fait le plus grand plaisir.

— Où l'accrocherez-vous ? demanda le vicaire pour chapper à sa propre émotion.

— Là, dit Hubert en montrant une place à contre-jour où il espérait ne pas la voir.

— Si vous pouviez la mettre en face de votre lit, vos yeux se fixeraient dessus à votre réveil; elle vous parlerait; n'est-ce pas que ses yeux sont parlants? Vous savez, c'est d'elle surtout qu'on doit dire « *consolatrix afflictorum.* »

Sans doute Hubert s'y prit mal pour lui demander la consolation, car son humeur, au lieu de s'égayer, s'assombrit encore.

— Elle n'est pas à la bonne place, se dit le vicaire.

Et, pour suppléer à cette impuissance, il pensa à faire faire de bonnes lectures à son jeune ami.

— Je crois que ce qui vous tourmente, lui dit-il, c'est la contention d'esprit : l'intelligence toujours appliquée sur un même sujet se fatigue, il faut varier ses travaux; toujours de l'architecture et puis encore de l'architecture du matin au soir, c'est trop pour un esprit délicat comme le vôtre; il lui faudrait des distractions; pensant à cela, je vous ai descendu un livre dont je vous conseille la lecture; vous verrez comme il vous rafraîchira.

Ce livre était : la *Vie du jeune Frumence* ou *le Jardinier de Marie*; mais si rafraîchissant qu'il fût, il ne l'était pas assez encore, car Hubert, après l'avoir eu plusieurs jours dans sa chambre, ne changea pas ses habitudes : même lassitude, même dégoût, même mélancolie.

— Le terrain n'était pas préparé, se dit l'abbé Colombe, c'est pour cela que la bonne semence n'a

pas germé; avant les semailles, une pluie adoucissante est nécessaire.

Ce fut le « *Pensez-y* » qui eut la tâche de laisser tomber la pluie. Mais, soit que Hubert, continuellement renfermé en lui-même, ne sortît point sous cette ondée céleste, soit que les écailles qui le couvraient fussent trop épaisses, il ne parut se modifier en rien. Quelquefois, il est vrai, quand il se trouva seul à table avec le vicaire, il bâilla en se détirant les membres et en faisant craquer ses doigts, mais il était impossible de prendre cela pour une guérison : le *Pensez-y* ne fait bâiller que les abandonnés.

Après le traitement logique, il fallut recourir à l'empirisme : et à tout hasard l'abbé Colombe offrit successivement à son malade toute la bibliothèque du parfait chrétien; rien n'y fit. Hubert ne parut pas plus gai.

C'était incompréhensible : lire les *Fleurs de Mai* et rester sombre, c'était mystérieux; vraiment la nature humaine est insondable. Quant à supposer que ces livres pouvaient être mis dans un coin par Hubert, l'abbé Colombe n'en eut même pas la pensée. Non, il y avait quelque chose, quelque chose d'étrange, d'inexplicable.

Partant de cette idée le vicaire entreprit avec Cyrille une négociation délicate de laquelle devait résulter une cure miraculeuse. Cette négociation consistait à lui procurer pendant une nuit le vêtement dont Hubert se servait le plus souvent,

En écoutant cette proposition, faite discrètement à voix basse avec mille précautions, le domestique du doyen fut interloqué.

— Pourquoi donc M. le vicaire a-t-il besoin d'un vêtement de M. Hubert? se dit-il.

Mais il ne trouva pas de réponse à ses questions; Hubert était-il possédé? Le vicaire voulait-il simplement lui faire une surprise? Puis, enfin à bout de recherches, il s'exécuta sans comprendre, et un soir étant monté chez Hubert, quand celui-ci était couché et endormi, il lui prit doucement un pantalon qu'il apporta au vicaire.

— J'aurais mieux aimé un autre vêtement, dit celui-ci, le gilet ou bien la veste, ce qui s'appuie sur le cœur.

— Bon, je vais aller vous chercher un gilet.

Et, bientôt après, il redescendit : dans les escaliers, son pas ecclésiastique n'avait pas fait plus de bruit que le trottinement d'une souris.

— C'est bien, dit le vicaire. Laissez-moi cela et venez le reprendre dans deux heures pour le reporter.

Et de onze heures du soir à minuit, le vicaire s'occupa à découdre la doublure du gilet et à la recoudre tant bien que mal après y avoir caché une petite médaille soigneusement enveloppée dans un morceau de linge.

Sans doute il eût été préférable que la médaille fût librement acceptée par Hubert, mais avec les jeunes

gens et dans les temps troublés où nous vivons, on ne fait pas ce qu'on veut.

Hubert, qui s'habillait un peu à la diable, ne s'aperçut pas de l'adjonction qui avait été faite à son costume, et le lendemain soir de cette nuit mémorable, il se rendit au château de la Haga, sans se douter qu'il portait sur lui une médaille qui devait assurer la santé de son corps et le salut de son esprit.

VII

Il n'était pas dans les habitudes de l'abbé Guillemittes d'accompagner d'explications ou de raisons les ordres qu'il donnait.

— Mademoiselle Isabelle a besoin de vous, avait-il dit à son neveu, vous irez ce soir au château.

C'était peu, mais ce peu était plus que suffisant pour donner au pas d'Hubert la légèreté et à son cœur un sentiment de joie.

Les conditions dans lesquelles il se rendait à la Haga étaient à peu près les mêmes que celle où il avait vu mademoiselle Pinto-Soulas pour la première fois : c'était par une belle soirée ; le soleil à peine disparu avait laissé au ciel une teinte d'un rose réjouissant qui emplissait l'horizon, l'air était doux et l'atmosphère

était si pure qu'on voyait au loin, suivant le cours de la rivière, les fumées au-dessus des maisons en longues colonnes blanches et aériennes. Seulement entre le jour présent et celui auquel son esprit se reportait, il y avait cette différence, cette marche accomplie en avant, qu'on était maintenant en plein mois de mai, au lieu d'être en avril comme alors, et que l'éclosion complète de la vie s'était faite dans la nature : les arbres, gonflés de séve, avaient toutes leurs feuilles, les fleurs avaient tout leur parfum, sous le couvert des jeunes taillis le chant du rossignol éclatait avec toute son ampleur expressive. Mais ce n'était point dans la seule nature qu'avait eu lieu cette éclosion, dans son âme s'en était faite une aussi qui avait emporté ses idées et ses aspirations au delà du monde étroit dans lequel il avait jusque-là vécu. Quels changements s'étaient opérés en lui ? il ne s'en rendait pas compte, mais à coup sûr ils étaient étranges : avait-il vécu des années pendant les quelques semaines qui venaient de s'écouler, ou bien des contrées froides et crépusculaires du Nord était-il tout à coup passé aux pays chauds et lumineux du Midi ? Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il voyait plus loin qu'il n'avait vu jusque-là, qu'il sentait autrement qu'il n'avait jusque-là senti. Homme, peut-être ne l'était-il pas encore, mais enfant, à coup sûr, il ne l'était déjà plus.

Tout en marchant il était soulevé par des bouffées de chaleur qui le poussaient en avant, puis tout à coup il s'arrêtait machinalement et volontiers il se fût

couché dans l'herbe, allangui d'une émotion, indéfinissable pour lui.

En arrivant au bord du lac, il aperçut de loin mademoiselle Isabelle qui, allongée dans un fauteuil sur la terrasse du château, paraissait contempler le coucher du soleil; mais, au bruit des pas qui retentissaient sur le gravier de l'allée, elle tourna les yeux de son côté, et, se levant aussitôt, elle vint lentement au-devant de lui : comme à l'ordinaire, elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche qui, traînant derrière elle, sur le sable, donnait à sa démarche quelque chose d'ondoyant et de flexible que jusqu'à ce jour Hubert n'avait remarqué chez aucune femme : les cygnes qui glissaient doucement sur le lac n'avaient pas plus de grâce et de majesté dans leurs mouvements.

— Monsieur votre oncle vous a fait part de la demande que j'avais à vous adresser? dit-elle.

— Non, mademoiselle, il m'a dit seulement que vous aviez besoin de moi; et je viens me mettre à votre disposition, si... — il hésita un moment, — si je peux vous servir.

— Vous le pouvez et en même temps me faire un grand plaisir, dont je vous serai très-reconnaissante.

Depuis sa première visite à la Haga, il avait vu mademoiselle Isabelle presque chaque jour, et bien souvent elle lui avait adressé la parole pour lui dire quelques mots, mais c'était la première fois qu'il avait un véritable entretien avec elle. Il était donc quelqu'un

qu'elle prenait la peine de s'expliquer avec lui ; il était donc un homme, qu'elle lui faisait l'honneur de le consulter. Jusqu'à présent, il n'avait point été gâté de ce côté, son oncle l'ayant toujours traité en enfant, et les femmes ne l'ayant traité d'aucune manière par cette excellente raison, qu'il n'en avait jamais approché. Comme sa voix était douce et chaude, comme elle lui parlait simplement, avec une encourageante politesse : c'était à croire qu'elle n'avait que le souci de vous mettre à l'aise.

— Croyez-vous, dit-elle en terminant, que vous pourrez me donner tous les jours une heure de votre temps?

— Ce n'est pas le temps qui me manquera, mais le savoir ; je ne suis pas un musicien; comment enseigner ce que je ne sais pas moi-même?

— Si je vous parlais le langage du monde, je vous répondrais que cela ne signifie rien, et que tous les jours on voit des professeurs enseigner une science dont ils ne connaissent pas le premier mot; mais nous parlons sérieusement, et je vous réponds qu'il ne faut pas être trop modeste; puisque vous jouez du piano et de l'orgue, ce n'est pas d'instinct, n'est-ce pas?

— Non, mais c'est sans avoir sérieusement étudié; je joue pour moi, pour mon plaisir; quand j'ai quelque chose à me dire, que seule la musique dit bien.

Elle s'arrêta et le regarda, mais comme elle le vit rougir et se troubler, elle continua :

— Je ne vous connais pas, monsieur Hubert ; depuis

que je suis ici, je n'ai eu que rarement l'occasion de causer avec vous, mais cependant dans le peu que je vous ai vu, je suis arrivée à cette idée que vous étiez un caractère fier et discret. Il ne faut pas rougir, ce que je vous dis là tout haut, comme si je parlais à un jeune camarade, est à votre avantage comme à votre honneur; avec ces qualités-là, on marche lentement dans le monde, mais on marche, en s'appuyant sur un ressort qui ne permet pas qu'on revienne en arrière et qui vous pousse en avant sans qu'on ait à supporter les défaillances ou le mépris de soi-même. Pour ne pas nous écarter de notre sujet, on me dit que vous êtes bon musicien; vous, de votre côté, vous prétendez qu'il n'en est rien; il y a un moyen facile et sûr de nous mettre d'accord, qui est de bien vouloir vous asseoir au piano.

A l'idée de jouer devant une femme et pour une femme, quand cette femme était mademoiselle Pinto-Soulas, Hubert sentit le cœur lui manquer.

— Eh quoi, dit-il en balbutiant, vous voulez...

— Je ne veux pas, je prie.

Ils étaient arrivés devant le perron; Hubert releva la tête.

— Vous êtes bonne, dit-il, vous ne rirez pas de moi; je suis à votre disposition.

Et, sans ajouter un mot, il suivit mademoiselle Isabelle, qui marchait devant lui. Ah! comme son cœur battit lorsque, arrivé dans le grand salon où il l'avait vue pour la première fois, il ouvrit le piano.

— Ne tremblez donc pas, dit-elle de sa voix la plus douce; il me semble que je ne suis pas bien effrayante.

— Oh! je n'ai pas peur de vous, mademoiselle, j'ai honte de moi, devant vous.

Et de suite sans lever les yeux, il se mit à jouer; le morceau qu'il avait choisi était un concerto de Field qui, tout en étant assez difficile d'exécution, était en même temps plein de sentiment.

Lorsqu'il eut fini, il n'osa pas se retourner, mais il resta devant le piano sans lever les yeux; depuis la mort de son père, il n'avait jamais éprouvé une émotion si profonde, — émotion étrange, inexplicable pour lui, dans laquelle il y avait une crainte douloureuse et une vague espérance.

Mademoiselle Isabelle, qui l'avait écouté attentivement, s'approcha de lui et s'accoudant sur le piano :

— Si j'étais un professeur, dit-elle, je vous répondrais que vous avez la sensibilité du son et la fermeté du rhythme; mais pour moi vous avez mieux que cela encore, puisque vous possédez l'expression sympathique sans laquelle on n'est pas musicien. Et vous êtes musicien. Pourquoi donc prétendiez-vous ne pas l'être ?

— Je ne me croyais pas digne de jouer pour vous.

— Et où avez-vous appris ce que vous savez? car on voit tout de suite que vous avez eu un bon maître, un excellent maître : rien ne m'intéresse plus que l'histoire d'une éducation, et le développement d'une intel-

ligence ou d'une âme; voulez-vous me faire l'amitié de passer une heure avec moi.

Autant il était timide et mal à l'aise en entrant au salon, autant il était fier maintenant; il suivit mademoiselle Isabelle sur la terrasse, la tête haute, puis s'étant assis auprès d'elle, il lui raconta comment son père avait pour voisine et amie une femme qui avait été autrefois une artiste de talent, et comment cette amie s'était occupée, avec tendresse, dès sa première enfance, de son éducation musicale.

— Et vous n'avez pas eu le désir de devenir musicien? demanda mademoiselle Pinto-Soulas.

— Tout enfant j'ai été éloigné de cette idée par ma maîtresse; elle avait beaucoup souffert dans sa carrière d'artiste, et à chaque leçon elle me disait tristement, bien tristement, je m'en souviens : « Surtout ne fais pas métier de la musique. » Quand je lui demandais pourquoi elle parlait ainsi, elle secouait la tête et me disait qu'elle me répondrait plus tard. Mais elle mourut peu de temps avant mon père, sans m'avoir donné l'explication des paroles qu'elle me répétait chaque jour. C'est sans doute l'impression profonde de ces paroles qui m'a empêché de devenir musicien; mais il y a autre chose encore. J'aime et je crois que je sens la musique, cependant, c'est un art qui ne me satisfait pas pleinement.

— Vraiment, dit-elle avec un léger sourire.

— Sans doute, je ne suis pas doué de ce côté, et j'ai l'esprit trop positif, borné même. J'ai besoin d'idées

nettes, précises, qui expriment pleinement ce qu'elles veulent exprimer. Pour moi la musique ne donne pas cela : quand je vois une statue elle me dit sans équivoque possible si elle exprime la tristesse ou la gaieté ; quand je chante lentement : « *Malbrough s'en va-t-en guerre* » j'ai envie de pleurer; quand je le chante rapidement, j'ai envie de rire. Pour l'exécutant cela n'a pas d'importance, pour le compositeur qui livre son œuvre, cela en a une capitale; et je veux, au moins je voudrais être un compositeur.

Ils restèrent longtemps sur cette terrasse; la nuit avait succédé au soir, nuit sereine où les étoiles ouvraient les profondeurs infinies du ciel. Mademoiselle Isabelle prenait plaisir à écouter les naïves expansions de cette jeunesse d'âme, et Hubert parlait sans avoir conscience des heures qui s'écoulaient. Que lui importait le temps ; il n'était plus sur la terre ; ne connaissant pas les femmes et les considérant intérieurement comme des déesses, il ne comprenait absolument rien à cet accueil bienveillant et amical qui le charmait.

Bien que la nuit fût chaude, il montait cependant de la vallée de fraîches vapeurs qui sortaient des prairies mouillées et de dessous l'épais couvert des bois ; madame Françoise, qui veillait sur la santé de sa maîtresse comme si celle-ci eût été encore son nourrisson, vint interrompre cet entretien en apportant une mante de laine.

—Tu vas encore gagner froid, mademoiselle, et puis, demain, tu auras des spasmes et tu seras malade.

— Merci, nourrice.

Hubert, rappelé à la réalité, s'était levé pour se retirer. D'un geste de la main, mademoiselle Isabelle le retint.

— Vous avez mis tant de bonne grâce à me faire plaisir que je voudrais m'acquitter envers vous, dit-elle; voulez-vous que je vous joue quelque chose? Nourrice, dis à Dominique de monter à l'orgue.

Et, sans attendre une réponse, précédant Hubert, elle se dirigea vers la chapelle qui, située à l'extrémité du château, communiquait avec le grand salon par une large porte à deux vantaux.

— Voulez-vous vous asseoir ici, dit-elle en le laissant dans le salon, vous serez mieux pour entendre; dans la chapelle l'orgue est un peu dur.

Bien des fois dans le silence de la nuit, alors que la brise portait du château de la Haga sur le village, il avait entendu les accords de l'orgue qui lui arrivaient par lambeaux mutilés, selon les caprices du vent, et lui disaient que mademoiselle Isabelle ne dormait pas, mais jamais il n'avait entendu un morceau entier. On disait que son talent sur l'orgue était des plus remarquables, et il le croyait volontiers, mais en réalité il s'en tenait aux on-dit; la seule chose précise qu'il sût, c'était qu'elle devait aimer cet instrument avec passion, puisque souvent elle en jouait jusqu'à une heure avancée dans la nuit.

Si mademoiselle Isabelle s'oubliait devant son orgue, c'était lorsqu'elle était seule avec sa solitude et

sa mélancolie ; après avoir joué un seul morceau elle rentra au salon.

Elle trouva Hubert appuyé debout contre la porte, la tête cachée entre les mains. Lorsqu'il les abaissa, elle vit son visage pâle, baigné de larmes.

— Eh bien, dit-elle en souriant, vous voyez bien que vous êtes musicien.

Il voulut répondre, mais il ne put que balbutier quelques mots.

Elle vint à son secours.

— Il se fait tard, dit-elle, votre oncle serait peut-être inquiet. Adieu. Si quelquefois vous voulez entendre un morceau d'orgue, venez me voir le soir. Bonne nuit, monsieur le maître de chapelle, et à demain le choix de nos élèves.

Le lendemain, lorsqu'il descendit pour le premier déjeûner, il trouva dans la salle l'abbé Colombe qui vint à lui d'un air inquiet.

— Avez-vous été malade cette nuit? lui demanda-t-il en le regardant ; je vous ai entendu marcher dans votre chambre jusqu'au matin.

— Malade! moi, cette nuit; je n'ai jamais été si bien portant; je me suis promené en regardant les étoiles ; quelle belle nuit, quel beau ciel ; il y avait surtout une étoile qui brillait d'un éclat merveilleux. Quel bon temps, monsieur l'abbé, et comme on est heureux de se sentir vivre!

Pendant qu'il parlait, l'abbé Colombe, qui avait joint les mains, le regardait avec béatitude.

— Ah ! je savais bien, dit-il, je savais bien !

— Quoi ? que saviez-vous ?

— Rien, mon jeune ami.

Et pour ne pas se laisser aller à son émotion, l'abbé Colombe sortit de la salle. Ses yeux étaient pleins de larmes et il lui fallait faire effort pour ne pas crier :

— A genoux, mon enfant ! et remercions celle par qui vous avez été sauvé.

Il courut à l'église ; jamais il n'avait prié devant l'autel de la Vierge avec un tel élan de gratitude.

VIII

Ce fut la période des beaux jours pour l'abbé Guillemittes, aussi bien pour son œuvre elle-même que pour ceux qui, groupés autour d'elle, concouraient à son achèvement prochain. C'était à croire que mademoiselle Pinto-Soulas, en arrivant comme une bonne fée, avait touché chacun d'une baguette magique.

Pour la première fois, depuis plusieurs années, l'abbé Guillemittes put goûter le repos de la tranquillité et de la sécurité. Le torrent sur lequel il s'était embarqué à l'aventure était sorti des régions périlleuses ou difficiles, maintenant c'était une tranquille rivière au courant de laquelle on pouvait s'abandonner en jouissant du charme de ses rives. Aussi loin qu'il portât ses regards autour de lui, il ne voyait que

des éléments de succès et des motifs de satisfaction : ses ennemis, forcés de reconnaître sa force, étaient réduits à l'impuissance et même au silence. Quels reproches pouvait-on adresser au doyen maintenant? N'avait-il pas doté le pays d'un monument qui commençait à devenir célèbre? Et combien peu ce monument avait coûté à la commune! Il eût pu lui coûter cher, disaient les obstinés. Sans doute, mais pour cela il eût fallu que le doyen échouât dans ses combinaisons, tandis qu'il avait réussi. Il avait réussi; c'était là le mot de chacun, et c'est un conquérant irrésistible que le succès. Monseigneur Hyacinthe, en voyant se réaliser le contraire de ce qu'il avait prédit et redouté, était revenu à des sentiments moins hostiles pour le curé d'Hannebault; sans oublier qu'il avait été joué dans des circonstances où il croyait avoir droit à la reconnaissance et au respect d'un subordonné (ce qui ne s'oublie jamais, même quand on est évêque), il avait très-loyalement reconnu le talent déployé dans cette entreprise conçue et menée contre son gré, et sur lui aussi le succès avait posé sa puissante main. De même sur M. Maridor qui, touché par l'approbation « de monsieur le sous-préfet, » considérait maintenant son curé avec une sorte de frayeur sacrée. De même enfin sur l'abbé Lobligeois qui, après avoir cru un moment à l'accomplissement de sa vengeance, se voyant trompé, restait maintenant dans une prudente atteinte, le sourire aux lèvres, la caresse dans la main, et la haine si bien cachée aux yeux des indifférents

qu'on pouvait croire qu'elle était morte et ensevelie dans son cœur. L'abbé Guillemittes connaissait trop bien ces haines cléricales pour espérer cet enterrement, mais, d'un autre côté, il connaissait assez la nature humaine pour savoir qu'il serait à l'abri des attaques tant qu'il resterait puissant. Or, pourquoi ne garderait-il pas toujours cette puissance ? Tout lui souriait. Dans les choses morales aussi bien que dans les matérielles, il marchait de triomphes en triomphes ; et entre lui et ses ennemis ou ses envieux se dressait une cuirasse qu'on devrait appeler « l'atmosphère des gens heureux, » cuirasse impénétrable et flexible qui, pour être absolument parfaite, ne manque que de la seule qualité d'être inusable.

Mais comment se fût-il inquiété de cela ? mademoiselle Pinto-Soulas, maintenant occupée de corps et d'esprit, semblait disposée à demeurer longtemps à Hannebault, pour ne pas dire toujours. Elle se donnait avec plaisir aux travaux de l'église, aussi bien qu'à ceux de la maîtrise, et elle s'était expliquée de telle sorte sur la demande du marquis de la Villeperdrix, présentée par le vicaire général, qu'il y avait de grandes présomptions pour croire qu'elle ne se marierait jamais. Or, en ne se mariant pas, c'est-à-dire en ne portant pas son besoin d'affection sur des enfants, elle s'attacherait chaque jour davantage à l'église qui serait son enfant, et avec l'aide de sa fortune l'avenir serait à jamais assuré.

Même dans les petites choses tout semblait se réunir

pour le favoriser : les affaires du patronat, grâce à l'activité de la mère Sainte-Alix, prenaient un développement considérable; enfin le mariage du bonhomme Thomé, venait de se conclure, et tout l'honneur, aux yeux du public, en revenait « aux efforts du doyen qui avait fait là un véritable tour de force, » disaient les commérages du pays; car, à l'exception de quelques malins, on ignorait généralement que le père Thomé ne s'était décidé à ce mariage qu'après avoir trouvé dans un système compliqué de donations, un moyen de continuer à tenir mademoiselle Euphémie dans sa dépendance ou tout au moins dans celle de sa fille.

La situation ainsi envisagée et établie comment n'eût-il pas eu pleine confiance dans le temps? Qui pouvait le menacer? Son œuvre réussirait. Il voyait son église achevée [1].

FIN D'UN CURÉ DE PROVINCE

1. L'épisode qui suit et termine *un Curé de province*, a pour titre : *Un Miracle*.

AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

00102245

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018